UNIVERSITY OF ARIZONA
39001018078413

HAN RYNER

L'INGENIEUX HIDALGO
MIGUEL CERVANTÈS

« Parole étouffée et souterraine,
d'un siècle de silence. »

This book was written by my great grandfather's uncle, Henry Nét under the name Han Ryner

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXVI

6e ÉDITION

L'INGÉNIEUX HIDALGO

MIGUEL CERVANTÈS

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez les mêmes éditeurs :

Les Voyages de Psychodore.

Chez divers éditeurs :

Le Crime d'obéir.
Le père Diogène.
Les véritables entretiens de Socrate.
Le Fils du Silence.
Le cinquième Évangile.
Les Paraboles cyniques.
Les Apparitions d'Ahasvérus.
La Tour des Peuples.
L'individualisme dans l'antiquité.
Le Subjectivisme.
Les Esclaves.
Petite causerie sur la Sagesse.
Etc., etc.

HAN RYNER

L'INGÉNIEUX HIDALGO MIGUEL CERVANTÈS

« Parole étouffée et souterraine,
d'un siècle de silence. »

PEDRO J. MARTINEZ
BIBLIOTECA
BUENOS AIRES

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXVI

MAXIMINO GARCIA
LIBRERIA "EL CORREO"
SARANDI 477

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA (DONT CINQ HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET DE 21 A 25.

Tous droits réservés pour tous pays.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le 7 octobre 1613, huit heures du matin. A Madrid, rue du Lion, dans la pauvre maison n° 9, îlot 226. Une pièce qui, si elle était destinée à un seul usage, salle à manger ou chambre à coucher, sourirait d'étendue. Riche de soleil, joyeuse de lumière et de propreté, elle semble pourtant ne rire qu'avec effort, la vaste pièce, et comme d'autres pleureraient. Les meubles, d'être trop frottés depuis trop longtemps, brillent trop ; ils rapprochent un ordre trop savant et trop serré. Trois lits sans rideaux prennent d'abord l'attention ; les couvertures, de loin, semblent brodées ; examinées de près, on admire la minutie délicate des reprises. Les habitants aussi sont nombreux et on sent qu'ils vivent ici toute leur étroite vie domestique. Au pied de chacun de ces lits, qui supportent en ce moment des étoffes et des instruments de travail, une femme est assise, les regards et les doigts plongés dans une couture mercenaire. Une quatrième femme, penchée vers la cheminée, allume un feu pauvre sous une marmite de terre.

Assis devant une table, un homme écrit avec une verve frémissante. Sa main a sur le papier l'allure et le galop d'un cheval dans une large campagne. Mais, parfois, elle s'arrête comme à un carrefour ou comme au bruit d'une approche. L'écrivain, tête branlante et lente, hésite entre deux routes ou, visage guetteur, il attend, pour se jeter sur la proie, que telle pensée, vague encore et lointaine, passe enfin à portée.

L'homme entre aujourd'hui même dans sa soixante-septième année. La femme dont les grands traits réguliers s'éclairent aux caprices et aux reflets du foyer a quarante-neuf ans. L'une des couturières est septuagénaire ; les deux autres avoisinent la trentaine. Tous les visages disent par leur maigreur, par des creux profonds et d'âpres saillies, la longueur des privations ; pourtant une beauté aristocratique, inégalement vaillante, les décore.

Peuplé par les bruits légers de la plume, des étoffes froissées, du bois doucement poussé sous la marmite, le silence semble fait de résignation et à la fois de respect pour le labeur de l'écrivain.

Sur la pointe du pied, la cuisinière vient derrière lui. Penchée, elle regarde avidement : la grande écriture vient de dresser comme un triomphe un nom magnifique, Persilès. Cette vue assombrit la curieuse. Un sourire de déception crispe ses lèvres amères. Sur l'épaule du vieillard elle pose une main de caresse et de reproche. Et,

comme on gronde un enfant chéri mais obstiné :

— Tu ne seras donc jamais sérieux, Miguel?

L'homme interpellé se retourne, visage de bonté et de vouloir. Le sourire est sur ses lèvres une fleur de tendresse, mais son regard s'éclaire d'une malice jolie.

— Ce que tu appelles sérieux, — objecte-t-il, — ne convient peut-être guère à un poète.

— Il convient à un homme.

Le poète ne répond que par un élargissement indulgent du sourire. Mais elle ajoute d'une voix soudain âcre :

— Il convient à un pauvre.

— Mes personnages sont riches pour moi.

Un commencement d'impatience soulève des épaules amaigries mais dont la courbe reste belle. Et la femme réplique :

— Il convient à un homme qui a quatre femmes à sa charge.

L'homme est de ceux qui ont la douceur de répondre autrement que par des paroles à certains heurts de paroles. Il se lève, vient à la mécontente. Malgré une légère résistance, il l'entoure du bras droit, met sur ses joues deux baisers qui retentissent comme choc de castagnettes.

Elle s'apaise à demi. Rieuse un peu, boudeuse un peu, elle murmure :

— Quand il s'agit de caresses, le seigneur Miguel Cervantès est généreux.

— Il donne ce qu'il a.

Cervantès va embrasser les autres femmes : doña Luisa, sa sœur, doña Isabel, sa fille, doña Costanza, sa nièce, l'accueillent tendrement, mais non sans tristesse. Puis pensif, presque comme un aveugle, les mains légèrement en avant, il marche, serpentement que dirige l'habitude, à travers la pièce encombrée. Songe-t-il à ses propres soucis et aux peines des pauvres êtres qui l'entourent? Songe-t-il aux soucis imaginaires et aux romanesques *Travaux de Persilès et Sigismonde*?

Le hasard ou l'habitude l'arrête devant une étagère de bois grossier. Ses yeux regardent les livres qu'elle supporte, mais les aperçoivent-ils? Voient-ils, au centre de la tablette supérieure, sa *Galatée*, qui attend, comme *Don Quicholle*, suite et dénouement? Voient-ils, autour de son idylle inachevée, la foule élégante des bergers italiens ou espagnols : le *Pastor fido*, les églogues de Garcilaso de la Véga, prince des poètes castillans, la *Diane amoureuse* de Jorge de Montemayor, l'*Aminta* du Tasse dans son texte mièvre et dans l'aimable traduction de Jaurégui, fameux comme peintre autant que comme poète? Oui, maintenant, il voit. Il prend ce dernier volume, l'entr'ouvre, lit une demi-page. Et il murmure, tout sourire : « Savant peintre de portraits, comme tu sais aussi peindre une âme. Devant ton œuvre et celle de Torquato

Tasso, on hésite, équilibre de joies, à déclarer quelle est la traduction, quel est l'original ».

Il remet le livre en place et sa main caresse avec amour ce que supporte la tablette du milieu, celle qui offre le mieux les ouvrages au regard. Comme dans une charge de cavalerie, romans chevaleresques et épopées s'y mêlent et s'y heurtent. *Amadis de Gaude* rencontre une traduction d'Homère. Un Virgile latin s'encadre du *Palmerin d'Angleterre* et du *Don Bélianis*. *Tiran le Blanc*, « trésor de contentement et mine de passe-temps », associe ses grands éclats de rire aux sourires délicats de l'Arioste. La *Jérusalem délivrée* s'appuie sur trois poèmes castillans, *l'Araucana* de don Alonso de Ercilla, *l'Austriada* de Juan Rufo, le *Montserrat* de Christophe de Virués.

La tablette inférieure doit être bien négligée. La plupart des livres y sont posés à plat, en tas de hasard. C'est un chaos où il y a un peu de tout et rien sans doute qui intéresse le poète. Quelques ouvrages pourtant sont traités plus honorablement, présentent, sans recherches préalables, leur dos et leur titre. Ce sont recueils de poètes amis, vers de Padilla, de Maldonado, de Barros, d'Yague de Salas, d'Hernando de Herrera.

Qu'il voie le vaste et souple rêve à écrire ou quelques-uns des rêves déjà écrits par lui ou par d'autres, le songeur ignore ce qui se passe autour

de lui : vers la table où alternent écritures immortelles et maigres repas, il ne remarque point les allures glissantes et les gestes furtifs de sa femme.

Il revient enfin s'asseoir devant son travail, plonge la plume dans l'encre, l'approche du papier. Mais il éclate d'un rire brusque, comme chatouillé, où se mêlent gaieté et énervement.

— Voilà les enchantements qui commencent ! Je suis trop bon catholique pour accueillir de tels mystères ; ceux de la foi suffisent à mes besoins de crédulité. Catalina, chère magicienne, rends-moi mon *Persilès*.

Elle répond avec une douceur qui se bute :

— Sois raisonnable. Travaille à la seconde partie du *Don Quichotte*.

— Je n'y ai pas le goût.

— Ce n'est pas de ton goût qu'il s'agit, c'est du goût des acheteurs.

— Les secondes parties ne valent jamais rien.

— Je dis d'un livre qu'il vaut quelque chose quand il rapporte quelque argent.

— Opinion un peu roturière, ma noble doña Catalina de Palacios Salazar y Vozmedio.

— Opinion de gens qui ont faim, don Miguel de Cervantès y Saavedra.

— Toute l'Espagne a faim, — dit doucement le poète.

Mais là-bas, le long d'un lit, une frêle voix glisse comme un soupir.

— Excepté les habitants des couvents, — soupire la voix frêle.

Cervantès se retourne douloureux :

— Je sais ton rêve, mon Isabel. La prison où le pain est assuré et où les mains restent aristocratiquement inactives. Le dortoir éternel où la volonté stupéfiée permet à l'imagination les songes les plus errants et les plus vides. Si la parole était libre sous l'Inquisition, c'est d'un couvent que serait sorti, pour ses lunatiques chevauchées, le chevalier de la Triste Figure. Mais non. La folie de don Quichotte, trop généreuse, ne saurait couler d'une source aussi égoïste et empoisonnée. Laissons cet idéal frileux et paralytique à l'infirmité des Ignace et à la maladie des Thérèse. Ils n'ont rien de noble dans leur démence, le basque estropié et têtu qui rêve de monarchie universelle sans avoir même la demi-excuse d'être assis sur un trône ; la chimérique et insatiable amoureuse qui, affamée après avoir dévoré les réalités, cherche je ne sais quel creux rassasiement au fantastique amour d'un Dieu. Mon Isabel vaut mieux que cela et...

— Cesse de blasphémer, — implore doña Luisa en multipliant sur ses lèvres les signes de croix terrifiés. N'attire pas davantage sur nous la colère et la malédiction de Sa Majesté.

Les Espagnols de cette époque employaient exactement les mêmes termes pour désigner leur Dieu ou pour désigner leur roi. Les Deux

Majestés disaient, avec un loyalisme emphatiquement équilibré, les seigneurs prédicateurs.

Et Isabel :

— Si tes deux sœurs aînées (Dieu ait leur âme !) t'entendaient, que dirait doña Andréa, pieuse mère de notre pieuse Costanza? et que dirait Magdalena la béate? Elles en feraient une maladie.

— Elles sont, malheureusement, à l'abri de toute maladie. Dans un refuge assez semblable à celui où tu voudrais te mettre à l'abri de la faim.

— Bienheureuses celles qui sont mortes dans le Seigneur.

Il y eut un long silence. Cervantès regardait le manuscrit que lui voulait imposer sa femme. Il relisait des yeux la dernière page, traçait deux lignes, qu'effaçait aussitôt un geste nerveux. Décidément, l'inspiration ne soufflait pas de ce côté. Il rassemblait les cahiers, les repoussait d'un mouvement de dédain et d'impuissance. Et il reprenait sa promenade songeuse.

Catalina, irritée par cette inaction apparente, souvent si enrichisseuse, mais qui semble toujours paresse aux non-initiés :

— Sais-tu, Miguel, ce qui t'a perdu, te perd et te perdra?

— Perdu ! Suis-je perdu et mes travaux sont-ils tous périssables? La postérité le dira.

— C'est aujourd'hui, ce n'est pas dans la postérité qu'il s'agit de vivre.

— Depuis Homère le mendiant, les vrais grands hommes connaissent le mépris de leur époque et la misère. Hier encore Camoëns à Lisbonne ou chez nous cet Ercilla qui seul, parmi nos poètes héroïques, peut lutter avec le grand portugais et avec les grands italiens...

— Camoëns et Ercilla voyaient-ils souffrir les femmes autour d'eux?

— Pauvres êtres ! Vous partagez mes maux et vous ne pouvez monter au partage de mes joies.

Lourd de compassion, il revint au *Don Quichotte*. Il essaya de s'imposer, corvée, un travail qui, dans quelques jours peut-être, serait volupté. Impossible ! Certains canaux de son imagination étaient arides comme le Manzanarès quand un âne, selon l'hyperbole de Gongora, vient de le boire. D'autres s'engorgeaient comme, devant des rocs, le bondissement et la richesse hâtée du torrent des montagnes. Double souffrance ! sentir arrêter son frémissant trop-plein ; devoir tarir encore et dessécher sa sécheresse.

Ses efforts inutiles lui causaient, à la longue, une manière de vertige. Sa tête tournait. Il se leva de nouveau, vint ouvrir une fenêtre, aspira l'air haletant. Ses yeux semblaient regarder le mur d'en face. Mais, si ses lèvres étaient un sourire de plus en plus éclos, c'est qu'il ne voyait pas la laideur jaune et qui se lézarde. Il voyait, fresque héroïque et mouvante, les chevauchées

de Persilès et de Sigismonde. Un instant, l'illusion fut si précise et si impérieuse que le poète montra le poing aux imaginaires ennemis de ses héros imaginaires. Mais il se ressaisit, referma la fenêtre, murmura en secouant une tête amusée :

— Suis-je donc plus fou que l'ingénieux hidalgo, moi qui n'ai pas besoin, pour déclencher ma démence et ma colère, des marionnettes de maître Pierre?

Une femme qui a quelque chose à dire finit toujours par le dire. Les parenthèses que lui dictent la confusion de sa pensée ou la confusion des événements : obstacles qu'un instinct, obstiné et abondant comme une source, tourne ou surmonte. Le bavardage d'une femme peut ignorer où il va, il n'en arrive pas moins. Ses discours coulent incertains vers un but inévitable. L'esprit de chaque femme est, sous une pente accidentée, un océan qui reçoit tous les fleuves et tous les ruisseaux.

Catalina se trouva devant Cervantès.

— Tu ne veux pas entendre, — dit-elle, — ce qui t'a perdu, ce qui te perd, ce qui te perdra jusqu'à la fin, si tu n'as pas le bon sens d'écouter ta femme?

— Je crains, cher amour, d'avoir déjà entendu ce que je vais entendre.

— Pourrais-tu seulement le répéter?

— Peut-être, si j'acceptais cette épreuve un

peu ridicule, quoique j'aie pensé depuis à beaucoup d'autres choses.

— A ta Sigismonde. Elle t'intéresse plus que moi.

— Et tu voudrais que je m'intéresse plus encore à Dulcinée, ô femme sans jalousie, ô perle rare...

Mais Catalina, relevant des mains qui tremblaient de dépit.

— Ce qui t'a perdu, te perd et te perdra, c'est le manque d'esprit de suite.

Et, précisant l'accusation :

— Pourquoi n'as-tu pas continué ta première carrière? pourquoi n'es-tu pas resté soldat?

Le poète aurait eu beaucoup de choses à répondre. Il choisit celle qui se pouvait exprimer par de simples gestes. Il montra sa main gauche mutilée et il montra sa barbe blanche.

— Ta barbe était un flot d'or quand tu as abandonné l'armée... Pourquoi n'as-tu pas fini même ton premier livre, cette *Galatée* où tu m'aimais?

— Parce que je t'ai épousée.

La réplique équivoque irrita Catalina.

— Ce qui veut dire, sans doute, que tu ne m'aimes plus?

— Adorée trop susceptible et trop inquiète, *Galatée* ne me pouvait rapporter que ton amour. Du jour où tu fus mienne, il fallut songer à...

— Ton théâtre longtemps eut du succès. Tu

as commis l'imprudence de quitter vingt ans le théâtre et depuis tu essaies en vain d'y rentrer.

— Le succès que tu vantes ne suffisait pas à nous donner du pain. Durant les vingt ans de silence que tu me reproches, oublies-tu que, écrasé sous les besognes administratives, je ne trouvai pas une heure pour écrire?

— Mais tes comédies d'aujourd'hui, pourquoi les fais-tu telles que les comédiens les refusent?

— Ils ne veulent que du Lope de Vega.

— Tu es donc incapable de faire ce que fait Lope? La moindre femme sait adapter son vêtement à la mode nouvelle. Et toi, avec tout ton esprit, tu ne saurais approprier tes paroles aux nouveaux goûts du public. Dis plutôt que tu ne veux pas.

— J'ai essayé.

— Sans conviction, dédaigneusement, en homme qui croit s'abaisser.

— Je m'abaissais, en effet, et non sans douleur.

— Avec plus de bonne volonté, tu te serais élevé jusqu'au succès.

— J'ai fait ce que j'ai pu. Il est difficile, je t'assure, de se rendre par art aussi monstrueusement faux et bête que l'est de nature notre glorieux Lope de Vega.

— Bête ! un homme qui gagne tant d'argent !

Mais, sans prendre garde à tout ce qu'il y

avait d'indignation et de stupeur dans le cri de Catalina, Cervantès affirmait :

— Notre théâtre d'aujourd'hui sera, le long des siècles, la honte de l'Espagne.

Avec une éloquence fervente, il disait quel théâtre il avait rêvé, quel théâtre il avait commencé dans sa jeunesse avec *Numance* et *La Confuse.*

— Je voulais des tragédies graves, austères, puissantes. Je voulais que la terreur ravinât les âmes, puis, torrent dont la furie se perd au bercement paisible de la mer, se noyât parmi les larmes, les émotions tendres, l'infini étale de la pitié. Et je voulais des comédies où le rire ne fût plus le stupide mécanisme aux ressorts semblables à ceux des pièges et des trébuchets, le stupide mécanisme où le spectateur est pris, comme un rat ou un renard, au brusque resserrement de grossières surprises. O rire que j'aime, large fleur et éclatante, tu éclos sous le soleil rayonnant de logique, de lumière et de chaleur d'un caractère vrai !

Puis sa verve raillait ce qu'on donnait au public au lieu des chefs-d'œuvre possibles, tout ce puéril amusement fourni par la seule intrigue compliquée et invraisemblable. Amusement auquel on sacrifiait non seulement les règles, que Lope de Vega se vantait d'enfermer sous six clés, mais la nature, la vérité, la beauté, l'équilibre, la raison.

Il parlait avec une ferveur victorieuse. Certes Catalina secouait encore, négation et refus, une tête obstinée. Mais Luisa, Isabel, Costanza regardaient le poète avec, dans les yeux, la flamme de l'admiration, avec, sur les lèvres, le sourire à peine entr'ouvert de l'extase.

Quand il se tut, les ouvrages de couture reposaient endormis sur les genoux. Isabel, penchée vers son père, avait les bras soulevés et légèrement tendus. Costanza les laissait tomber inertes. Luisa joignait ses mains comme dans une adoration. Et elle s'écria :

— O Miguel ! ô fontaine d'éloquence !

— Mais, — dit sèchement Catalina, — il ne sait pas faire couler même son eau vers son moulin.

Cependant on appelait à la porte. Catalina courut ouvrir. Un domestique en pompeuse livrée lui remit, non sans solennité, un large papier. Une cire odorante le scellait aux armes du cardinal don Bernardo de Sandoval y Rojas, Grand Inquisiteur et Archevêque de Tolède.

— De la part de Monseigneur, — dit le messager en s'inclinant religieusement.

Cervantès se rapprocha avec une révérence noble. Et il recommanda :

— Dites à Monseigneur toute notre reconnaissance émue. Je sais combien la Gloire de Dieu et la Pureté de la Foi occupent le zèle et les heures de Monseigneur. Expliquez-lui que la discrétion qui retarde le moment où j'irai lui

baiser les pieds est le plus grand sacrifice que je puisse faire à lui et à notre sainte religion, la plus grande marque de dévouement que je leur puisse donner.

Le domestique, avant de se retirer, répliqua un compliment non moins emphatique, et aux replis duquel, cette fois, nous ne soupçonnerons nulle ironie. Aussi bien tourné le compliment du serviteur que l'eût pu faire en tout autre pays le plus élégant des courtisans. La savante courtoisie espagnole ennoblissait et ridiculisait les paroles des plus humbles comme les discours des plus fiers.

Une minute de silence suivit son départ.

Catalina tenait à la main l'envoi du Grand Inquisiteur. Elle avait aux lèvres, le regardant, une moue de dédain.

— Tu es bien respectueuse du cachet sacré, — dit Cervantès dans un bon rire.

— Tu n'ignores pas plus que moi ce que recèlent ces formes somptueuses. Un réal (1), la ridicule, l'humiliante aumône de chaque jour...

— Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, — railla le poète.

— Miguel, ne joue pas avec les prières ! — implorait doña Luisa, parmi la hâte et le tremblement des signes de croix qui fermaient aux mauvaises paroles sa bouche et ses oreilles.

(1) Le réal valait vingt maravédis, c'est-à-dire vingt-six de nos centimes.

Et l'amère Catalina :

— Monseigneur de Tolède est un père généreux. Il distribue à cinq personnes le pain qui ne suffirait pas à une seule. Ces secours misérables et avilissants, je ne sais qui me retient de les lui renvoyer avec l'expression de mon mépris pour sa grasse avarice.

— Garde-t-en bien, ma Catalina ! Ce réal magnifique vaut pour nous plus qu'un doublon qui arriverait simplement et d'autre part.

— Ton étrange façon d'estimer les monnaies...

— Les gens qui voient entrer avec une fréquence si régulière un domestique à la livrée du Grand Inquisiteur ne seront jamais tentés de nous signaler à l'Inquisition. Ce réal te paraît mince et étroit ; il s'élargit à mes yeux, épais et protecteur comme un bouclier.

— Dépêche-toi, Miguel, d'y ajouter ce que peut rapporter le second *Don Quichotte*.

Cervantès sembla prendre une résolution.

— Je vais à Esquivias, j'y travaillerai mieux.

— Tu as sans doute raison. Il doit être difficile d'écrire dans un intérieur aussi resserré, au milieu de quatre femmes qui ont beau être silencieuses, j'entends pour des femmes...

— Vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde.

— La route est bien longue, — fit remarquer la fragile Isabel.

— Pas pour un vieux soldat comme ton père.

Il passait à son cou, après le baudrier où pendait son épée, le rosaire qui faisait partie, comme l'épée, de l'équipage de tout Espagnol.

— Emporte le *Don Quichotte*, — supplia Catalina.

— Inutile, mon amour, je sais où j'en suis.

Il coiffait son large chapeau, prenait son lourd bâton, embrassait les quatre femmes, disparaissait.

Dès qu'il fut dehors, Catalina se précipita vers la table. Elle rassemblait les papiers qui y restaient, les portait dans un coffre à côté d'autres manuscrits. Elle examinait le contenu du coffre, lisant des titres à demi-voix : *Les Semaines du Jardin*, *Suite de Galalée*, *Bernardo*, *L'erreur des yeux*, *Les Bavards*, *La Fausse Tante*. Rien de plus, sauf cette seconde partie du *Don Quichotte* qu'elle venait de ranger. Elle referma le coffre en secouant la tête. Et, laissant tomber des bras de découragement :

— Il a emporté *Persilès et Sigismonde* !

CHAPITRE II

Dans la ville, Cervantès marchait avec lenteur. Un noble castillan, s'il eût paru pressé, eût soulevé trop de rires. L'homme qui, d'une verve si nerveuse, agitait la folie frémissante de don Quichotte, la folie trépidante de Cardénio, la folie tremblante et la sagesse agressive de Tomas Rodaja, le licencié de verre, allait par les rues de Madrid d'un pas calme, digne, presque compassé. Aujourd'hui, sa gravité coutumière semblait alourdie et attardée d'un poids d'hésitation.

Sur un corps de taille moyenne aux épaules très légèrement voûtées, Cervantès portait, un peu en avant, un visage naturellement très beau et où l'âme vaillante avait tracé le plus noble des poèmes. « Un visage d'aigle », dit-il lui-même quelque part. Le nez recourbé, mais aux proportions heureuses, proclamait, en effet, courage hautain et hardiesse. Épuré d'abord par cinq années de captivité héroïque, puis par la lutte contre la meute tantôt hurlante, tantôt sournoise des injustices (seules la démence de don

Quichotte et la présomptueuse ignorance de la jeunesse l'attaquent avec la naïveté de l'épée), le courage de l'ancien soldat avait perdu toute banalité guerrière et brutale. Le généreux Cervantès n'avait jamais brûlé de cette soif infâme, de cet ignoble amour du pillage qui est la tare la plus visible de la vaillance militaire. Il avait connu jadis la vanité puérile, le besoin d'être loué par les chefs qui fait du soldat et du général d'éternels enfants. Dans les bouillonnements de sa sève printanière, il avait partagé une autre folie des hommes d'armes. Empoisonné aux préjugés de son temps, aux préjugés de son pays, aux préjugés de sa caste, le jeune hidalgo avait été soulevé, comme toutes les âmes autour de lui, par la cruauté militaire, par la cruauté espagnole, par la cruauté noble, par l'honneur meurtrier et le sadisme de gloire. Mais l'être rare destiné à réaliser son âme monte, pour l'œuvre merveilleuse, sur quelque sommet qui ignore les fanges de son milieu primitif autant que les ordures universelles et éternelles. Cervantès avait acquis le vrai, le seul courage, le courage qui n'a plus rien d'animal, celui dont les martyrs nous offrent l'émouvante ébauche ivre, celui qui ne sait pas plus frapper que reculer. Aujourd'hui, sa vaillance était la vaillance humaine, défensive, souriante, stoïque.

Les grands yeux rieurs de Cervantès se moquaient de ce que l'ignorance des hommes

appelle « la vie ». Leur lumière chantait que les faux biens recherchés des populaces d'en haut et des populaces d'en bas, du vulgaire des peuples et du vulgaire des princes, ne valent point d'être conquis. Et les moyens de la conquête sont bassesses par quoi, saisissant le monde, on s'abandonne et on se perd soi-même.

La petitesse de la bouche dédaignait, elle aussi, les honneurs qui déshonorent et la lâcheté du succès, ordinaires récompenses des cœurs vils, des consciences souples, des faux courages « rampants comme lions d'armoiries ». De longues moustaches blanches faisaient sur les lèvres un hérissement de pureté. L'argent soyeux de la barbe adoucissait ce que tant de dédain, de refus et de raillerie aurait pu avoir d'un peu dur et, montant plus haut que ne le voulait la mode, masquait la maigreur affamée des joues, creusement englouti dans la bouche démeublée.

Le front épanouissait une haute et large magnificence. Blanc, découvert, énorme, il dressait en hauteur la tour imprenable où veille un caractère ; mais sa largeur lisse, tendue, légèrement bombée, faisait rêver l'espoir comme le ventre d'une jeune femme, harmonieux quoique plein d'avenir. Les cheveux semblaient un cantique de force et de grâce ; à peine quelques ombres grisâtres se mêlaient à leur châtain chaud et qui frise.

Le costume était plus simple qu'un gentilhomme même pauvre ne se le pouvait permettre. Ni cordons ni galons au large chapeau de feutre blanc. Pas de collerette empesée ou de fraise à la confusion, mais le cou nu et libre. Pas de pourpoint tailladé, riche haillon et ridiculement fastueux qui montre, à travers les crevés de l'étoffe, le satin de la doublure ; mais une veste gris sombre dont le drap solide et uni semblait presque du cuir. Le haut-de-chausse, aux yeux des élégants, manquait d'ampleur, et les bas étaient de fil, non de soie. Le poète ne traînait pas, comme un hidalgo de cour, les vastes bottes coniques, urnes de cuir fauve remplies par en haut de dentelles qui s'extravasent. Il n'avait pas non plus les alpargates de la populace et des picaros. Il portait les forts souliers ronds de l'étudiant. Enfin, marque d'une misère extrême, Cervantès n'avait pas de manteau.

Le manque d'argent et de crédit n'expliquait pas toutes les singularités et toutes les simplifications de ce vêtement. La pauvreté, ici, s'aggravait d'insolence. Combien de fois, devant les jeunes élégants écrasés sous le pesant pourpoint, paralysés par l'empois de la collerette, embossés dans le manteau massif, traînant les lourdes bottes comme boulets de galériens, on avait entendu la voix rieuse de Cervantès vanter, pour leur légèreté et leur sveltesse, les statues de pierre des cathédrales. Indécence plus into-

lérable que les pires paroles, le poète se coupait les ongles, lorsqu'il ne lui eût pas coûté un maravédis pour les conserver longs comme l'exigeaient le bon usage et le bon goût.

Appuyé sur un bâton noueux, cet hérétique du costume avançait avec une lenteur hésitante. Même, à un carrefour, une minute, il s'arrêta. Mais, brusquement, il prit son parti. Bientôt il appelait à une porte, demandait si le seigneur don Juan de la Cueva était chez lui. Le seigneur don Juan de la Cueva ne tarda pas à paraître.

Pauvre écrivain et riche imprimeur, le seigneur don Juan de la Cueva était aussi, comme tous les esprits superficiels, un enthousiaste de Lope de Vega. Il se glorifiait parce que « le phénix des beaux esprits » daignait l'honorer de sa familiarité et de ses conseils.

Après les emphatiques compliments par quoi deux Espagnols se devaient aborder, Cervantès demanda à l'imprimeur s'il avait pris enfin une décision au sujet de certain manuscrit en souffrance chez lui depuis longtemps.

— Vous m'excuserez, seigneur, — répondit le puissant personnage. J'ai lu avec un extrême plaisir vos *Comédies et Intermèdes*.

— Mes pièces vous ont plu? — dit joyeusement Cervantès.

Il songeait que peut-être il allait rapporter quelque argent à doña Catalina.

— Personnellement, elles m'ont charmé. Mais

vous savez que je dois, si je ne veux emprunter aux Juifs et me ruiner, tenir compte des goûts du public plus que des miens.

— Pourquoi le public ne penserait-il pas comme Votre Grâce? — demanda le poète avec un sourire.

Bien forcé, le sourire. La formule aimable traduisait une pensée un peu dure : « De quel droit t'imagines-tu le public encore plus bête que toi? »

— Personnellement, je vous le répète, j'étais séduit. Mais j'ai des goûts trop littéraires, trop raffinés...

— Ce qui veut dire?

— Je n'ai pas confiance en mon esprit, qui est trop étranger aux désirs du vulgaire. Lorsqu'un manuscrit me cause du plaisir, mon plaisir même m'inquiète.

— Vous choisissez donc pour le publier ce qui vous paraît mauvais?

— Le procédé ne serait peut-être pas maladroit. Mais j'ai recours à un moyen moins paradoxal. Quand j'hésite, je prie mon grand ami Lope de Vega de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage objet de mon hésitation.

— Le monarque du théâtre a donc lu mes pièces?

— Non, seigneur Cervantès ; il lui a suffi de voir qu'elles sont en vers.

— Les siennes aussi, il me semble, et toutes celles qui s'écrivent en Espagne.

— Sans doute... sans doute...

— Vous avouerai-je que je comprends pas?

— L'oracle des lettres m'a dit qu'on pouvait espérer quelque chose de votre prose, mais rien de vos vers.

— Jugement un peu sommaire.

— Je regrette presque de l'avoir sollicité. Mais, quand on a pris l'avis du phénix des beaux esprits, il serait injurieux pour le plus admirable des hommes de négliger son conseil.

— Lope de Vega peut se tromper.

— J'ai l'impression, seigneur Cervantès, d'entendre quelque chose comme un blasphème.

— Rappelez-vous pourtant. Au moment de la publication du *Don Quichotte*, il affirmait que le livre ne valait rien et que nul ne serait assez fou pour le louer.

— Lope de Vega a pu errer une fois dans sa vie, quand il s'agissait d'une œuvre sans analogue. Mais aujourd'hui, seigneur, il s'agit de vers, il s'agit de théâtre... Dans votre intérêt, pour ne pas vous diminuer aux yeux des lecteurs par une publication indigne de vous, je vais faire le geste d'un véritable ami.

— Quel geste encore?

— Je vais vous renvoyer vos *Comédies et Intermèdes*. Et, si j'osais un conseil, je vous rappellerais le divin Platon brûlant son théâtre.

— Pour le geste et pour le conseil, agréez, seigneur, mes remerciements les plus enthousiastes.

— Sincèrement, je crois les mériter. Et je demande à Platon : « Quand nous donnerez-vous de nouveaux dialogues socratiques? » Et je demande à Cervantès : « Quand nous réjouirez-vous par de nouveaux entretiens entre don Quichotte et Sancho Pança? »

— Je ne sais. Si la faim me laisse le temps, j'espère finir d'abord un autre livre.

— Tant pis, seigneur. Mais quel est donc ce livre préféré?

— Il s'appelle les *Travaux de Persilès et Sigismonde.*

— Est-il en prose, au moins?

— Rassurez-vous, seigneur imprimeur, il est en prose.

— Dans ce cas, je serai très heureux de le livrer à ma presse. Mais je vous en prie, au nom de la gloire de l'Espagne, ne nous faites pas attendre trop longtemps les nouvelles chevauchées de l'ingénieux hidalgo.

Cervantès sortit assombri de chez don Juan de la Cueva. Les procédés confraternels de Lope de Vega soulevaient en lui presque autant d'amertume que de mépris.

— Si le serpent, dont l'Écriture ose nous conseiller la prudence, n'était une bête, je serais trop indulgent quand, pour taquiner ma femme, j'appelle « bête » l'être habile, rampant et venimeux, si souple devant les puissances, si cruel pour les faibles et les doux. Ce familier de

l'Inquisition ressent moins de joie à ses succès qu'à mes échecs. Son bonheur serait, puisque je ne lui donne pas l'occasion de me brûler, de me voir mourir de faim.

Puis il songeait à d'autres profondeurs. Insatisfaite de triompher de lui au grand jour, la médiocrité persécute encore le génie dans tous les replis et toutes les embuscades de l'ombre.

— Malgré les éloges publics dont les circonstances m'obligent à le saluer, Lope sent bien que je n'admire pas certaines supériorités extérieures faites de hasard, d'adresse vile et de trop facile entente avec la sottise du vulgaire. Mon silence même et ma modestie sont, que je le veuille ou non, injurieux à sa jalouse inquiétude. Il sait que ce n'est pas à lui que demain appartient et il n'est jamais rassasié de m'affamer et de m'humilier pendant qu'il dure.

La haine du Loup de la Plaine (1) était d'autant plus douloureuse et insatiable que c'était une haine de parent. Allié aux Cortinas, famille maternelle de Cervantès, le jeune Lope, avant d'atteindre la gloire, avait dû subir trop d'éloges du courage et de l'esprit de Miguel. Rien jamais ne le vengerait suffisamment.

Le poète fut arraché à cette âpre méditation. Un carrosse s'arrêtait à peu de distance. Par la

(1) La pensée de Cervantès s'amuse ici à un à peu près. *Lobo de Vega* au lieu de Lope de Vega.

portière, une voix hautaine et condescendante appelait le seigneur Cervantès.

Il reconnut le gros homme, et redoutable, qui l'appelait. Il eut, brusque et spontanée, une grimace de dédain et de dégoût. Mais, obéissant à la nécessité, il se hâta, les lèvres ouvertes par un sourire humblement aimable, d'accourir.

— Quelle joie, Monseigneur, de vous rencontrer ! Quelle fierté que vous daigniez vous intéresser au plus modeste de vos serviteurs, jusqu'à arrêter votre carrosse pour me permettre de vous baiser les mains.

— Vous savez combien je vous aime, seigneur, vous et votre ingénieux hidalgo. Il me tardait d'avoir des nouvelles de votre santé et des secondes aventures du chevalier manchois.

— Je me porte bien, Monseigneur, et je vais de ce pas travailler dans le calme et la tranquillité d'Esquivias.

— Heureux Cervantès qui pouvez quitter Madrid quand il vous convient. Attaché à la cour du plus grand des rois, ma gloire envie votre liberté. Mais peut-être, comme les laboureurs de Virgile, ne sentez-vous pas tout votre bonheur.

— Il est gâté, Monsèigneur, par le regret de m'éloigner de Votre Grâce.

Don Alonzo Lopez de Zuñiga y Sotomayor, septième duc de Béjar, marquis de Gibraléon, comte de Benalcazar et Bañarès, vicomte d'Al-

cocer, seigneur de Capilla, Curiel, Burguillos et autres lieux, fit au poète le plus condescendant des gestes d'adieu et donna à son cocher l'ordre de reprendre sa marche.

Cervantès suivait des yeux le riche équipage. Et il avait sur les lèvres le plus railleur des sourires.

Ce duc de Béjar qui daignait, à ses heures de bonté, se déclarer le protecteur de Cervantès mais qui ne lui fit jamais aucun bien, est devenu le protégé un peu ridicule de l'écrivain. Quelques-uns connaissent encore son nom parce qu'il accepta, non sans hésitation, la dédicace de la première partie du *Don Quichotte*.

Le malicieux sourire du poète signifiait :

— Nous sommes quittes, orgueilleux et avare duc de Béjar, écouteur de moines. Sur les rapports d'un Aliaga et d'un Blanco de Paz, tu faillis me repousser et tu n'as jamais secouru ma misère. J'avais eu la sottise de t'offrir mon livre et j'ai dû inscrire au fronton quelques éloges immérités. Mon aumône fut apparente et l'avenir découvrira, je l'espère, en quel mépris je te tiens. Il s'apercevra que je n'ai pas daigné écrire une ligne à ta louange ; mais j'ai copié ma dédicace, moitié dans Hernando de Herrera, moitié dans Francisco de Medina. Peut-être la postérité, effaçant dans mon œuvre une page qui n'est pas de moi, sera assez intelligente pour t'arracher une gloire à laquelle tu n'as aucun droit.

CHAPITRE III

Sorti de Madrid, échappé, comme il disait, aux maisons jaunes, Cervantès marchait, joie ardente et mélancolique, dans un paysage d'un éclat austère. La vaste plaine de Castille, l'air léger et pénétrant, l'horizon des collines rougeâtres sur quoi les rayons frémissent et se multiplient en mille reflets, les roches aux arêtes blessantes quand on approche mais que d'ici le lointain estompe et la lumière soulève comme des nuages pompeux, tout donnait une impression de liberté et d'élan. Ce désert, comme ceux du Carmel ou du Sinaï, favorise, qui montent vers le ciel, les grands rêves religieux ou épiques. Le poète songeait que l'effort de l'homme ici devait être de s'apaiser, de s'harmoniser, de se défendre par le bon rire de la terre contre les folies envolées des don Quichotte et des Thérèse.

Parfois il rencontrait un paysan enveloppé dans la cape héroïque et il échangeait avec lui le vaste salut où la politesse s'élargit en beauté. Plus rarement, un attelage aux roues pleines, aux chevaux empanachés de plumes de coq,

avançant dans un fracas de guerre et un déséquilibre de bataille, s'entourait d'assez de poussière pour que le Chevalier de la Triste Figure pût imaginer, parmi le nuage et le bruit, les plus emphatiques promesses d'aventures.

L'immense paysage et l'excitation de la marche soulevaient chez Cervantès rêves puissants et inventions joyeuses. Nulle campagne, disait son ingénieuse reconnaissance, n'est aussi fertile que cette stérilité.

D'autres méditations, par instants, attristaient son cœur. Le manteau de misère étendu sur tout le pays lui paraissait, à chaque voyage, plus râpé, plus monotone et plus lourd. Quelle génération tardive aurait la force de le rejeter?

Ainsi le poète allait dans la lumière changeante de ses souvenirs et de ses songeries. Un bruit de grelots et de piaffements l'arracha à ses aventures de penseur errant. Il se retourna, vit deux mules qui portaient deux moines. Trop loin encore pour que, dans l'ombre du parasol, les visages fussent distincts. Mais, au premier coup d'œil, Cervantès reconnut l'habit de saint Dominique. Ses lèvres avancèrent une légère moue de dégoût et sa marche devint plus lente. Nul sentier ne se détachait de la route et la campagne n'offrait aucun bouquet d'arbres. La rencontre était inévitable. Le poète alentissait et alourdissait son pas pour qu'elle tardât le moins possible et aussi, et surtout, dans l'espoir d'abréger

les vains propos de courtoisie. Il affectait de traîner la jambe, comme boiteux de fatigue.

Quand le bruit fut tout proche, il se gara, attendit pour laisser passer respectueusement ; et sa main prudente touchait le rosaire pendu à son cou. Peut-être les moines discrets ne troubleraient point sa pieuse occupation.

Faible défense, qu'un rosaire, contre les bavardages. Les Espagnols avaient accoutumé d'expédier, tout en causant, tant de prières machinales.

Sous l'ombre des parasols, les yeux cachés derrière les lunettes de voyage, Cervantès reconnut deux moines aragonais. Celui qui passerait le plus près de lui était le gros frère Aliaga, confesseur du roi. Pour la lourdeur de son corps, la bassesse de son âme et la sournoise bonhomie de sa parole, le peuple le surnommait Sancho Pança. La seconde figure était autrement déplaisante que cette grosse face lunaire. Long et maigre dos souplement arqué comme celui de la fouine, visage jaune de bile, yeux embusqués derrière les lunettes comme aguets de bêtes lâches et cruelles, le vieux docteur Juan Blanco de Paz était, en dehors de son ordre, méprisé de tous. Cervantès avait des raisons particulières pour le mépriser plus que tous.

Sa dévotion au rosaire ne servit de rien au poète.

— Frère, — s'écriait Aliaga, qui épanouissait

encore son épanouissement, — retenez votre monture. Sa Majesté nous accorde la meilleure des rencontres. Que nos mules obéissent au pas, quel qu'il soit, du Seigneur Cervantès. Cueillons l'occasion savoureuse et enivrons-nous à la conversation du plus joyeux des beaux esprits.

— Vous êtes deux fois généreux, frère Aliaga. Grâces vous soient rendues pour vos louanges ; grâces vous soient rendues pour le charitable projet de réjouir par vos savants propos la mélancolie et l'ennui d'un voyageur solitaire.

— Je gagerais, seigneur trop courtois, que vous allez jusqu'à Esquivias, pays depuis longtemps renommé pour la noblesse de ses familles et la bonté de ses vins. Mais l'avenir le célébrera pour les ingénieuses inventions que le seigneur Cervantès y aura cueillies.

— Si l'habit que vous portez ne vous affranchissait de tels soupçons et si vos louanges n'entouraient la vérité d'un cercle d'erreurs, j'irais vous dénoncer comme sorcier.

Aliaga éclata d'un rire bruyant. Le grand rire allait bien à son masque de bonhomie.

— Et, sans doute, — dit Blanco de Paz, — vous terminerez, dans la tranquillité du village, la seconde partie de votre plaisant et jamais assez loué *Don Quichotte*?

Cervantès ne se tourna pas vers celui qui parlait ; mais il fut semblable, plongé dans ses prières, à un homme qui n'entend point.

Aliaga reprit la question :

— Vous allez travailler à votre admirable *Don Quichotte*?

Parfois l'obstination de tous à ne citer qu'un de ses livres passés, à ne désirer qu'un de ses livres futurs, agaçait et irritait Cervantès. Il se laissait entraîner alors à quelque injustice pour le seul de ses ouvrages auquel on rendît justice.

Il haussa les épaules.

— Le livre qui m'occupe aura, je l'espère, une autre valeur que la trop heureuse bagatelle dont vous parlez. *Don Quichotte* n'est qu'un intermède ou une *loa*. La comédie, celui de mes ouvrages auquel j'attribuerais quelque importance (si aucun de mes humbles ouvrages en pouvait avoir), c'est celui auquel je vais consacrer une semaine paisible.

— Comment appelez-vous ce livre merveilleux?

— Ce livre de bonne volonté s'appellera *Les Travaux de Persilès et de Sigismonde*.

— Les noms de vos personnages sonnent bien. Mais *Don Quichotte*, *Dulcinée du Toboso*, *Rossinante*, *Marilorne*, ont je ne sais quoi de plus gai.

On remarquera sans étonnement que le gros Aliaga surnommé Sancho Pança ne citait pas comme heureux et plaisant le nom de Sancho Pança.

— Le livre auquel je m'applique, fray, n'a rien de gai ou de moqueur. *Don Quichotte*, un joyeux sifflement de merle. Je veux essayer,

au soir de ma vie, si je saurai chanter comme rossignol dans le crépuscule.

— Noble ambition, pourvu que vos chants publient la gloire de Dieu.

— Je fais de mon mieux, fray. *Deus est caritas.* Si je réussis ce que je veux, Persilès sera l'épopée — l'épopée se peut écrire en prose — de l'amour et du pardon.

Aliaga demanda avec une sévérité soudaine :

— Croyez-vous le seigneur Cervantès particulièrement appelé à magnifier la charité chrétienne et la pieuse miséricorde? Êtes-vous bien sûr de savoir pardonner?

Les doigts du poète, par hasard, touchaient un gros grain du rosaire. Il dit avec douceur :

— *Dimille nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Mais Aliaga précisa son accusation :

— Tout à l'heure, notre frère Blanco de Paz vous interrogeait avec courtoisie. Quelle persistante rancune vous a empêché de lui répondre? Vos démêlés, si je ne me trompe, remontent à l'an de grâce 1580. Si le Seigneur tarde trente-trois ans à vous pardonner, votre vie sera-t-elle assez longue pour qu'il ait le temps de vous faire miséricorde?

— J'ai toujours pardonné le mal qu'on m'a fait. Puis-je oublier le mal qu'on a fait aux plus écrasés de mes frères? Puis-je oublier que certaine bassesse dans le crime dévoile la bassesse

définitive de l'âme? Je vous assure, père Aliaga, qu'il m'est plus agréable de converser avec un homme de bien qu'avec un Blanco de Paz.

Le jaune visage du docteur rougissait de colère contenue, paille sale sur quoi frémit un reflet d'incendie. Mais Blanco conservait, dos courbé, une humble contenance. Il sentait plus avantageux de laisser défendre sa cause par un avocat que de la soutenir lui-même.

— Vous ne parlez pas en bon catholique, — reprit Aliaga. Vous parlez en hérétique, comme si vous ignoriez que le repentir sincère, la bonne confession et l'absolution du prêtre effacent tous les péchés.

— La sincérité de la contrition et du ferme propos de fray Blanco de Paz serait-elle article de foi?... Je connais un apôtre, patron des traîtres, que l'Église a négligé de canoniser.

— Judas a manqué de confiance en la miséricorde divine. Il a désespéré. Il s'est pendu.

— Je le méprise un peu moins à cause de ce geste. Bouche infâme, tu trahis par la parole et par le baiser. Mais vous, mains probes et justicières, vous avez rejeté l'argent du crime avec dégoût et vous avez pendu le traître. Judas, demi honnête homme, combien tu me parais supérieur...

— Cessez vos hérésies, seigneur poète.

— Il n'est pas interdit de parler selon l'honneur dans les sujets qui ne touchent point le

dogme. Je crois et professe ce qu'enseigne la sainte Église, ma mère. Enseigne-t-elle qu'il ne puisse y avoir criminel plus endurci que Judas?

— Elle enseigne que le crime irrémissible de Judas n'est pas d'avoir trahi mais d'avoir désespéré. Pierre, qui a renié trois fois, n'ouvre-t-il pas les portes du ciel? Judas est damné pour avoir connu le remords, feu infernal, non le repentir, purgatoire rayonnant d'espérance.

— Vous êtes éloquent, fray, en faveur des Judas.

— C'est vous qui défendez l'Iscariote.

— Je dis que je vous trouve éloquent en faveur des Judas qui appartiennent à votre ordre et qui portent votre robe.

— Si nos supérieurs permettent à fray Blanco de Paz la robe candide, c'est qu'ils considèrent sa faute comme réparée et remise. Quand ceux auxquels il est donné de lier et de délier ont absous, où prendriez-vous, vous qui n'êtes pas appelé à juger, le droit de condamner?

— Je ne condamne personne et je n'impose nul châtiment à qui que ce soit. Mais, si vous m'ordonnez de parler au fraile, c'est à moi que vous infligez la plus odieuse des peines.

— Il est des sacrifices qu'un chrétien consent avec joie.

Cervantès crut prudent de ne pas s'aventurer trop loin dans une telle conversation, paysage de précipices et de ténèbres. Il négligea de répliquer.

Le silence étendit une ombre lourdement pénible. Blanco de Paz sentait trop que Cervantès n'était pas persuadé. Après un instant de réflexion, il lui sembla utile de mettre son ennemi dans la posture du mauvais chrétien qui, malgré les plus éloquentes objurgations, n'extirpe pas la haine de son cœur.

Il dit avec une humilité onctueuse, suintante, à faire vomir :

— Seigneur Cervantès, oubliez en faveur de celui qui n'oubliera pas, pardonnez à celui qui ne se pardonne point et qui chaque jour s'efforce de réparer le mal qu'il fit un jour. Je songe à vous dans la plupart de mes prières et souvent je vous applique, en tout ou en partie, les intentions de ma messe.

Voilà qui, certes, méritait mieux qu'une banale réconciliation. Voilà qui exigeait des remerciements émus.

Cervantès crut se tirer d'affaire en s'inclinant.

Mais Blanco de Paz poursuivait son avantage avec une cruelle douceur :

— Vous êtes l'homme dont le souvenir m'apporte le plus d'attendrissement. J'admire et je lamente en vous, seigneur, la plus belle des destinées brisées.

Le poète fronça les sourcils et ses lèvres se serrèrent.

— Quelle existence magnifiquement commencée, — continuait le docteur, — et comme elle

pouvait rester belle jusqu'à la fin, si la miséricorde du Seigneur vous avait laissé autant de main que de langue...

La chose était dite d'une voix si aimablement naïve qu'il était difficile de relever l'outrage. Contraint d'accepter le combat contre un adversaire répugnant et sur un terrain pénible, Cervantès se secoua comme lion en cage.

Avec une noblesse emphatique qui peut-être aurait fait sourire autre part, il répondit :

— Si l'impossible m'était offert, s'il m'était permis de retrouver mes deux mains à condition de n'avoir pris aucune part à la plus noble bataille que connaisse et connaîtra l'histoire, je repousserais cette offre. Je dirais au Seigneur : « Prenez plutôt la main qui me reste et laissez-moi ma gloire de Lépante ».

— C'est à Dieu seul — remarqua sévèrement Aliaga, — de choisir ce qui nous convient. Son fils même disait sans réserves ni conditions : « Que Votre volonté soit faite, non la mienne ».

Un sourire à la fois malicieux et contraint crispa les lèvres du poète. Il dit dans un signe de croix :

— Béni soit le Seigneur pour ce qu'il m'a donné ; béni soit le Seigneur pour ce qu'il m'a ôté.

Mais Blanco de Paz :

— Il vous a traité durement, comme il traite les forts. Il vous a réservé la couronne de gloire

pour l'éternité et vous a couronné dans le siècle de la couronne d'épines.

— Évitez, fray, les comparaisons injurieuses à la divinité. Laissez la couronne d'épines sur le seul front qui la puisse faire fleurir.

— Vous n'avez reçu aucune récompense dans le monde. Malgré vos exploits et vos mérites, malgré vos longues, ardentes, multiples réclamations, vous êtes resté dix ans simple soldat.

— Laissez dormir mes services et mes mérites. Il ne s'agit pas ici de théologie, savant docteur, et je n'aime guère les louanges des ignorants.

— Avec moins d'esprit que le Seigneur ne vous en avait donné, d'autres, dans les lettres, obtiennent honneurs et richesses. Vous êtes resté pauvre, après des œuvres nombreuses, comme si aucun de vos livres ne valait rien.

Cervantès frémissait, homme enchaîné qu'outrage un lâche. Le lâche poursuivait :

— Mais aussi pourquoi, après des débuts relativement heureux, êtes-vous resté vingt ans dans le silence et la poussière de l'oubli? Votre esprit subissait-il une éclipse, ou votre courage?

— Un moine n'est pas juge dans les conflits entre ce qu'on se doit à soi-même et ce qu'on doit à sa famille.

— Maintenant, vous voici vieux, esprit fatigué, barbe blanche.

— Ce n'est pas avec la barbe qu'on écrit, fray,

et il y a des esprits que le labeur même repose et rajeunit.

— Pauvre manchot...

— Il me reste la main qui écrit. Et, si un moine pouvait outrager, j'ajouterais : Il me reste, fray, la main qui tient l'épée et qui châtie les insolents.

Aliaga intervint :

— On vous parle fraternellement et vous répondez avec hostilité.

— Je répondrai donc fraternellement. Je rendrai pitié pour pitié. Je regretterai que le docteur, lui non plus, n'ait pas toujours été traité selon ses mérites.

— Je ne mérite que pénitence et humiliation, — gémit Blanco avec la voix vile de tous les tartuffes.

Et il ployait davantage l'arc courbé de son dos de fouine.

— Un jour, fray, vous avez reçu moins que vous ne méritiez. Vous méritiez, oui, très exactement, les trente deniers. Mais le dey vous accorda, avec l'appoint ridicule d'un pot de beurre, un seul écu.

Blanco de Paz étouffait, colère qui n'ose s'exprimer, humiliation qui ne se sent pas le droit de se redresser. Il murmura :

— Si je n'ai pas été assez puni, que la miséricorde du Seigneur complète mon châtiment dès cette vie !

Aliaga s'efforça de conduire la conversation sur un chemin plus paisible :

— Interdisez-vous donc, seigneur Cervantès, à ceux qui vous admirent, de ressentir et de regretter vos malheurs?

— Je les aime, ces malheurs qui m'ont instruit.

— Vous me permettrez cependant de rêver pour vous une destinée plus facile et plus brillante.

— La postérité dira si l'auteur de *Don Quichotte* et de *Persilès* brille ou ne brille pas.

— La main qui vous manque...

— Ne m'a jamais empêché d'accomplir mes devoirs ou d'écrire mes inventions. Qu'importent le corps et ses infirmités, tant qu'il est soutenu par une âme invaincue?

Un léger détour réussit enfin à rendre l'entretien moins difficile et moins personnel.

— Le corps a son importance dans le siècle, frère. J'ai lu quelque part — n'est-ce pas dans un Père de l'Église? — que si Cléopâtre avait eu le nez plus court, le destin du monde en était changé.

— Vous me permettrez de n'en rien croire. La souple et fine Cléopâtre aurait su, j'imagine, se servir du nez qu'elle aurait eu. La séduction n'est pas plus dans la beauté parfaite que le courage dans la santé ou dans la force physique.

— Cependant le nez de Cléopâtre...

— Moins intéressant que son sourire, que son regard, que les promesses de volupté faites par sa physionomie et tenues par son corps. Rappelez-vous plutôt la Cléopâtre de notre temps.

— Qui voulez-vous dire?

— Une femme habile agenouilla tout ensemble à ses pieds le plus puissant des rois, le prince d'Éboli, maître suprême dans l'art des cours, et Antonio Perez, le plus éloquent génie de son siècle.

— N'était-elle pas belle?

— Elle était belle à force d'esprit. Mais, malgré des parties charmantes, son visage avait un défaut autrement grave qu'un nez un peu court ou un peu long.

— Je crois me rappeler, en effet, que la princesse d'Éboli était borgne.

— Peut-être la postérité ignorera ce détail et, jugeant sur la grandeur des effets la puissance de la cause, lui attribuera une beauté parfaite.

— C'est possible, mais je persiste à croire que le nez de Cléopâtre...

— Le nez de Cléopâtre, n'en doutez pas, était trop court. Pour réussir au point où elle a réussi, il faut avoir au moins un défaut à faire valoir.

Et Cervantès éclata d'un bon rire.

Aliaga amusé rit aussi.

Le poète conclut :

— Dans quelques siècles, on lira peut-être en certain auteur niaisement profond : « Si la

princesse d'Éboli eût été borgne, la face des événements changeait et nous verrions encore de la justice en Aragon »

Les deux moines aragonais eurent le même geste scandalisé et Aliaga s'écria :

— Vous traitez bien irrespectueusement Notre Seigneur Philippe II.

— Après la mort, seul Jésus reste Notre Seigneur. Un roi, dès qu'il est enterré, appartient par son corps à la pourriture, par son âme au jugement d'un Dieu irrité, par sa mémoire à l'implacable histoire. Ce Philippe II qui, moins honnête qu'un chef de brigands, trahissait son complice...

— Auriez-vous eu l'audace de parler de même pendant sa vie?

— Pas devant certaines robes, fray. Car j'ai déjà rencontré des loups parmi les chiens du Seigneur.

« Chiens du Seigneur », était le nom populaire des dominicains. Il n'avait rien d'injurieux. Les moines eux-mêmes l'avaient créé et répandu. Ils aimaient, par un calembour latin, à s'appeler *domini canes* au lieu de *dominicani*.

— Le fils du cerf — dit Aliaga, jouant à son tour sur le nom de Cervantès, — le fils du cerf ne fuit pas toujours. Il essaie parfois de faire front à la meute sainte et il frappe de ses cornes. Sa témérité pourrait lui coûter cher.

Suivi de Blanco de Paz, mince et courbé

comme un arc, le confesseur du roi, lourd comme masse d'armes, fit prendre le trot à sa mule.

Cervantès les regardait s'éloigner avec un sourire incertain. La façon dont on venait de traduire son nom évoquait en lui les deux beaux cerfs d'or de son écu. Il voyait l'un la tête inclinée et qui semble paître le sinople ; mais l'autre, oreilles dressées, n'écoute-t-il pas un danger qui approche?...

CHAPITRE IV

L'esprit de Cervantès était fait pour toutes les joies vaillantes. Les inquiétudes inutiles, il les rejetait d'un brusque mouvement et qui finissait par du rire et de la poésie. L'image de ses armes resta quelque temps présente au poète, mais le symbolisme bientôt s'en égaya.

— Est-ce vraiment l'approche d'un danger que tu écoutes, cerf attentif, ou n'est-ce pas plutôt le chant de quelque oiseau? En cette malplaisante saison où les hommes n'osent parler, écoute, fils du cerf, comme, au passage des moines, le sifflement du merle fait de toute la lumière une frémissante ironie. En cette malplaisante saison où la guitare des Lope de Vega grince médiocrement, écoute comme l'hymne du rossignol remplit de musique et d'amour l'urne incertaine de la nuit.

Il se mit à siffler, dans la solitude, la méchanceté impuissante des moines. Or son sifflement accompagnait ces pensées :

— J'ai le courage de dire tout ce qu'on peut dire. Si je n'atteignais les frontières du possible,

je rougirais de trop de honte. Mais je n'oublie jamais que j'ai des femmes à nourrir et à protéger. Je ris des épines de l'Aliaga (1), mais j'évite le bûcher après quoi on persécuterait celles que j'aime. La postérité, peut-être, traduira en paroles claires mon vague sifflement et elle découvrira de la sagesse dans la folie apparente de telles de mes gaietés. Elle rira du même rire en soulevant la prudente robe de saint François, dont mourant je couvrirai mon corps, en soulevant les voiles prudents de mes symboles.

Puis, cessant de siffler, parce que sa méditation descendait plus profond :

— O beauté multiple du symbole ! Chacun, selon sa force, soulève un voile ou soulève plusieurs voiles. L'enfant — aujourd'hui, qui n'est pas enfant? — ne soupçonne pas qu'il y ait rien à écarter et il s'amuse à l'historiage du vêtement superficiel. Mon *Don Quichotte* contient, pour les enfants, beaucoup de rire naïf. Quand l'enfant deviendra homme, son rire grandira avec lui. Son rire éclatera, puissant comme une tempête de pensée. Que de pestilences balaiera alors l'ouragan du rire qui pense, et comme vous serez légers devant lui, moines, inquisiteurs, petits grands de la terre, bassesse des rois, mensonges des pontifes...

(1) Jeu de mots intraduisible. Le nom du confesseur de Philippe III est aussi le nom espagnol de l'ajonc ou genêt épineux

Et, l'image de son blason repassant devant ses yeux :

— Ce que tu écoutes, cerf attentif et guetteur, c'est, dans le sifflement du merle, l'écroulement du passé ; c'est peut-être aussi, dans le cantique du rossignol, la promesse de l'avenir.

Mais il s'assombrit, comme lié et paralysé par les plus angoissantes questions :

— L'avenir sera-t-il meilleur que le présent? La folie humaine diminuera-t-elle jamais? Que ses formes doivent changer, voilà qui paraît certain. Je sais les maux dont nous souffrons et que le temps les guérira. J'ignore quels maux il apportera en échange... Antonio Perez prévoyait une époque où Dieu, fatigué des monarchies, de leur orgueil et de leurs crimes, les renverserait pour donner au monde une autre figure. Les peuples vaudront-ils mieux que les rois?... Le catholicisme a accumulé trop de forfaits pour ne pas crever un jour, écrasé sous le poids infâme. Quel enthousiasme le remplacera et quels crimes commettra le fanatisme nouveau? On a tué innombrablement au nom de Jésus le miséricordieux. C'est donc que les idées même les plus fraternelles arment les bras et inondent la terre de sang.

Il secouait ses inquiétudes.

— Mêlons à nos pensées ferventes beaucoup de sourire ou de musique. Vous êtes, sourire et musique, les zéphyrs délicats qui assainissent

les pensées ; vous les empêchez de devenir ivresses et désirs de meurtre.

Perdu tout entier au rêve d'un avenir qu'il ne verrait pas, il eut un soubresaut et un brutal réveil. Une vieille femme se levait du bord de la route :

— Voulez-vous, seigneur, que je vous dise la bonne aventure et l'avenir?

Il fit le geste qui écarte les importuns :

— Adresse-toi aux jeunes devant qui il y a de l'avenir et qui peuvent rencontrer de bonnes aventures.

— On rencontre à tout âge la bonne aventure.

Il montra en riant son bras gauche mutilé :

— Adresse-toi à ceux qui ont encore la main où on lit l'avenir.

— L'avenir se lit dans les deux mains et il se connaît à d'autres signes.

Il frappa sur sa faltriquère pleine de papiers :

— Adresse-toi à ceux qui possèdent la pièce d'argent avec quoi tu fais la croix avant de lire l'avenir.

La vieille femme fronça les sourcils. Et, tutoyant le pauvre ou l'avare :

— Es-tu vraiment dénué à ce point? Ou serais-tu le premier qui doute de la science de Préciosa?

Il répéta en un cri étonné :

— Préciosa !

Et il regarda la bohémienne.

Les vêtements étaient d'une propreté méticuleuse. La taille restait droite comme un fuseau du Guadarrama, mince et souple comme Tizona ou Colada. Les traits réguliers semblaient ennoblis plus que déformés, par les rides. Le sourire montrait toutes les dents, blanches et bien rangées. L'ensemble formait la plus délicieuse des vieilles.

— Préciosa, — dit Cervantès, — je voudrais être peintre ; je te demanderais de poser pour une sainte Anne.

Amené moitié par ce qu'il voyait, moitié par un souvenir qui se dresse incertain vers le réveil, le nom de la sainte appela et groupa d'autres souvenirs.

— C'est à une fête de sainte Anne que je te vis pour la première fois. Quelle merveilleuse danseuse tu étais en l'an de grâce 1567 et comme tu chantais divinement les romances que j'écrivais pour loi !

Avec la même avidité que Cervantès venait de regarder Préciosa, Préciosa regarda Cervantès. La vie d'un civilisé est autrement pénible que celle d'une bohémienne et Cervantès était autrement changé que Préciosa. Certes, il était resté beau, lui aussi. Mais sa beauté, ruine héroïque, était celle qui fait penser les hommes, non plus rêver les femmes. Elle le reconnut pourtant et elle s'écria :

— Quelle joie et quel deuil de retrouver, après quarante-six ans, mon Andrès Caballero.....

Mais, secouant la tête avec un mélange de rire et de tristesse, elle se reprit :

— Pardon, seigneur Cervantès. Andrès Caballero est mort, et nous ne sommes plus en âge de le ressusciter.

Malgré ces mélancoliques paroles, il ressuscitait en elle, le charmant jouvenceau à qui, au témoignage de Vargas Manrique, « Cupidon et Vénus prodiguèrent » — comme Préciosa et tant d'autres femmes — « toutes leurs amours ».

Il ressuscitait si bien, l'époque lointaine redevenait si présente que, d'une voix frêle et tremblante mais restée pure, Préciosa se mit à chanter certains vers faits pour elle par Andrès Caballero :

Petite gitane, comme belle
On peut te louer.
Pour ta ressemblance avec la gemme
Le monde t'appelle *Précieuse.*

Il chanta deux autres couplets de la même chanson :

Tu dis la bonne aventure
Et tu causes la mauvaise.
Elles suivent des chemins différents,
Ton intention et ta beauté.

Car, pour le grand péril
De qui te regarde et t'admire,
Ton intention te fait innocente,
Ta beauté te fait meutrière.

— Comme tout cela est loin, — dit-elle. Ma beauté m'a valu quelques semaines de joie, un demi-siècle de larmes. Maintenant, elle est morte, mais non peut-être mon cœur.

Il l'embrassa. Il voulait mettre un baiser sur les joues fanées. Les lèvres de Préciosa cherchèrent les lèvres d'Andrès.

Il obéit au désir de l'ancienne amante. Mais le baiser ne se prolongea point.

Elle en sortit plus souriante et elle demanda :

— Que sont devenus ce que tu appelais les sortilèges de mes yeux?

Coquetterie de vieille femme chez qui le regard est resté jeune. Il ne répondit qu'en chantant :

Sur leur force tu t'avances.
Nous t'admirons quand tu danses ;
Nous mourons, si tu nous regardes ;
Mais tu nous enchantes, si tu chantes.

Elle continua :

De cent mille façons tu ensorcelles,
Que tu parles ou te taises,
Que tu chantes ou regardes.

Mais, secouant la tête :

— C'était trop vrai de toi, trop peu de moi. Je les ai mises en œuvre pour retenir Andrès, les cent mille sorcelleries que tu vantais. Pourtant tu m'as fuie et tu m'as oubliée.

— Oubliée, jamais !

Et il fredonna :

Ta présence et ton absence
Attisent le feu d'amour.

Par instants, ils rougissaient, croyant sentir dans la scène émue on ne sait quel léger ridicule. Mais leur attendrissement dominait ou repoussait ce qui lui était contraire. De nouveau, ils s'embrassèrent. Le baiser, cette fois, resta fraternel, ce qui permit à l'étreinte de se prolonger et aux larmes, aux délicieuses larmes, de noyer le sourire.

Elle dit :

— Tu m'obéiras quelques heures. Je veux qu'aujourd'hui tu redeviennes Andrès et que tu partages notre repas.

— Mon cœur et mon estomac acceptent.

Et, chantant d'une voix mouillée :

Sur le cœur le plus libre
Tu as puissance et seigneurie,
Le mien en est témoin,
Heureux sous ton empire.

Elle l'entraîna vers le rancho. Etle y était le seul témoin d'une époque ancienne. Mais nul n'ignorait son histoire. Les jeunes gitanas regardèrent avec une curiosité sympathique, quand elle annonça :

— J'ai retrouvé Andrès Caballero.

— Laisseras-tu de nouveau s'envoler l'oiseau infidèle? — demanda une malicieuse gamine de quinze ans.

— Tu le retiendrais peut-être un mois, comme lorsque j'avais ton âge. Mais je ne l'ai fait prisonnier que pour quelques heures.

Entre la route et un bosquet de peupliers, parmi un lit de bruyères qui conservaient quelques fleurs rouges, les bêtes de somme dormaient, aussi les charrettes. Sous le frémissement vert et or des arbres, les bohémiens, assis ou couchés, attendaient l'heure proche du repas. Beaucoup devisaient ou chantaient. D'autres rêvaient paresseusement. Quelques-uns tressaient des osiers. Des outres, suspendues aux branches basses, se rafraîchissaient dans le tremblement des feuilles.

A peu de distance des peupliers, en un point où le rocher gris crevait la terre, trois pieux ajustés en triangle formaient la plus primitive des crémaillères. Une immense marmite y était suspendue d'où sortait une vapeur odorante. Le grand feu qui crépitait au-dessous lançait tout autour, parmi des volutes de fumée, de longues langues de flamme lécheuse.

— Je vous confie Andrès Caballero, dit Préciosa à un groupe de jeunes filles. Si vous me le prenez, tant pis pour vous.

Elle disparut un instant. Quand elle revint, elle portait un petit bouquet de bruyères. Elle dit, en l'offrant :

— Mon cœur se souvient. Tu es né en pareil jour, Andrès.

Il prit les fleurs rustiques, en frôla les lèvres de Préciosa, puis les siennes. La saison était trop avancée et, quand il les plaça sur son cœur, les frêles corolles tombèrent.

La vieille femme, à cette vue, secoua une tête attristée. Mais Cervantès mit un nouveau baiser sur les branchettes fines. Et il dit :

— J'aime en vous, feuillages d'automne, des fleurs aussi colorées et plus durables.

La cuisinière appelait gaiement :

— A la soupe, mauvaise troupe !

On versait dans de grandes terrines le contenu de la marmite, et tout le paysage semblait parfumé et appétissant.

Les terrines furent posées sur le sol. Auprès d'elles, la terre se couvrit de pain, de noix, d'olives, de fromages et de deux jambons entamés ; chacun, assis ou allongé autour des victuailles, tira son couteau. Cervantès prit la place que lui désignait Préciosa et murmura le proverbe :

— Quand tu seras à Rome, fais ce que tu y verras faire.

Depuis longtemps, il n'avait mangé et bu avec un tel plaisir. Tous les convives riaient et plaisantaient ; nul ne montrait autant de gaieté que le vieux poète. L'appétit satisfait, les dents enfin grignotaient négligemment. Alors, excité par la cordialité de tous, Cervantès s'abandonna à sa verve et, comme Don Quichotte au repas des chevriers, prononça une manière de discours :

— Bohémiens, pourquoi ma jeunesse imprudente a-t-elle abandonné votre vie ? En vérité je vous le dis, bohémiens, bohémiens, c'est vous qui avez choisi la bonne part. Vous êtes les seigneurs des champs et des prairies, des forêts et des landes, des montagnes et des combes, des fontaines et des ruisseaux. Les arbres vous donnent, vivants, leurs fruits et leur ombre ; morts, le bois qui vous réchauffe et qui cuit vos viandes. Les vignes vous offrent leurs raisins ; les jardins, leurs légumes ; les sources, leurs eaux ; les ruisseaux, leurs poissons ; les parcs, leur gibier ; les cavernes, leurs retraites. Pour vous, les violences du ciel ne sont que zéphyrs, les neiges que rafraîchissement, les pluies que bain joyeux. Vous écoutez le tonnerre comme une musique et vous regardez les éclairs comme des flambeaux de fête. Quel terrain est assez rugueux pour ne point vous sembler un matelas de plumes? Vos peaux endurcies vous protègent comme armures impénétrables. Votre légèreté

ne se laisse arrêter ni par les barreaux ni par les grilles, les murs s'abaissent devant elle et toute clôture lui est un risible obstacle. Vous obtenez ce que vous désirez, puisque vous savez vous contenter de ce que vous avez. Vous vivez de votre industrie et vous méprisez le proverbe qui explique la fortune de quelques particuliers et la ruine de l'Espagne : « L'Église, la mer ou le service du Roi. » Bohémiens, bohémiens, tant qu'il existera un de vos *adouars*, il y aura par le monde une image mouvante de l'âge d'or. Vous savez que les biens de la terre sont communs et vous n'attendez pas qu'on vous fasse votre part. Vous ignorez l'ambition qui torture, la bassesse qui voudrait mordre et qui caresse, l'envie qui déchire. Parce que vous restez fidèles à la mère nature, vous êtes savants dans la science véritable, non dans les ridicules mensonges d'Alcala ou de Salamanque. Vous connaissez l'heure à l'inclinaison du soleil ou au dessin que forme la broderie des étoiles. C'est pour vous que l'aube blanchit l'orient et que l'aurore disperse son vaste bouquet de roses. C'est vous qui jouissez le mieux des saisons et de leur variété magnifique. Et vous êtes, ô chrétiens nouveaux, les seuls honnêtes gens devant qui on puisse parler sans crainte. Votre liberté supporte la liberté voisine. Il n'y a point parmi vous de familier du Saint-Office et de bon catholique qui aime son prochain jusqu'à le faire brûler. Lorsque

ceux qui nous ont volé la terre et le droit de parler vous persécutent, votre courage ne se laisse abattre ni par les cordes dont ils serrent et tordent vos membres, ni par les poulies, les coquemars et les chevalets. Du oui au non, vous ne faites d'autre différence que celle exigée par votre salut et par le salut de vos frères. Vous savez être des martyrs et non des confesseurs, nobles bohémiens qui chantez dans les prisons et vous taisez à la torture.

— Si vous voulez rester avec nous, — dit un vieillard, — vous êtes le bienvenu.

Mais Cervantès secoua la tête. Et Préciosa, dans un rire qui n'était pas exempt d'amertume :

— Les poètes sont nés pour vanter ce qui est bien, non pour le faire.

— C'est que, malicieuse amie, il serait peu modeste de se louer soi-même. J'écoute toujours avec respect celui que je ne puis accuser de parler pour sa propre gloire : évêque qui prêche la pauvreté, curé qui vante l'aumône, capucin qui recommande d'être chaste.

Malgré les joyeux devis, le cercle devenait de moins en moins dense. Les uns après les autres, tous s'éloignaient vers leurs occupations ou leurs plaisirs. Enfin, les deux anciens amants se trouvèrent seuls.

— Allais-tu loin, Andrès, quand j'ai interrompu ta marche?

— A Esquivias seulement.

— Seulement !... Je vois avec plaisir que Cervantès a conservé les jambes de Caballero.

— Mais je n'ai plus qu'une de ses mains.

— Le soleil d'automne se couche tôt et Esquivias est loin. Tu n'arriverais que dans la nuit.

— La nuit est amie de la marche.

— Es-tu donc si pressé de me quitter? Reste, je te prie, jusqu'à demain matin.

Le poète paraissait hésiter.

— Les prières d'une vieille femme n'ont aucun pouvoir sur ton cœur.

— Je ne sais rien refuser aux vieilles femmes. Mais tu es restée si jeune, ma Préciosa.....

— Par ce qui a le plus vieilli en toi, par le cœur.

— Tu parles avec injustice. Il est donc juste que je t'accorde ta demande.

— Merci, Andrès. Ces quelques heures me sont une telle fête ! Un mois de toi a parfumé toute ma vie. La mémoire d'aujourd'hui réjouira les quelques années qui me restent.

— Je cueille aussi, Préciosa, le plus beau et le plus durable bouquet de souvenirs.

— Bien vrai, tu pensais à moi, quelquefois?

— Si souvent, amie, et si intensément que je me suis senti comme contraint d'écrire notre histoire.

Elle eut une moue mécontente :

— Tu te souvenais en écrivain, non en homme.

— Malgré la plaisanterie que je t'ai répondue quand tu accusais la sincérité des poètes, l'écrivain n'est souvent chez moi qu'un homme qui écrit : je mets tout mon cœur dans mes livres.

— De sorte qu'il ne t'en reste plus pour la vie.

— Méchante ! Ne mets-tu pas ton cœur dans tes paroles? Et cependant est-ce que je t'accuse?.....

— C'est si différent, un cœur d'homme et un cœur de femme.

— Je te ferai lire la nouvelle où ton charme vit autant que j'ai pu le faire vivre. Grâce au sujet, *La Gitanilla* est, je crois, ce que j'ai fait de mieux.

— Vérité de circonstance !

— Je dis ce que je pense... Tu verras.

— Je ne veux pas voir.

— Tu dis?

— Je dis que je ne veux pas lire.

— Pourquoi?

— Crois-tu que j'aie besoin de déchirer volontairement mon pauvre cœur?

— Il est des blessures joyeuses.

— Notre aventure a trop mal fini.

Et, secouant la tête :

— Je suis sûre que le seigneur Cervantès n'a

pas conté exactement la fuite et l'ingratitude du seigneur Caballero. Je suis sûre que tu as modifié tous les événements de la fin.

— Il le fallait pour le plaisir du lecteur.

— Un écrivain est donc moins cruel au lecteur qu'un amant à son amante.

Cervantès se taisait, non sans quelque embarras. Mais elle :

— Je suis injuste. Andrès ne pouvait faire que ce qu'il a fait. Un hidalgo, s'il est poète, vivra quelque temps avec des bohémiens, mais le regret d'une autre existence le torturera victorieusement. Une chanson parle d'un homme qui aima une sirène de la mer, mais la nostalgie de la terre tua son amour. Tu ne pouvais rester où je suis ni m'entraîner hors d'un milieu nécessaire à ma vie.

Elle haussa des épaules résignées. Puis, avec un sourire railleur :

— Je gage que, dans le conte, Andrès épouse Préciosa.

— C'est presque la seule façon d'achever un récit d'amour.

— Et reste-t-il dans l'adouar?

— Non.

— Je devine. Dès que vous vous écartez de la vie, vos inventions se ressemblent et se répètent. Qui en a lu une les connaît toutes. La Préciosa du conte, n'est-il pas vrai? est une fausse bohémienne. Reconnue par des parents, naturelle-

ment très riches, auxquels on l'avait volée dans son enfance...

— Tu devines, en effet, ô la plus subtile des femmes.

— Comprends-tu pourquoi je refuse de lire une histoire qui dit et déforme la mienne? Trop cruelle, la vérité ; trop banal, le mensonge par quoi on la remplace.

CHAPITRE V

Une heure avant le lever du soleil, Cervantès
›prenait la route d'Esquivias. Dans la toni-
ante fraîcheur matinale, le poète emportait
n poids de joie et de mélancolie.

Parmi toutes les amours de sa vie, Préciosa
ccupait la place la plus émouvante. Elle n'appa-
issait jamais en lui qu'illuminée de soleil,
'étrangeté et de romanesque. Quarante-six
ns n'avaient ni fané le souvenir ni éteint l'au-
éole. Épreuve suprême, il retrouvait vieille
mme celle qu'il avait connue enfant. Leurs
tonnements jumeaux les avaient initiés en-
mble, voici bientôt un demi-siècle, aux plus
aïves voluptés. Aujourd'hui, quoique sachant
rencontre sans avenir, leur vieillesse n'avait-
lle pas retrouvé la ferveur d'autrefois? Avec
uelle émotion ils avaient reconnu l'un chez
autre toute la beauté tremblante de leur âge.
vec quelle émotion ils avaient trouvé l'un chez
autre, parmi les grâces toujours fraîches de
esprit, les magnificences déployées de l'intelli-
ence et les profondeurs frémissantes du cœur.

Celle-là, il le sentait, était sa véritable femme
la seule à qui, si l'homme pouvait être fidèl
toute une existence, il eût joyeusement consacr
sa fidélité. Devant la clarté parfumée de cett
âme disparaissaient toutes les maîtresses cueillie
en Italie, en Flandre, en Alger, en Portugal o
en Espagne, toutes les pauvres filles et les dame
principales qui avaient souri à la longue jeuness
de Cervantès.

Et la vie de liberté qu'il eût menée auprè
d'elle, cette vie que dans *La Gitanilla* il vantai
avec une éloquence malicieuse et pour fair
une satire indirecte de l'existence espagnole
cette vie qu'hier, malgré les sourires du Sanch
supérieur qui était en lui, il avait louée avec l
hardie conviction d'un don Quichotte, n'était
elle pas le bonheur?

Le pas du voyageur s'alourdissait au fardeau
lent d'un regret.

Il secoua le poids inutile.

— Don Quichotte, — se dit-il à lui-même, —
prends les choses telles qu'elles sont à l'heure o
tu es arrivé. Tout regret est folie : le possibl
d'hier n'est-il pas devenu aussi impossible qu
si hier n'avait jamais été? Don Quichotte, prend
garde. Si le bonheur n'était qu'un mirage comm
la gloire et les aventures enchantées...

Il soupira :

— Le bonheur, ah ! le bonheur...

Et il dit à demi-voix :

— Enfant, je marchais avec courage vers l'arbre qui, vêtu de nuit et de distance, m'apparaissait un géant ou un magicien. Ainsi, bonheur, je marche à toi. Non avec, en arrêt, la lance présomptueuse du conquérant, mais avec des yeux aigus et une main dont le tâtonnement veut savoir. Bonheur, tu me dévoileras ce que tu es, armée pompeuse ou troupeau de moutons, géant aux bras démesurés ou moulin dont les ailes tournent une promesse moqueuse et un danger sans gloire.

Un sourire incertain flottait sur ses lèvres et la lumière de ses yeux était hésitation.

Mais bientôt, frappant la terre d'un bâton vigoureux :

— Bonheur, tu ne consistes pas à recevoir, mais à donner. Tu n'es pas la naïveté de l'enfant sur les genoux du père ; tu es le cœur profond et débordant du père qui porte l'enfant.

« Tu es, bonheur, un présent qui s'oublie et qui chancelle, ivre d'avenir. Oui, tu restes une ivresse d'avenir même chez ceux qui semblent n'avoir plus d'avenir.

« Personnel par la façon dont tu es senti, ta source est en moi ; mais n'es-tu pas précisément une pente qui précipite hors de moi les dons et les richesses de la source?

« Bonheur, tu es mon Isabel, tant qu'il me reste une chance de la sauver du couvent. Tu es encore autre chose si j'ai encore d'autres

générosités qui espèrent. Tu es le livre que je ferme pour les contemporains avec un fermoir de rire ou de poésie, d'or ou de lumière railleuse ; mais peut-être la postérité saura dénouer le fermoir qui chatoie.

« Bonheur, tu es le martyr qui veut éclairer et adoucir les hommes et qui oublie qu'il peut créer des vengeurs et des bourreaux. Tu es Jésus portant au Calvaire le bois du futur incendie. Il compte allumer l'amour fraternel au cœur de tous les fils du Père, et il ignore qu'il allumera, à travers les temps et les espaces, les haines et les auto-da-fés.

« Bonheur, sourire du joueur qui se fait enjeu pour essayer de faire gagner l'avenir, quel courage tu supposes et quel goût du risque... »

Il eut un rire nerveux.

— Voilà tout ce que tu es, tout ce que tu peux être pour moi. Espoir du futur jaillissement en pleine lumière pour la misérable chose cachée que je suis, parole étouffée et souterraine d'un siècle de silence. Estropié fou d'activité, don Quichotte toujours au bord de l'abîme, à peine retenu par le sens du possible, où chercherais-tu le bonheur sinon dans un avenir assez lointain pour que tu ignores ses démentis? Mais, plus grand et plus magnifique, je devine un autre bonheur, le vrai, le seul bonheur. Dans la solidité du présent, celui-là étale sa large base, dresse sa cime orgueilleuse et calme.

« Calvaire, tu n'es pas le sommet le plus noble. La montagne du stoïcisme s'élève dans un ciel plus hautainement bleu ; elle domine tous les orages et ne rougit de nul incendie. Bonheur suprême, on te réalise en renonçant même à l'avenir, en riant du rêve, espoir croulant, comme du réel extérieur, fange et enlizement. Tu es l'harmonie d'une âme parfaite et sphériquement repliée sur elle-même. Tu es la beauté indicible de Socrate le camus, l'allure merveilleusement libre d'Epictète le boiteux. Mais jamais Espagnol te connût-il?

« O *vila beata* que le cordouan Sénèque a chantée avec une éloquence déjà toute castillane, que le cordouan Sénèque n'a pas su réaliser... »

Lorsque Cervantès se parlait à demi-voix dans la liberté d'une campagne solitaire, sa pensée active soulevait et hâtait sa marche. A la fois, elle lui faisait oublier le temps. Un brusque étonnement chassa de son esprit le cordouan Sénèque, et sa magnifique éloquence, et son insuffisante sagesse. Un sourire fleurit les lèvres du poète :

— Déjà Esquivias !

A une centaine de pas, le village montrait son assiette tranquille. Devant la première maison qui, comme il arrive, était une auberge, plusieurs hommes, le long d'une table, à l'ombre d'un ormeau, occupaient un banc de pierre.

L'un d'eux, se levant, dirigea vers le voyageur des yeux curieux. Il reconnut Cervantès, qui reconnut maître Tomas Avlador, le barbier. Les mains droites se firent, en même temps, un signe d'amitié.

Maître Tomas ne se rassit point. Quand le poète ne fut plus qu'à vingt pas, les autres se levèrent avec un air d'accueil plus que de respect. Un sourire familier éclairait tous les visages. L'aubergiste, poussant du coude le barbier :

— Don Tomas du Rasoir, orateur de notre troupe, appelle le seigneur Cervantès au nom de tous.

Le gai tavernier parlait assez haut pour rendre inutile l'intervention de maître Tomas. Celui-ci dit :

— Seigneur Cervantès, vous avez entendu, éloquente et sonore comme une trompette, la confidence de celui qu'Esquivias appelle par excellence l'Hôte. Obéissez à l'appel de nos cœurs, à l'appel de sa voix.

— A l'appel de mon cœur aussi, — répondit Cervantès. Même avant que j'épouse Esquivias en la personne de ma chère Catalina, vous savez combien j'aimais Esquivias.

Il serrait les mains tendues. Et l'Hôte justifiait la déclaration du poète :

— C'est que, hommes et vins, ici, tout est sincère.

— Tout ici réchauffe le cœur.

Cervantès voulait prendre, au bout du banc, une place qui se trouvait libre. On le força, avec des politesses dont l'exigence à la fin devenait presque bousculeuse, à s'asseoir au milieu. Les verres, pleins de joie rouge, se heurtèrent en un brinde. Le poète dit :

— A Esquivias, gloire de l'Espagne !

— Au seigneur Cervantès, gloire d'Esquivias, — répondit l'aubergiste.

Et le barbier :

— Au grand Cervantès, honneur immortel des lettres de Castille.

Et le vieux soldat Rafaël de la Rapita :

— Au héros de Lépante, au sublime manchot qui perdit la main gauche pour l'honneur de sa main droite.

Et un petit homme rieur, ridé et rouge comme pomme à la fin de l'hiver :

— Au seigneur Cervantès, prince du rire et des bons contes.

Et un grand gaillard, sec et grave comme prédicateur de la Passion :

— Au seigneur Cervantès, prince de la pensée et de la poésie.

Cervantès leva son verre de nouveau :

— A vous tous, princes de la courtoisie et de l'amitié.

Après quelques instants, maître Tomas, qui sentait dans son flanc le coude impatient du tavernier :

— Seigneur Cervantès, vous qui avez couru plus d'aventures que don Quichotte lui-même, vous nous réjouiriez si vous nous faisiez l'amitié de nous conter quelqu'une de vos aventures.

Tous appuyèrent vivement la requête :

Mais le poète :

— Vous êtes trop courtois pour un vieux bavard. Depuis que je me raconte, je me répète de façon à fatiguer les oreilles les plus patientes.

Le barbier protesta :

— Chaque parole de Cervantès est si pleine qu'il y a plus de joie à le relire qu'à le lire, à l'entendre pour la dixième fois qu'à...

Et le tavernier :

— Votre voix éloquente comme une fraîcheur de source...

— L'eau de ma source est si loin de valoir le vin de vos outres.

— J'aime mon vin surtout quand il anime l'éloquence de Cervantès.

Il fallut se rendre aux désirs insistants. Parce que la rencontre de Préciosa avait réveillé en lui les souvenirs de sa première jeunesse, Cervantès dit sa première jeunesse.

Il commença en ces termes :

— Pour guérir mes propres folies, je leur donne des noms étrangers et je les raconte parmi des rires qui parfois cachent mal l'émotion. En vérité, frères, mon adolescence, enfance qui persiste, était plus folle que le cerveau de don

Quichotte dans la plaine de Montiel, sous le soleil brûlant. Pour une femme qui paraissait une déesse à nos yeux naïfs, et peut-être elle n'était pas supérieure à la véritable Dulcinée, un jeune homme attaché à la maison du roi et moi, nous nous égorgeâmes fort proprement. J'eus le malheur de vaincre Antonio de Sigura à peu près comme le Chevalier de la Triste Figure triomphe du Biscayen. Je laissai mon adversaire assez mal en point. Quant à moi, j'avais gardé entières mes deux oreilles et je n'avais pas perdu la moitié d'une salade que je ne possédais pas. Mais le sort en a toujours voulu à mes mains. Ma droite était blessée profondément. Un jugement, heureusement rendu par défaut, me condamnait — outre dix années d'exil que mon esprit d'aventure eût acceptées sans trop de peine — à avoir le poing coupé. Un futur soldat, un enfant amoureux de la gloire des combats a la faiblesse de tenir à la main qui porte l'épée et je m'enfuis.

Il dit les émois de la fuite, la joie tremblante d'échapper vingt fois aux alguazils, la joie malicieusement triomphale, et qui s'épanouit et se repose, de trouver enfin le refuge que nul ne soupçonnera.

Ce refuge, il l'avait trouvé chez les gitanos. Avec une verve reconnaissante, il dit les singularités de leur vie. Il loua, parmi la beauté ou la joliesse de plusieurs bohémiennes, la grâce

souveraine de Préciosa. Il fit revivre, au frémissement des mots, la liante souplesse de sa danse, la douceur pénétrante de son chant, l'étrangeté savoureuse de son esprit et tout ce charme subtil qui ne permettait guère de la voir ou de l'entendre sans l'aimer. Il fit briller les yeux comme deux farouches émeraudes, vertes lumières qui cherchent et caressent, on ne sait, ou qui raillent et qui fuient. Il déploya les cheveux d'or et les fit tomber plus lourdement magnifiques que les flots d'un manteau royal. Il dit la victoire facile du sourire. Il n'oublia pas certaine fossette du menton où ses regards jadis, ses souvenirs aujourd'hui, chancelaient et trébuchaient comme dans un piège. Mais, renfermant sa joie en son cœur, il ne conta point quelle rapide préférence lui fut accordée et comment il pilla tant de trésors émouvants.

Bientôt, d'ailleurs, il abandonnait la vie délicieusement errante, mais un peu simple, des gitanos. Il parvenait à passer en Italie, perdu dans la domesticité de Jules Acquaviva, évêque, envoyé extraordinaire du Saint-Père et futur cardinal.

Il ne s'attardait guère dans ce ridicule emploi de valet de chambre. C'était à ses yeux un déguisement qui continuait celui d'Andrès Caballero. A la première occasion, il prenait du service dans l'armée.

— Lépante ! Lépante ! — s'écria le vieux soldat

Rafaël de la Rapita. Contez-nous la bataille de Lépante, gloire de l'Espagne, couronne de la mer, triomphe de la chrétienté. »

Cervantès allait obéir à cette demande.

Mais l'aubergiste intervint :

— Le moment du repas est presque arrivé. Le seigneur Cervantès me fera l'honneur de faire pénitence avec moi et ma famille. Si vous revenez dans deux heures, vous entendrez de sa bouche éloquente le récit que vous désirez.

— Si nous reviendrons ! — s'écria le barbier. Nous avons écouté l'églogue et le roman, nous avons savouré toute une fraîcheur de jeunesse et de matinée. A tout à l'heure l'épopée et le rayonnement du grand soleil de gloire.

Puis, se tournant d'un air de reproche vers le tavernier :

— Je ne vous pardonnerai, méchant accapareur, que ce soir, lorsque le seigneur Cervantès voudra bien partager mon humble repas. Si je vous le laisse maintenant sans résistance, seigneur de la Marmite, c'est que je me méfie, en cuisine, des improvisations de ma femme.

Deux heures plus tard, les auditeurs du matin revenaient, accompagnés de parents et d'amis. Le tavernier, qui aimait toujours la parole de Cervantès, l'aimait surtout chez lui où elle attirait des buveurs nombreux.

— C'est le village tout entier ! — dit-il joyeusement en voyant arriver la foule.

L'ombre de l'ormeau était trop étroite pour tant de monde. On entra dans une vaste salle. Deux chats, les oreilles et la queue coupées selon la coutume d'Espagne, s'enfuirent, farouchement étranges comme des chimères, devant l'invasion inaccoutumée.

Le poète remarqua leur fuite et sourit.

— Sages animaux, — murmurait-il, — vous évitez la multitude, et les vaines rumeurs qu'elle répand, et les vains bavardages qu'elle exige.

Il n'exprimait ainsi qu'une sincérité superficielle. Il aimait, après des mois de silence et de méditation, à donner aux autres et à lui-même une de ces fêtes enivrantes de la parole.

Jamais Lépante ne fut mieux magnifié et à la fois mieux expliqué. Fragment d'épopée improvisé pour un auditoire rustique, plus beau d'être la magnificence éphémère et qui disparaît au tournant de l'heure. Heure de noblesse et d'enthousiasme, est-ce bien un chant d'épopée qui fit ton éblouissement qui monte? Ne vis-tu pas éclore plutôt un chef-d'œuvre sans analogue, hymne dans de la clarté, clarté dans de l'héroïsme, héroïsme dans du sourire et de la bonne humeur?

Beauté de frémissant silence, la foule, suspendue aux lèvres du narrateur, formait, autour d'une fleur souveraine, un bouquet et un tremblement d'émotions. Pas un bruit. Les respirations même semblaient attendre. Plus d'une

bouche s'ouvrait, comme si les oreilles ne suffisaient pas à recevoir tant de belles paroles. On avait bu avant, on boirait tout à l'heure. Mais nul regard, durant le long récit, ne se détournait vers les verres et les pots. Sauf les bras qui se soulèvent pendant que s'élargit le sourire, sauf les mains qui se joignent pendant que les yeux brillent ou se mouillent d'admiration, aucun de ces hommes assemblés ne fit le moindre mouvement.

Quand Cervantès se tut, ce fut une longue acclamation. Les mains se heurtaient comme au théâtre et, comme au théâtre, les bouches répétaient : « Vitor ! Vitor ! » Les bras s'allongeaient pour rapprocher de Cervantès les applaudissements ; les corps se penchaient pour lui mieux dédier les cris.

Le tavernier, utilisant l'occasion, remplissait le verre de Cervantès et son propre verre. De tous côtés, imitant son geste, les mains saisissaient les pots savamment disposés.

Bientôt, le barbier faisait taire les bruits de brindes et les glougloutements. Il exprimait, parmi la joie de tous, une insatisfaction qui sans doute dormait chez plusieurs.

— Notre glorieux ami a raconté Lépante comme le plus éloquent des historiens, le plus avisé des stratèges et le plus magnifique des poètes. Mais il n'a guère parlé en témoin et en faiseur de mémoires. Il a oublié Cervantès dans

cette bataille où Cervantès oublia sa main gauche.

La droite du poète qui, à plusieurs reprises, s'élève et s'abaisse, semble demander grâce.

Mais l'impitoyable barbier :

— Cervantès, votre modestie nous fait trop de tort. Le jour où, comme vous dites affectueusement, vous avez épousé Esquivias, Esquivias n'a-t-il pas épousé votre gloire?

On applaudissait. Les visages tendus appelaient, exigeaient la narration supplémentaire.

La lumière flottante d'un sourire hésitait aux lèvres du poète.

L'impatient barbier, tirant de sa ceinture un petit livre, l'ouvrit à une page marquée d'avance. Et il lut :

« Dans la cabine de Cervantès, malade et grelottant de fièvre, se trouvaient les sergents Mateo de San-Isteban et Gabriel de Castagneda, qui ont témoigné de ces choses. Cervantès se leva et, malgré les prières de tous, quoiqu'il chancelât sur ses jambes affaiblies, quoique la fièvre fît de tout son corps un tremblement, il supplia le capitaine Francisco Santo-Pietro de lui accorder le poste le plus périlleux. A nos instances renouvelées, il répondit : « Seigneurs, que dirait-on de Miguel Cervantès? Dans toutes les occasions qui jusqu'ici se sont offertes pour le service du roi, j'ai fait mon devoir en bon soldat. Aujourd'hui aussi, je tiens à le faire. Il

ne sera pas dit qu'une misérable fièvre soit plus forte que mon courage. J'aime mieux combattre et mourir pour le roi que rester, comme une femme, à trembler sous une couverture. » On le chargea donc du commandement de douze hommes. Il les fit descendre dans une barque et se jeta au plus fort de la mêlée. Il combattit avec une telle vaillance que ceux de sa galère tuèrent à eux seuls cinq cents turcs parmi lesquels le commandant de la capitane d'Alexandrie et qu'ils enlevèrent l'étendard royal d'Égypte. Il reçut deux blessures à la poitrine et sa main gauche fut comme brisée en mille morceaux. Ni le sang qu'il perdait, ni la douleur des blessures s'ajoutant à la maladie ne purent l'arrêter. Tout, jusqu'à la fièvre, semblait chez lui tourner en héroïsme. »

Cervantès interrompit la lecture :

— J'aime mieux raconter moi-même que me laisser louer avec un tel excès. L'écrivain qui parle si emphatiquement d'un simple soldat et qui n'a fait que son devoir, quels termes pourra-t-il trouver pour louer dignement le capitaine don Alvaro de Bazan que nous surnommions « la foudre », pour louer dignement don Juan d'Autriche, grandeur, lumière et flamme, prince, héros et génie?

CHAPITRE VI

Le second récit de Cervantès sur la bataille de Lépante fut loin d'obtenir le succès du premier. Plus que les anecdotes attendues, il disait des sentiments. Or ces sentiments n'étaient pas toujours tels que des Espagnols ordinaires, catholiques et patriotes, les pussent connaître sans gêne et sans déchirement.

On s'exaltait quand, voix plus puissante que la trompette, le poète sonnait l'ardeur au combat, la joie et l'orgueil de la victoire qui se décide. Même c'est avec ivresse qu'on voyait l'effroyable tableau de la bataille.

— Du sang infidèle comme du sang chrétien la mer était rouge. Entre les crêtes des vagues et leur écume pourprée, les creux semblaient autant de ruisseaux cruels où coule le sang.

« Le rouge reflet des vaisseaux qui brûlent ensanglantait le sang lui-même. Je le verrai jusqu'à ma dernière heure, l'horrible paysage d'agonie, animé, autant que par le combat et son fracas, par le désespoir, gestes et cris, des malheureux mourant entre le feu et l'eau. Les

gémissements de ceux qui meurent perçaient par instants et déchiraient l'effroyable tumulte de ceux qui tuent. Aux minutes où le canon taisait sa voix diabolique, on entendait, vaste clameur de damnés, des milliers de soupirs, des milliers de sanglots, des milliers d'appels étranges : « Maman, Maman », des milliers de blasphèmes et de malédictions.

« Dominant tous les bruits comme un pic de montagne commande vallées et collines, soudain la trompette chrétienne dressa jusqu'au ciel la honte des infidèles et notre gloire.

« J'étais triste à ce moment. Une main crispée sur mon épée, je sentais par l'autre main mon sang et ma chair tomber ; ma poitrine, ouverte en deux endroits, couvrait mon ventre d'un liquide tiède et qui se fige.

« Plus que de mes blessures je souffrais du spectacle. Mais plus que du spectacle ne souffrais-je pas de ma pensée? Des éclairs d'une lumière infernale, on ne sait, ou céleste, donnent à tout meurtre la forme de l'assassinat, la couleur écœurante du crime.

« L'émotion de la victoire fut victorieuse en moi. La joie qui m'envahit avec le son joyeux de la trompette fut si vastement inondante que je ne songeais plus à mes blessures, quoique leur déchirement allât presque à l'évanouissement. Les plaies de mon âme s'apaisaient aussi. Le sang soulevé par les vagues fut un instant pour

mes yeux le soulèvement et le flottement d'une pourpre triomphale. Les cris de douleur et d'agonie devenaient à mes oreilles la basse qui soutient et renforce le chant de victoire. »

Aux sept mille chrétiens morts, le poète opposait les trente mille musulmans tués et d'innombrables prisonniers, et douze mille captifs délivrés, et cent dix-sept galères conquises. Sur la réale turque, il montrait, image émouvante, don Juan, debout, tête nue, saluant le grand mât où l'on arborait un crucifix.

Mais bientôt sa voix s'attristait. Il n'était plus l'Espagnol qui aux morts chrétiens oppose les morts musulmans. Homme, il additionnait des meurtres d'hommes. Il s'étonnait et s'irritait que des hommes, en un jour, en un lieu, eussent tué trente-sept milliers d'hommes. De nouveau, il brossait l'abominable tableau. Parmi les rougeurs du sang et de l'incendie, il jetait sur la mer le flottement éperdu des têtes coupées, des bras, des jambes, des cadavres dont les gestes disloqués s'entre-heurtent et heurtent les navires.

— Jamais spectacle ne fut plus affreux et plus digne de pitié. Mais qui donc, en ce moment, était capable de pitié?...

« Des Turcs nageaient jusqu'à nos galères et, saisissant les rames ou le gouvernail, ils imploraient notre miséricorde. Hélas ! l'ardeur du combat enivre encore après que le combat est

fini. Le vin de la victoire noie chez le soldat tout sentiment d'humanité. Au lieu d'accueillir les vaincus, ces chrétiens, tout en glorifiant le nom du Christ, coupaient les pauvres mains suppliantes. »

Les Espagnols qui écoutaient semblaient ivres eux aussi de la vieille bataille et du sang lointain. Leurs cris approuvaient les cruautés. Seul, l'ancien soldat Rafaël de la Rapita crut comprendre Cervantès :

— Je les ai connues, ces mélancolies des soirs de victoire, si semblables aux tristesses des lendemains de fête. Trop tuer donne presque autant de dégoût et de vomissement que trop manger et trop boire.

Bientôt, l'ancien soldat lui-même comprit qu'il ne comprenait pas. Cervantès rappelait le mot de don Juan d'Autriche : « Jésus est votre général ». Il s'irritait de voir aujourd'hui Jésus tirer l'épée que de son vivant il repoussait dans le fourreau de Pierre. Était-ce bien l'esprit de Jésus, n'était-ce pas la folie des hommes qui avait rendu le christianisme belliqueux? Le cœur de Jésus n'était que miséricorde et que paix.

— Plus Jésus et notre religion sont bons, — déclara un grand gaillard sec et noueux, — plus il convient de les défendre.

Mais Cervantès, dans un rire amer :

— Plus notre religion est pacifique, plus elle doit nous rendre belliqueux.

— Il y a des choses auxquelles il ne faut pas trop songer, — affirma sentencieusement la sagesse du barbier.

Et Rafaël de la Rapita :

— Obéir dans l'action et dans la pensée, voilà le double devoir du bon Espagnol et du bon catholique.

— C'est pour tous les hommes, — remarqua Cervantès, — que Jésus a voulu mourir.

— Ceux qui repoussent les fruits de son sacrifice n'en sont que plus coupables, — cria rageusement le grand gaillard sec et noueux.

La conversation devint confuse et Cervantès cessa presque d'y prendre part. Il écoutait les propos échangés ou il rêvait. Il prononçait quelques paroles uniquement quand la courtoisie l'exigeait.

Pourtant, il rappela l'émotion du pape à la nouvelle de Lépante. Il montra Pie V le visage noyé de larmes heureuses, les bras levés vers le ciel et qui répétait à la gloire de don Juan le mot de l'Évangile : « Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean ».

Mais, tandis qu'on admirait, Cervantès ne disait pas sa pensée et que jamais envoyé de Dieu n'apparut l'épée à la main. Les armes des vrais Précurseurs sont la puissance de l'exemple, l'austérité émouvante et cette voix qui, clamant sans fatigue dans le désert, finit quelquefois par peupler le désert.

— Quel malheur, dit Rafaël de la Rapita, que l'injustice éloigne de l'armée les meilleurs et les plus vaillants. Don Juan d'Autriche lui-même a-t-il rempli sa destinée? La jalousie des grands ne lui a-t-elle pas dérobé vingt victoires qu'il nous devait et que nous lui devions? Et vous, seigneur Cervantès, vous qu'on eût dû nommer capitaine dans les eaux de Lépante, on a eu l'iniquité de vous laisser indéfiniment simple soldat. Si je suis bien renseigné, vous avez servi cinq ans d'abord, puis, après une captivité plus pénible, plus active et plus glorieuse que toutes les campagnes, cinq nouvelles années. Et jamais on n'a eu l'élémentaire équité de vous accorder le moindre grade.

— D'autres valent mieux que moi et ne sont pas mieux traités.

Mais le vieux soldat :

— Je comprends quel dégoût vous a fait quitter une armée où tout est donné à la faveur et rien au mérite.

— Une autre sorte de dégoût a arraché les armes de ma main.

— Que voulez-vous dire?

— Le dégoût de la guerre.

Rafaël de la Rapita eut un commencement de sursaut. Mais il le contint et il accorda avec condescendance :

— On se fatigue des plus belles choses

— La guerre n'est pas une belle chose.

Tous se récrièrent.

— D'un vaillant tel que vous, — dit le barbier, — voilà une parole qui étonne.

— La guerre est courage et cruauté. La beauté du courage ne suffit pas à couvrir l'ignoble laideur de la cruauté.

— Il faut consentir aux nécessités...

— Risquer de mourir, cela est enivrant. Mais l'horreur du geste de tuer... Comment resterait-il possible après les naïvetés de la jeunesse, quand on cesse de croire qu'on combat pour quelque chose?

— Un Espagnol combat toujours pour Dieu et pour le Roi.

— Quand on voit les rois si cruels envers les hommes et envers Dieu même...

— De quels rois parlez-vous?

Mais Cervantès, au lieu de répondre directement :

— J'ai quitté le service après la guerre de Portugal, écœuré par les odieuses cruautés du marquis de Santa-Cruz et du duc d'Albe.

— Vous n'aimez pas le duc d'Albe, si grand général, si grand homme, si grand catholique?... Combien d'hérétiques des deux sexes ce vaillant a tués dans les Flandres ! Le duc d'Albe n'a-t-il pas hérité du cœur de Dominique? En vérité, autant que d'être acclamé comme un héros, il mérite d'être vénéré comme un saint.

— En Portugal, ce saint a fait massacrer,

d'une seule boucherie, deux mille moines coupables d'aimer l'indépendance de leur pays. Heureusement, je n'ai pas reçu l'ordre de prendre part à l'effroyable carnage. Je me serais fait fusiller plutôt que d'obéir. Mais, du haut d'une colline, j'ai vu le spectacle vastement odieux. Vision qui m'a poursuivi longtemps. J'ai craint plus d'un mois de devenir fou.

— Tuer des moines, c'est horrible, en effet.

— Pourtant, je restai encore soldat. Je combattis encore aux îles Terceires.

— Où don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz, battit si complètement la flotte française?

Un geste de Cervantès dit oui. Mais sa parole :

— Si Santa-Cruz fut admirable dans le combat, comme il fut infâme après la victoire. La honte et l'indignation brisèrent mon épée.

— Vous m'étonnez, — dit Rafaël. L'amiral, il me semble, ne fit rien d'extraordinaire.

— Il fit mettre pied à terre à tout ce qui montait l'escadre vaincue. L'île de San-Miguel vit un carnage, moins horrible par le nombre que celui des moines portugais, plus abominable par l'organisation, l'ordre rigoureux et la pompe comme ecclésiastique.

— Il s'agissait de Français, dont plusieurs même étaient des hérétiques.

— Strozzi, couvert de blessures, fut égorgé. Après lui, on massacra ses trois cents officiers.

Soixante-quinze fois nous vîmes quatre de ces braves monter sur un échafaud où quatre bourreaux, d'un geste simultané, coupaient les quatre têtes.

— Que n'ai-je vu si belle chose ! — regretta l'ancien soldat, seigneur de la Rapita.

Et le barbier :

— C'était bien fait. Le Roi fit mieux qu'approuver. Il récompensa magnifiquement et nomma Santa-Cruz grand d'Espagne.

— Satisfaire un roi ou satisfaire sa conscience...

— Pour un bon Espagnol n'est-ce pas la même chose?

— Je ne suis peut-être plus un bon Espagnol. Dès ce jour, je fus absolument dégoûté de la guerre.

— Simple question d'âge, — dit maître Tomas Avlador ; — quinze ans plus tôt, le même spectacle aurait excité votre vaillance.

— Dégoûté de la guerre, — reprit doucement Cervantès, — et particulièrement de la victoire.

Plusieurs éclatèrent de rire, croyant à une plaisanterie :

— Jésus, — continua le poète, — n'a pas seulement blâmé l'épée de Pierre. Il a refusé d'appeler les légions de ses anges. Quand il ne put éviter le combat, il choisit la défaite. C'est que la victoire est déformatrice. Par l'orgueil et la cruauté, elle métamorphose les meilleurs mêmes en bêtes

féroces. Jésus a eu peur de ce qu'elle ferait des habitants du ciel. J'ai fini par voir tout ce qu'elle enlève à notre âme. J'ai fini par ne plus voir ce qu'elle peut bien donner à Dieu ou à la justice.

Il eut un rire amer et qui se prolonge.

— L'épée se déshonore qui n'est pas la fidèle servante de la justice. Quel vainqueur fut jamais juste? Tout roi est l'esclave de son orgueil et de sa politique, comme Don Quichotte est le jouet de sa démence.

— Depuis quand le rôle d'un soldat est-il de réfléchir? — demanda en haussant les épaules le vieux soldat Rafaël de la Rapita.

— Pourtant si les soldats ennemis réfléchissaient...

— La victoire deviendrait trop facile et sans gloire.

— Dans tous les cas, — dit le barbier, — que les nôtres se défendent toujours contre certaines réflexions.

— Réfléchir, — ajouta l'aubergiste, — c'est s'ennuyer ou s'attrister. Il vaut mieux boire.

Et le bon tavernier remplit les verres proches.

CHAPITRE VII

La nuit était avancée lorsque Cervantès échappa au redoutable barbier. Dans la petite maison que Catalina avait apportée en dot, à tâtons, il se jeta tout habillé sur le lit, dormit jusqu'au matin.

Les premières lueurs du jour le réveillent. Sa toilette faite, il ouvre le manuscrit de *Persilès et Sigismonde*, relit les dernières pages écrites. C'était un récit d'enchantement. L'épisode était complet et Cervantès semblait devoir en commencer un autre. Pourtant il ne se décidait pas. Il rêvait en un attardement, et cependant ses doigts faisaient glisser les feuillets. Ses lèvres enfin s'entr'ouvrent, ses yeux pétillent de malice et il ajoute une phrase à l'aventure de Rutilio de Sienne : « Comme chrétien et catholique, je ne crois pas ces choses, quoique l'expérience me les montre ».

Il hésite encore. Puis, il écrit : « Car c'est la double puissance de la foi de nous faire affirmer l'invisible et de nous faire nier ce que nous voyons ».

Mais il secoue la tête.

— L'Inquisition, — murmure-t-il, — n'est pas très habile à découvrir les ironies. La religion nous enseigne trop de solennelles sottises pour ne pas admettre facilement la naïve bonne foi de qui énonce une sottise pieuse. Il est pourtant prudent de ne pas trop appuyer.

Il relut plusieurs fois les deux phrases qui l'égayaient. D'une plume qu'attarde un regret, il effaça la dernière. Par-dessus la rature, il écrivit une autre phrase quelconque, puis une troisième, de sorte qu'il devint impossible de déchiffrer une seule lettre du texte premier.

Plusieurs heures, il travailla dans la joie. Les inventions se pressaient dans son esprit, foule en fête. Il les notait de quelques mots si rapides qu'ils n'avaient de sens que pour lui. Délivré de l'heureuse persécution, il écrivait une page, la relisait plusieurs fois à haute voix, multipliait corrections tâtonnantes et amendements définitifs, se grisait de sonorités à chaque instant plus fermes et plus pures, de subtilités qui s'affinaient et s'aiguisaient, de plénitudes de plus en plus magnifiquement tendues. *Persilès et Sigismonde* était l'œuvre soignée où Cervantès espérait donner toute sa mesure.

Il écrivait sur l'appui de la fenêtre ouverte. Un grand garçon s'arrêta devant lui et, s'inclinant, murmura, non sans timidité :

— Seigneur Cervantès...

C'était le fils aîné du barbier. De la part de son père, il apportait deux beaux poulets bien gras.

Les visites de Cervantès à Esquivias éveillaient chez maître Tomas des sentiments divers, emmêlés, dont quelques-uns restaient fuyants et inavoués. Ce qui dominait d'abord c'était le plaisir et la fierté de revoir un vieil ami célèbre. Le barbier goûtait les premiers récits du poète avec plus de joie que personne. Bientôt le beau parleur que tous écoutaient quand Cervantès était absent, à qui nul ne prenait plus garde dès que Cervantès était présent, éprouvait une manière de sourd mécontentement. Ce n'était pas jalousie. Même Avlador ne s'avouait point que quelque chose lui manquait et que quelque chose le gênait. On l'eût étonné, indigné, en lui apprenant qu'il désirait le départ de son ami. Il eût nié avec sincérité. Mais un être malicieux veillait en lui, auquel il n'accordait jamais la parole, qui dirigeait parfois tel de ses gestes. Il avait remarqué, ce muet malicieux et actif, que si Cervantès recevait en cadeau quelque nourriture délicate, Cervantès avait hâte de porter le présent à doña Catalina.

Aussi le généreux maître Tomas ne tardait guère à envoyer à son ami une couple de poulets, comme aujourd'hui, ou des œufs bien frais, ou quelque autre friandise.

Le calcul inavoué du barbier obtint un prompt succès.

Cervantès, une heure plus tard, faisait ses adieux chez maître Tomas d'abord, à l'auberge, ensuite. Sous un prétexte quelconque, il reprenait le chemin de Madrid.

Le tavernier offrit de lui prêter une mule. Mais le poète, qui n'avait pas un maravédis dans sa faltriquère, eût trop souffert de laisser la pauvre bête sans nourriture. Il refusa en alléguant son goût pour la marche.

— Pendant que mes jambes remuent, je découvre mieux les aventures. En vérité, ce sont mes jambes qui me transportent aux pays du rêve.

— Remuez donc souvent vos jambes, seigneur, en songeant à don Quichotte.

Nulle rencontre n'attarda le retour. La marche du poète se rythma rarement aux inégalités et aux mouvements changeants de la pensée. Elle était désir d'arriver et course qui de plus en plus s'accélère.

— Je ne reviens pas seul, — dit-il gaiement en entrant chez lui, — et j'espère que vous ferez bon accueil à nos hôtes.

Il détachait les pattes meurtries des volailles qui poussaient des cris de plainte et de soulagement.

— Merci, — dit Catalina, — d'être accouru nous apporter telle provende.

Et, l'embrassant :

— Ne crains rien ; nous saurons garder le

silence et tu pourras, aussi bien qu'à Esquivias, avancer ton *Don Quichotte*.

Il la regarda avec un bon sourire, croyant à une ironie.

Et comme, en effet, un vol d'inventions s'agitait dans son esprit autour du Chevalier de la Triste Figure, il ouvrit le coffre aux manuscrits.

Courbé, il y déposait *Persilès et Sigismonde*. Puis il fouillait tous les recoins, remuait tous les papiers. Il les sortit, les replaça, recommença. Un étonnement frémissait en lui, grandissant.

Enfin :

— Je ne trouve pas, — dit-il en se relevant.

— Qu'est-ce que tu ne trouves pas?

— Le *Don Quichotte*.

Les quatre femmes éclatèrent de rire.

— Plaisanterie digne de Sancho, — déclara Isabel.

Cervantès dirigea vers sa fille un doigt plaisamment accusateur et qui menace.

— Où l'as-tu caché, petite malicieuse?

Les femmes rirent plus fort.

Mais il s'assit devant la table :

— Donnez-moi quelque chose à manger, j'entends s'il se trouve ici quelque nourriture. Pendant que je serai occupé, la maligne Isabel retirera, sans que je m'en aperçoive, l'ingénieux hidalgo de la caverne de Montésinos.

Catalina s'empressa de lui servir du pain dur, un mince morceau de fromage et de l'eau. Il n'y

avait rien autre de mangeable dans la maison. Cervantès trempait le pain dans l'eau pour ne pas blesser ses vieilles gencives désarmées, et il mangeait lentement, et il enveloppait les bien-aimées de regards tendres.

Quand il eut achevé son léger repas :

— Décide-toi, mon Isabel. Tu sais combien je suis maladroit à chercher et quelques inventions, peut-être ingénieuses, appellent la plume et le papier.

Son sourire n'exprimait qu'affection. Impossible d'y découvrir, ni dans son accent, la moindre malice.

Les femmes se regardèrent avec effarement.

— L'étourdi ! — s'écria Catalina. Il a oublié *Don Quicholle* à Esquivias.

Était-ce encore une façon de lui reprocher d'y avoir emporté *Persilès*?

Non. Car Luisa remarquait :

— Peut-être est-il reparti avant l'arrivée du manuscrit.

Cervantès regarda Luisa, regarda Catalina, regarda Isabel et Costanza, regarda les objets qui l'entouraient. Puis, passant la main sur son front, il dit, singulier :

— Je fais parfois des rêves de ce genre. Mais, s'ils se prolongent, ils deviennent cauchemars.

Alors, Costanza :

— Pouvez-vous donc, mon oncle, en deux jours, oublier les commissions que vous avez données?

— Quelles commissions?

Il avait l'air tellement étranger à ce qu'on disait que Catalina déclara :

— Ce n'est pas d'Esquivias qu'il revient ; c'est de la lune ou, pour le moins, des Batuécas.

Et Luisa, avec condescendance, pour le mettre sur la voie :

— N'as-tu pas rencontré fray Aliaga avant-hier?

— J'ai rencontré, en effet, ce désagréable buisson ambulant (1). Mais quel rapport?...

Luisa s'étonna presque jusqu'à l'indignation.

— Il ne suffit pas de te rappeler cette rencontre pour que tout revienne à ta mémoire !

— Je comprends de moins en moins.

Catalina, pesant sur chaque syllabe :

— N'as-tu pas prié le fraile, qui passait par Madrid et allait repartir pour Tolède, de t'apporter ce qui est écrit du second *Don Quichotte*?

Au moment où Cervantès ouvrait les lèvres et secouait une tête qui nie, on frappa à la porte. Catalina courut ouvrir. Un domestique parut qui lui remit un paquet.

— Fray Aliaga, — dit-il, — m'a chargé de vous exprimer tous ses regrets.

— Quels regrets?

— Je ne sais pas de quoi il s'agit. Je sers avec discrétion, comme il convient dans une maison

(1) Cervantès joue encore sur le nom d'Aliaga, frère Ajonc ou père Genêt Épineux.

ecclésiastique. Mon maître m'a seulement chargé de vous apprendre que son voyage à Tolède est remis. Des affaires urgentes le réclament à Tordesillas et il vous renvoie ce paquet que le changement de ses projets ne lui permet pas de porter à destination.

Cervantès s'empara du paquet, le défit d'une main fiévreuse. C'était, manuscrit, plan et notes, tout ce qu'il existait du second *Don Quichotte*.

Le poète regarda longtemps, en un silence pensif, les pages si étrangement disparues, si étrangement revenues.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Cervantès se levait écrasé de fatigue. Il avait peu dormi et d'un sommeil que hanta le cauchemar. Mais sa pensée, rire héroïque, soulevait et animait sa faiblesse.

— J'interdis aux soucis et aux chagrins de pénétrer dans la citadelle de mon âme. Mon dédain décourage et désarme les plus faibles ennemis. Ceux qui ont de la force s'obstinent. Ils font des brèches aux ouvrages avancés, je veux dire dans mon sommeil et dans la santé de mon corps. Qu'importe, si je parviens toujours à les chasser de mon esprit qui veille? Nulle victoire sans sacrifices.

En quinze mois, la dureté des propriétaires avait condamné à trois déménagements le vieillard glorieux et dénué. Il avait quitté la rue du Lion pour la rue des Jardins, la rue des Jardins pour la rue du duc d'Albe. Voici huit jours, la justice l'avait expulsé de ce dernier logement, non sans saisir une partie de ses pauvres meubles. Il avait eu grand'peine à trouver un nouveau refuge. Il était enfin revenu rue du Lion, à peu

de distance de son ancien asile. N° 20, îlot 228, au coin de la rue de Francos, dans un logis plus étroit que les précédents, on vivait entassés.

Ce n'était pas seulement des meubles qui étaient restés hors du nouveau taudis. Isabel, découragée par l'acharnement et l'accroissement de la misère, avait refusé de s'y rendre. Elle était entrée au couvent des Trinitaires. Sans s'épuiser à des travaux mal payés, elle y mangerait à sa faim ; elle y jouirait pour elle seule d'une cellule assez large et, en communauté, de salles immenses et d'immenses jardins.

Cette désertion avait été un coup terrible au cœur du père. Le malheur, auquel il n'avait pas permis de troubler le rythme fier de sa pensée ni le hautain sourire de son âme, se vengeait sur le corps ; le malheur, ennemi qui, furieux d'une résistance inattendue, brûle les faubourgs et sape les murs. Cervantès n'était plus qu'une ruine. Le doigt de la mort détruisait les fondations ; dans un an ou deux, tout s'écroulerait.

Le cauchemar qui venait d'écraser sa nuit n'avait pas toujours montré le déménagement impossible où les meubles roulent et glissent à mesure qu'on les monte sur la charrette, où l'enfant se perd et disparaît sans qu'on le puisse retrouver. Parfois, le cauchemar avait été fait de flammes, d'odeurs de chairs brûlées, de processions solennelles, de tentures emphatiques, de chants funèbres, de sermons grandiloques,

de foules qui prient, qui crient, qui rient. Madrid préparait un joyeux auto-da-fé. Plus encore que ses infortunes personnelles, cette prochaine catastrophe tourmentait le poète.

— Que ne suis-je, comme en Alger, l'homme isolé et qui ne compromet personne ! Je me jetterais, le fer à la main, devant les moines tortureurs. Certes, je ne tuerais point ; je ne suis plus assez catholique pour tuer. Le plat de mon épée frapperait la joue et le dos de plusieurs. Puis, parmi les naïfs martyrs d'une foi naïve, je monterais au bûcher, glorieux martyr de mon courage et de ma pitié. Mais les bons moines ne se contentent pas de torturer et de tuer l'homme qui laisse parler sa raison ou l'homme qui laisse parler une folie différente de leur folie. Ils le poursuivent dans sa race et dans toute sa parenté. Éloignons don Quichotte du spectacle déshonorant et de la tentation irrésistible. A Isabel, à Catalina, à Costanza, à Luisa, je dois de prendre la fuite. La fuite, seule victoire possible contre certaines démences d'amour et de générosité.

Il dit tout haut :

— Je vais à Esquivias tâcher de finir ce *Don Quicholle*.

— Pauvre ami, — remarque Catalina, — où trouveras-tu la force d'un si long voyage?

— J'ai encore moins la force de rester.

Il jeta ces mots avec brusquerie et impatience.

Il lui arrivait rarement d'asséner ainsi des paroles à la fois sentencieuses et énigmatiques. Quand le fait se produisait, les femmes ne répliquaient point.

L'expérience leur avait, d'ailleurs, appris que Cervantès ne revenait guère sur une décision.

Pourtant Catalina murmura :

— La journée sera d'une chaleur atroce.

Elle fouillait dans un coin, parmi de pauvres objets hétéroclites dédaignés par la saisie. Elle trouvait un vieux parasol, tout en rapiècements et en reprises. Elle le tendait à son mari, d'une main hésitante.

— Il te protègerait toujours un peu. Mais il est si mauvais, si laid, si honteux.

— Sauf les actions des hommes, tout devient beau et glorieux dans le soleil.

Pendant qu'il examinait le manuscrit du *Don Quichotte* et rassemblait les notes utiles, le domestique de Monseigneur de Tolède apporta le réal quotidien. Il apportait encore autre chose aujourd'hui. Un paquet qu'il remit à Cervantès avec ces mots :

— Mon maître croit ce livre propre à vous intéresser et peut-être hésiteriez-vous à dépenser huit réaux pour l'acquérir.

— J'hésiterais, en effet, — répondit en riant Cervantès qui depuis des années n'avait pas possédé huit réaux. Dites à Monseigneur que je pars pour Esquivias travailler à ce *Don Qui-*

cholle qu'il a si souvent la courtoisie de me réclamer. Dites-lui que je lirai son livre le long du chemin. J'ai plaisir à lire tout en marchant et j'ai plaisir tout en marchant à songer à ceux que j'aime et que je vénère.

Il glissa le paquet dans une faltriquère, le manuscrit dans l'autre. Dès que le domestique eut disparu, il embrassa les trois femmes et partit.

Déjà Madrid est tout fiévreux des préparatifs de la fête. Cervantès regarde, au passage, les ouvriers qui dressent le vaste amphithéâtre. Il s'écœure de leur zèle et de leur pieuse activité. Aujourd'hui, ils ne travaillent point, on le voit, par force et pour un salaire, mais pour leur plaisir et pour leur salut. Les uns chantent des cantiques. D'autres échangent des réflexions naïvement fanatiques. Ils déclarent que, si les matériaux venaient à manquer, ils n'hésiteraient pas à démolir leurs propres maisons pour construire, avec les débris, l'éphémère et catholique édifice.

Cervantès se détourne et fuit.

La fuite ne le sauve pas. Sa jeunesse assista une fois à l'horrible et solennel spectacle. La cavalerie des souvenirs le poursuit. Les échafauds en construction qu'il vient de rencontrer, il les voit dressés, meublés, peuplés. Au centre de l'un deux, l'autel surmonté de la croix verte. De chaque côté de l'autel, une chaire : ici, un prédicateur vante la bonté de Dieu et du « très

miséricordieux tribunal » ; là, un secrétaire lit les sentences de mort. Les deux estrades sont garnies des deux chapitres et, plus bas, la galerie circulaire se hérisse de la menace des hallebardes.

Sur l'échafaud d'en face, sous la *demi-orange*, plus précises et plus émouvantes que tout le reste, ce sont les figures des condamnés. Vêtus du san-benito, ridicule scapulaire de drap jaune, coiffés de la haute mitre de carton, une corde de genêt au cou, une torche de cire verte à la main, les hérétiques se dressent noblement dans leur cage ou succombent et défaillent. La pensée du poète trouble ou complète les souvenirs. Parmi les victimes que virent ses yeux, elle place, dans le même costume infâmant, Jésus, Socrate, cent martyrs glorieux, prophètes de l'ancienne loi, saints de la loi nouvelle, philosophes qui surent mépriser toutes les lois.

Quelquefois à ses yeux de rêveur ce sont les costumes qui changent, non plus les visages. Sur les épaules des hérétiques, la pourpre dérisoire remplace le san-benito, la mitre sur leur tête se transforme en couronne d'épines, la torche de cire verte devient dans leur main le sceptre de roseau. Et deux mots pleurent en lui : *Ecce Homo !* Voilà l'Homme tel que l'ont fait les prêtres de tous les temps et de tous les pays.

Il se demande avec désespoir s'il existe quelque moyen efficace de combattre les prêtres.

— O Jésus, don Quichotte du verbe, les

paroles d'amour ne pouvaient pas plus sauver le monde que les coups de lance du chevalier. Ni la parole ni l'épée ne peuvent rien contre l'éternelle folie humaine, ni le courage de tuer ni le courage de mourir. Quoi que tu fasses ou que tu dises, généreux don Quichotte, rois et prêtres de demain convertiront tes paroles et enrôleront tes gestes. Ils prouveront à la foule stupide qu'en attaquant les rois et les prêtres d'hier, tu préparais leur propre venue. Vaillance de don Quichotte, il t'arrive, quand tu t'appliques à redresser les actes injustes et tordus, de tordre et de briser quelque jambe innocente. Douceur de Jésus, tu rêves d'allumer dans les cœurs le grand incendie d'amour et tu allumes, à la porte d'Alcala, le bûcher pour les hommes qui te ressemblent.

Visions et réflexions ont conduit le poète hors de Madrid, dans la campagne qui, d'être déserte, donne une impression de liberté, de raison, d'espoir. Et Cervantès s'écrie à haute voix dans le désert :

— Ni par l'épée ni par le martyre. Mais peut-être, peut-être, peut-être par le rire.

CHAPITRE II

La puissance à longue portée du symbole comique était, depuis quelque temps, le thème préféré des rêveries de Cervantès.

— Je me console en riant, et on ne sait pas de quoi je ris, et plus tard on saura de quoi je ris. Mes rires : graines semées au vase étroit de la parole actuelle. Tel de mes rires est peut-être le gland d'où sortira un vaste chêne et demain ses racines vaillantes feront éclater l'étroitesse du vase.

Ses lèvres s'entr'ouvraient et ses yeux pétillaient. Il songeait aux transformations de Dulcinée du Toboso, sous les folles méditations du chevalier, sous les mensonges de l'écuyer ; et il songeait aux transformations de la Religion de Jésus sous le travail tâtonnant et incertain des siècles, sous l'effort avide et ambitieux des prêtres.

— O beauté populaire du christianisme premier et toi, rustique beauté d'Aldonza Lorenzo... O princesses ridicules et malfaisantes, Religion dans le cerveau des catholiques, Dulcinée dans le cerveau de Don Quichotte.

Il se rappelait comment le symbole lui avait apparu, peu de temps après le livre commencé, dans un joyeux éblouissement d'éclair. Lorsque le chevalier, rencontrant les marchands qui vont à Murcie acheter de la soie, les veut contraindre à confesser la beauté unique de Dulcinée.

Les phrases sonnaient en lui, grelots de folie que peut-être l'avenir entendrait sagement :

« — Seigneur chevalier, nous ne connaissons point la bonne dame dont vous parlez. Montrez-nous la. Si elle a toute la beauté que vous nous signifiez, de bon cœur et sans nulle contrainte, nous confesserons, comme vous le désirez, la vérité.

« — Si je vous la montrais, quel mérite auriez-vous à confesser vérité aussi manifeste? C'est sans voir que vous devez croire, confesser, affirmer, jurer et soutenir. Sinon vous aurez affaire à moi, race orgueilleuse et sans raison. »

Ce n'était pas le chevalier qu'il avait devant les yeux. C'était un « chien du Seigneur ». Sous la robe blanche, un Aliaga, un Blanco de Paz, un Bernardo de Sandoval proclamait, geste impérieux :

— C'est sans voir que vous devez croire, confesser, affirmer, jurer et soutenir.

Quand le redoutable personnage ajoutait :

— Sinon vous aurez affaire à moi, race orgueilleuse et sans raison.

... il n'agitait pas la menace fragile d'une

lance, mais il s'entourait de tout un grouillement d'effroyables visions : cachots suintants, scribes à cagoules, bourreaux au large rictus, instruments de torture, bûchers qui s'allument.

Lumière qui s'épanouit et qui dure, la songerie de Cervantès développait l'ingénieux symbole. Tantôt il voyait le corps lourd et la face épanouie de Sancho, tantôt le visage lunaire d'Aliaga et son vaste embonpoint. Falots ambassadeurs auxquels on réclame les révélations de Dulcinée et du Très-Haut, ils multiplient défaites et mensonges. Leur parole grotesque agenouille don Quichotte et le peuple espagnol devant la plus laide, la plus hargneuse, la plus puante des paysannes ; devant la plus cruelle des religions, tout odorante de sang et de chairs brûlées. Cependant Sancho-Aliaga, prédicateur éloquent, proclame la beauté éblouissante de la dame.

La pensée du poète s'arrêtait un instant aux efforts de Luther et de quelques étrangers pour débarbouiller le christianisme de ses souillures les plus récentes, le ramener à sa simple noblesse antique. Il souriait à la tentative fervente. Mais bientôt il secouait la tête, haussait les épaules. Et il murmurait :

— Rajeunir Eson !... Le mieux qu'on puisse espérer, c'est de voir déchirer le malfaisant vieillard dont les chairs, dans la chaudière, ne se ressouderont point.

Combien de temps, d'ailleurs, les réformateurs seraient-ils sincères? Combien d'années faudrait-il pour les rendre semblables aux prêtres, pour en faire des menteurs et des exploiteurs, des persécuteurs aussi de tout ce qui risquerait de diminuer leur pouvoir et, vers l'abîme chaque jour plus profond de leur avidité, le flot des richesses naïves?

Un vol de symboles venait à Cervantès sur les ailes du rire. Les coups de discipline, dans l'esprit du bon catholique, ont de merveilleuses propriétés. Ils plaisent à un Dieu souverainement bon et restituent aux princesses enchantées comme aux âmes souillées leur beauté première. Il est trop juste de payer largement les êtres dévoués, les nobles Sanchos qui consentent de telles pénitences. Mais les Sanchos ecclésiastiques acceptent l'argent et donnent en échange grimaces et faux-semblants. Les coups pleuvent moins sur leurs dos sacrés que sur les voisins, hommes ou arbres.

La riche imagination de Cervantès créait des enchantées complémentaires, la délurée Altisidore, la triste comtesse Trifaldi et le troupeau des duègnes à barbe.

La joie et l'ivresse de tant d'inventions qui ont une âme excitèrent le poète jusqu'aux gestes véhéments dans la solitude, jusqu'au rire bruyant dans le silence de la campagne.

Même au milieu du *despoblado*, de tels débor-

dements de gaieté étaient suivis chez Cervantès, d'une manière d'inquiétude. Il regarda si personne n'avait aperçu son manquement à la gravité castillane. Personne, heureusement.

L'émotion créatrice ne tarda pas, lui faisant oublier âge et fatigue, à l'entraîner à de nouveaux gestes inconsidérés. Sa marche, de plus en plus vive et guillerette, devint un instant une suite de sauts joyeux et de bonds allègres.

Mais il se demanda :

— David sans harpe, sans couronne et sans pain, devant quoi danses-tu? Oublies-tu que la folie du duc et de la duchesse se moque de la folie de don Quichotte et oublies-tu que toutes les arches sont vides?

A demi volontaire, une sorte de calme lourd pesa sur lui. Ses yeux perçants distinguaient deux hommes qui venaient dans sa direction.

Il murmura :

— Souviens-toi, fils du cerf, que l'Inquisition fait de tous tes frères tes espions, tes ennemis et tes chasseurs. Souviens-toi que, sous des yeux catholiques, il convient de vivre guetteur et la barbe sur l'épaule.

Mais, peu après, il reconnut ceux qui venaient à lui et il eut un sourire rassuré.

— Ce sont honnêtes voleurs et avec qui l'on peut causer.

Il sentait maintenant une pénible lassitude. A trois pas de la route, il avisa un arbre isolé.

C'était un énorme chêne-liège. Il alla s'asseoir à l'ombre, appuya son dos contre le tronc. Et il appela, les mains autour des lèvres :

— Eh ! seigneur Rinconète, eh ! seigneur Cortadillo, si vous n'êtes pas trop pressés, venez causer un instant avec un ami.

Les passants se tournèrent vers l'appel.

Rinconète et Cortadillo avaient l'un et l'autre des traits réguliers et leur jeune physionomie exprimait gaieté et ruse spirituelle. Leurs vêtements élégants, presque neufs, étaient pourtant étranges. Les diverses pièces ne s'harmonisaient pas entre elles et aucune ne paraissait faite pour le corps qui la portait. Chacun des jeunes gens semblait couvert de la dépouille de plusieurs gentilshommes.

Ils reconnurent leur interlocuteur :

— Eh ! seigneur Cervantès, comment va votre grâce?

— Qui sait rire va toujours bien... Mais, jeunes gens, vous me paraissez prospérer.

— Nous n'avons pas à nous plaindre.

— Vos costumes sont autrement riches que ceux que je vous vis à Séville.

Ils regardèrent avec pitié le pauvre accoutrement de Cervantès, et Rinconète répondit :

— C'est que, seigneur poète, notre métier vaut mieux que le vôtre.

— Vos aimables visages m'ont seuls permis de vous reconnaître.

— Nous avons pourtant changé, — dit glorieusement Cortadillo.

— Nous sommes devenus des hommes.

— La barbe nous a poussé.

— Vous êtes, — dit Cervantès, — les réalisations de deux promesses charmantes. Et je remarque maintenant quelques détails conservés de votre ancien équipage. Si je ne me trompe, vous portez toujours, seigneur Cortadillo, votre vieux couteau à manche de bois jaune et vous êtes fidèle, seigneur Rinconète, à votre demi-estoc.

— La main, — remarqua Rinconète, — aime la poignée familière, le poids connu, le degré de force et de souplesse à quoi elle est habituée.

— Une arme qui a déjà servi, — appuya Cortadillo, en caressant d'une main le manche de bois jaune et en frappant de l'autre sur l'épaule de son compagnon, — est un ami à l'épreuve et dont on ne se séparerait pas volontiers. J'aime mon couteau presque autant que j'aime Rinconète.

— Ils t'aiment bien aussi, — dit affectueusement le camarade, — et ils se briseraient avant de cesser de te défendre. Le seigneur Cervantès, ancien soldat, doit connaître de tels sentiments et je ne serais pas étonné si l'épée qui pend à son baudrier avait vu Lépante.

— Tous les combattants sont les mêmes, — avoua le poète, — et un inquisiteur ne renoncerait pas facilement, je suppose, à la torture ou au bûcher.

— Encore moins aux confiscations, — remarqua Cortadillo avec un rire sympathique.

— Permettez-nous, seigneur Cervantès, de nous asseoir auprès d'un homme que nous aimons et admirons. Ce chêne-liège donne assez d'ombre pour un poète et deux voleurs.

— C'est pour cela que je vous ai appelés, mes jeunes amis, si toutefois je ne vous fais pas perdre un temps précieux.

— Il serait héroïque ou impardonnable, le voyageur qui, rencontrant une fontaine à l'ombre ou Cervantès, source des bons contes, se croirait pressé jusqu'à ne point boire. Après les biens de l'âme, les joies de l'esprit occupent le premier rang.

— Réciter son rosaire dans le courant de la semaine, lire les beaux livres que le libraire ou l'acheteur ne gardent pas avec le zèle et le respect mérités, entendre, quand l'occasion se présente, des paroles sages et ingénieuses...

— Sauf quand nous sommes éperonnés par la faim, nous faisons passer le corps et les biens matériels après le reste.

— Vous êtes toujours, — approuva Cervantès, — les mêmes braves gens que j'ai connus.

— Nous pouvons nous en vanter. Jamais je n'ai volé un vendredi.

— Jamais je n'ai couché un samedi avec une femme qui portât le nom vénéré de Marie.

— Et vous avez toujours, je suppose, allumé

pieusement des cierges devant quelque dévote image ?

— Nous n'y manquerions pas, seigneur, pour la charge d'un galion. Le service de Dieu et le soin de notre salut sont, comme il convient, nos plus chères préoccupations,

— Nous sommes voleurs honorables, craignant Dieu et notre conscience. Aussi notre réputation est excellente chez tous les *picaros*.

— Vous allez, sans doute, à Madrid pour les fêtes?

— Un auto-da-fé, Seigneur, vaut quatre foires. La foule y est plus dense et plus occupée où l'on peut couper des bourses.

— Et on y gagne des indulgences.

— Profit pour l'âme et pour le corps, — déclara Cervantès.

La conversation tourna vers les souvenirs. On parla de Séville, de sa police si justement sévère aux hérétiques, si honnête avec les voleurs qui lui payent régulièrement le tribut convenu. On accorda de légitimes louanges au seigneur Monipodio, organisateur génial de toute la pègre sévillane.

— Génial et juste, — dit Cortadillo. Jamais, dans un partage, il ne fera tort au plus petit, même d'un maravédis.

— Il faut bien que la justice soit quelque part, — remarqua Cervantès. Elle s'est réfugiée chez les voleurs.

On vanta presque autant le vaillant Maniferro, ainsi nommé de la main de fer qui remplaçait au bout de son bras une pauvre main de chair coupée par le bourreau.

— Vous aussi, seigneur Cervantès, — dit Rinconète, — vous avez perdu une main dans vos travaux.

— Mais vos travaux et votre main perdue vous ont moins rapporté qu'à Maniferro.

— C'est que le soldat est un voleur moins habile et qui naïvement travaille pour autrui.

— J'ai connu des soldats qui savaient piller, affirma doucement le poète.

— Notre métier, — concéda Cortadillo, — se peut exercer fructueusement partout où il y a des hommes et qui possèdent quelque chose, à l'armée comme à la ville, dans l'assaut comme aux autres escalades.

— Quant aux rares soldats qui ne pillent point, — reprit Cervantès, — et travaillent uniquement pour le roi, ils ne consentent guère à désigner leur œuvre par le mot voler, ils prononcent toujours « conquérir ».

— D'honnêtes gens comme nous, seigneur poète, ne se querellent point pour un mot. Permettez-nous seulement de vous demander ce qu'il vous est revenu du Portugal conquis.

— Le soldat, — affirma Rinconète, — nous est inférieur sur un autre point.

— Sur beaucoup d'autres points, — accorda

Cervantès dans un rire. Auquel songez-vous particulièrement, seigneur voleur?

— Nous prenons le plus possible et nous détruisons le moins possible. Un tort d'autrui qui ne nous porte pas avantage nous paraît un mal. N'est-il pas de l'intérêt de tous, volés ou voleurs, de ne pas diminuer la quantité des richesses? Mais le soldat est un malfaiteur : il brûle, démolit, détruit et gaspille plus qu'il ne prend.

— J'ai plaisir, — dit Cervantès, — à causer avec les seigneurs voleurs. Ils sont les seuls hommes, je crois bien, auxquels il arrive d'avoir des pensées honnêtes.

— Seigneur poète, — dit Cortadillo, — nous vous aimons et honorons pour des raisons nombreuses.

— Je me réjouis à l'idée de les entendre.

— *Don Quicholte* est le plus beau livre que je connaisse. Le jour où je réussis à l'extraire de la faltriquère d'un gentilhomme, je fis une meilleure affaire que si j'avais trouvé trente ducats.

— Ces seigneurs voleurs sont d'une générosité !

— Et vous avez si bien conté notre propre histoire...

— Le bon exemple, — remarqua Rinconète, — a sa contagion et, en parlant de nous, le seigneur Cervantès est devenu des nôtres.

— Il nous a volé, en effet, plus d'un mot qui

donne du prix à ses *Nouvelles Exemplaires*.

— Je suis heureux et fier d'avoir réussi à voler des voleurs aussi subtils et qui savent si bien leur métier. Mais, si je vous ai pris quelques mots et quelques phrases, ne vous en ai-je pas donné d'autres?

— Vous nous avez volé du vrai et donné du faux.

— Vous êtes le voleur ingénieux qui enlève le sac d'argent et le remplace par un sac de sable.

Les trois hommes causèrent encore quelques instants. Puis Cervantès se leva pour continuer sa route.

Or, comme il prenait congé avec les formes les plus courtoises, Cortadillo s'écria :

— Merveille ! un seigneur poète qui avait quelque chose à voler.

Il montrait en un gai triomphe le paquet délicatement enlevé de la faltriquère de Cervantès.

— C'est un livre que m'envoie Monseigneur de Tolède.

— Le Grand Inquisiteur !

Cortadillo fit le signe de la croix, posa des lèvres dévotes sur l'objet que son origine faisait sacré et le rendit respectueusement.

Cervantès crut devoir à la courtoisie de défaire le paquet devant la curiosité éveillée de ses jeunes amis.

— Voyons si ce livre peut être utile à notre salut.

Mais il pâlit et poussa un cri. Il venait de lire un titre inattendu :

Second tome de l'Ingénieux Chevalier don Quichotte de la Manche, qui contient sa troisième sortie, par le licencié Alonzo Fernandez de Avellaneda, natif de la ville de Tordesillas.

Les jeunes gens lisaient indiscrètement par-dessus l'épaule du poète. Cortadillo dit dans un rire étranglé :

— Seigneur poète, je me sens humilié. Je n'étais pas le premier qui réussissait à vous voler.

Et Rinconète :

— Cet Avellaneda a volé le malin des malins, le voleur même de Rinconète et de Cortadillo.

CHAPITRE III

Le soleil ruisselait comme plomb fondu. Dans le frémissement de lumière, parmi le crépitement des cigales, sonore et monotone comme bruit de castagnettes, la terre semblait danser on ne sait quelle danse chancelante. Le parasol fermésous le bras, Cervantès restait insensible à la braise du ciel, à la fournaise du sol. Soucieux, irrité, il tournait et retournait le volume envoyé par Monseigneur Bernardo de Sandoval.

L'emprunt perfide du manuscrit de *Don Quichotte* par Aliaga disait trop clairement le véritable nom d'Avellaneda. Mais à quel mobile avait obéi le plagiaire? L'argent que pouvait rapporter un succès littéraire n'était pas assez lourd pour déterminer jusqu'au travail un homme chargé de bénéfices comme le confesseur du roi et buvant à la source de toutes les grâces. Le moindre, d'ailleurs, parmi les chiens du Seigneur n'était-il pas accoutumé à recevoir sans rien faire sa riche pâtée?

Cervantès lisait le prologue du faux *Don Quichotte* et il rougissait sous une cascade d'outrages.

Bientôt, il haussa des épaules de dédain.

— Il est trop naturel qu'un riche voleur injurie le pauvre tout en le dépouillant.

Avellaneda, avec les mots les plus cruels, rappelait à Cervantès ses nombreux emprisonnements. Il l'accusait d'avoir contracté dans les cachots des habitudes d'insociabilité, d'orgueil farouche, de colère et de dénigrement. Il faisait allusion aux hésitations du duc de Béjar devant la dédicace du premier *Don Quichotte*, raillait le romancier de n'avoir plus parmi les seigneurs un seul ami à qui dédier ses livres. Il bafouait la barbe blanche du vieillard, l'infirmité du soldat à qui il restait « moins de main que de langue ».

Ce prologue injurieux disait nettement que l'ouvrage avait été écrit par haine. Le désir de nuire s'avouait, d'ailleurs, avec une impudence et une joie sauvages. Avellaneda se flattait d'enlever à Cervantès le profit qu'il pouvait espérer de la continuation de son roman.

Œuvre de haine basse et d'infâme vengeance. Œuvre d'un groupe de haines et d'une armée de jalousies. Fray Aliaga avait tenu la plume. Mais combien l'avaient encouragé, avaient, dans une mesure difficile à déterminer, collaboré au travail méchant : le fielleux docteur Blanco de Paz qui ne pardonnerait jamais à l'homme trahi sa propre lâcheté et sa propre trahison, l'envieux Lope de Vega, Bartolomé de Argensola, héritier

des haines sournoises de son frère, d'autres encore. Au passage, Cervantès saluait d'un rire amer d'anciennes connaissances, tel sarcasme décoché jadis par Blanco de Paz, telle injure écrite par Lope de Vega, telle insinuation des Argensola qui, après l'avoir endormi de caresses et de promesses, l'avaient bassement desservi auprès du comte de Lémos.

Plus qu'aux injures qui le visent personnellement un père est sensible aux coups qui frappent ses enfants. La déformation du personnage de don Quichotte fut pénible à Cervantès. La maladresse du continuateur faisait perdre au noble et ingénieux hidalgo toute ingéniosité et toute noblesse. Le chevalier n'était plus qu'un fade mélange de folie banale et de ridicule sottise. Un dément vulgaire et qui ne pouvait rien apprendre au lecteur. Avellaneda n'avait pas compris ce qu'il y a de singulier et de généreux dans la folie créée par Cervantès, lumière neuve qui disperse, comme un choc, des ténèbres d'accoutumance et nous fait apercevoir, dans un étonnement, les folies communes et basses. Il n'avait pas su conserver au chevalier ces longues intermittences de raison, d'esprit, de goût, de politesse, qui font de lui le plus aimable et le plus respectable des hidalgos. Le héros du dominicain était à faire fuir comme un dominicain. Que restait-il du délicieux fou lunaire en qui les ombres et les rayons se mêlent mysté-

rieusement et dont le poétique cerveau n'est touché qu'en un ou deux points par le doigt léger de la fantaisie? Que restait-il du héros qui permet à un rêve magnifique de l'entraîner vers l'action anachronique et ardente? Voici un fou compact et lourd, tout ténèbres et rampements, dont l'intelligence est dévorée entière par l'idée fixe, dont la maladie s'écoule en bavardages baveux et incohérents. Un infirme qui ne peut intéresser que la science ou la pitié et qui finit aux lieux où il aurait dû toujours rester, dans un asile d'aliénés.

Avec un tel protagoniste, l'œuvre perdait, on le devine, toute portée et toute signification. Elle cherchait le rire à tâtons, le rencontrait rarement, et aux régions les plus viles, dans une boue où ne peut vivre nulle pensée. Cervantès, tournant les pages lourdes, eut un cri de dépit : il venait de voir don Quichotte renoncer à aimer Dulcinée du Toboso.

Il ferma le livre épais, haussa les épaules, secoua la tête ; et il marchait pensif, les lèvres déformées par une moue de dégoût.

Bientôt cependant, il reprit sa lecture. L'ennui luttait en son âme avec une curiosité faite d'indignation, avec un besoin de savoir jusqu'où irait la sottise du plagiaire. Un bâillement ouvrit sa bouche.

— Le caractère du chevalier était difficile à maintenir pour un écrivain sans talent. Mais

j'aurais cru le dernier des imbéciles capable de tirer quelque parti de l'écuyer. Le dominicain est-il donc au-dessous du dernier des imbéciles? Son Sancho, un lourdaud, un ivrogne qui n'a rien de plaisant, une bête bonne à ajouter à la meute des chiens du Seigneur. Ce n'est plus un homme ; c'est une outre, un ventre de cruche.

Cervantès songeait au lien sympathique, charmant toujours, quelquefois attendrissant, dont il a uni ses deux héros. Chez Avellaneda, cette beauté subtile, naturellement, s'était évanouie.

— Ce dément et ce stupide ont beau chevaucher l'un près de l'autre ; moralement, ils sont séparés par plus de distance qu'un âne d'Aragon et une pierre de la Sierra-Morena. Ils n'ont rien à se dire. Aussi, quand ils se parlent, disent-ils des riens qui ne se heurtent ni ne s'accrochent.

Plus peut-être que tout le reste, Barbara, indécente et grossière caricature de la gracieuse Dorothée, écœura le poète. Or cette aventure laide se prolongeait, fastidieuse, jusqu'à la fin du livre.

— Quelqu'un aura-t-il le courage de lire tant de fadaises?

Et Avellaneda, intarissable source de boueuses stupidités, annonçait une autre série d'aventures ! Il menaçait de conduire don Quichotte à Avila, à Valladolid, à Salamanque.

Maintenant le soleil dardait perpendiculairement ses rayons, lourdes brûlures. Malgré sa

préoccupation, Cervantès les sentit. Il ferma le déplaisant volume, ouvrit le parasol. Sans avoir pris garde à sa marche, il savait pourtant où il était et ce qui se trouvait aux environs.

Il quitta la route, se dirigea vers une pauvre maison abandonnée, dont le toit croulait. Auprès de la masure en ruines, deux figuiers et quelques amandiers. Le poète, qui avait faim, s'arrêta au premier figuier. Les feuilles étaient sèches et recroquevillées comme lames de métal malade. Les fruits, maigres, racornis, n'offraient que bosses et creux d'une couleur de cendre. Le poète, tout en haussant les épaules, en prit un, l'ouvrit. L'intérieur était poussière et vermine.

Cervantès plaça le livre d'Avellaneda parmi les autres feuilles sans sève et les autres fruits sans chair. Il se demanda en riant :

— Mon geste symbolique est-il d'un poète ou d'un enfant?

Le second figuier s'étalait magnifique. Ses larges feuilles intensément vertes découpaient des promontoires d'ombre, des golfes de mouvante lumière. Ses fruits étaient pleins et savoureux. Cervantès mangea avec délices leur sucre parfumé. Il mangea aussi des amandes. Puis, allongé sous le beau figuier, il dormit une longue sieste.

Quand il se réveilla, il reprit le livre. Il fut obligé de le secouer, de souffler dessus. Les insectes l'avaient envahi comme un cadavre. Plu-

ieurs, tenaces, résistaient aux souffles et aux secousses. Le poète arracha un rameau à un arbre sain et, parmi des rires, en fustigea le faux *Don Quichotte*.

Il glissa dans sa ceinture le volume ridicule et, auprès de lui, le manuscrit immortel. Ses fabriquères rendues libres, il les remplit de figues et d'amandes. Puis, dans le soleil moins lourd et déjà oblique, il reprit sa longue route.

Ses yeux pétillaient de malice, comme chaque fois qu'une invention amusante le visitait. Il marchait joyeux, gai, presque hilare.

Bientôt, il éclata franchement de rire.

— Aliaga, — dit-il, — épineux Aliaga, je te mettrai à ta place légitime.

Un épisode comique se dessinait en lui. Il voyait le grave chevalier et le plaisant écuyer faisant dans quelque grande ville la plus solennelle des entrées. Un peuple les entourait de sa presse et de ses acclamations. Mais de malicieux gamins, se coulant jusqu'aux montures, glissaient sous la queue de Rossinante, sous la queue de l'âne, quelques brins d'ajonc. Et ces polissons n'étaient pas plus punis que le confesseur du roi. Leur geste élégant restait anonyme comme le sien. Ils reculaient en hâte, se perdaient dans une foule complice.

Le poète, plus amusé qu'un enfant, répétait :

— A ta place, frère Ajonc, je te mettrai à ta

place, sous la queue de l'âne, sur le passage
crottin qui tombe.

Cervantès arriva de nuit à Esquivias. Le v
lage dormait. Il trouva la clé de la petite mais
dans la naïve cachette, sous une pierre proch
Il entra à tâtons, à tâtons il se jeta tout vêtu s
le lit.

Dès le point du jour, sa main fiévreuse
rapide écrivait les aventures de don Quichot
et de Sancho, les seules, celles que le génie
rendues plus vraies et plus authentiques, n
pas seulement que les pauvres imaginatio
d'un Avellaneda, mais que les ruineuses ha
diesses d'un Charles-Quint ou les ruineuses
lourdes lenteurs d'un Philippe II.

CHAPITRE IV

Sur l'appui d'une fenêtre ouverte, dans la fraîche et prime clarté, Cervantès écrivait les joyeux exploits du Chevalier. Les paysans qui partaient pour les travaux des champs, le saluaient au passage, et il leur rendait des vœux de bonne journée. Sa plume n'arrêtait pas pour si peu l'ardente chevauchée et les discrets Espagnols continuaient leur chemin.

A peine le soleil se levait, et déjà, dans le matineux Esquivias, tous connaissaient la présence du poète.

Comme Sénèque ou Descartes, Cervantès était de ceux que le mouvement et le bruit extérieurs, pourvu qu'ils ne s'adressent pas directement au penseur et n'exigent pas de lui une réaction précise, excitent plus qu'ils ne le gênent. Il n'existait pas de table dans la petite maison et c'est toujours sur l'appui de la fenêtre que le poète travaillait.

La saison était ardente. Il ne tarda pas à fermer les vitres et il y suspendit, en manière de rideau, la couverture du lit.

Hasard ou dessein, le rideau improvisé ne descendait pas jusqu'en bas. Amoureux de la lumière et de la vie, Cervantès voyait le soleil et les animaux domestiques envahir la petite rue. Les passants, de plus en plus rares, l'apercevaient, tantôt penché sur son papier, tantôt distrait et égayé parce qu'un coq dressait, plus rouge qu'une colère, sa crête crénelée comme mur de château.

Vers dix heures, quelqu'un s'arrêta, frappa au carreau. C'était l'aubergiste. Cervantès, relevant de sa tête le rideau couverture, fit avec la main le signe qui invite à attendre, puis il courut ouvrir la porte.

— Seigneur Cervantès, — dit le visiteur, — je n'aurai pas envers vous, envers l'Espagne et envers les Belles-Lettres, le manque de courtoisie d'interrompre longuement votre travail. Je viens seulement vous prier de partager avec moi et ma famille le repas du milieu du jour.

— Impossible, seigneur.

— Alors vous n'aurez pas la cruauté de refuser pour ce soir. Vous savez combien nous apprécions cet honneur et ce plaisir. Vous savez...

— Je sais, cher seigneur, que c'est toujours le cœur qui parle par vos lèvres. Et j'accepte avec la même simplicité que vous offrez.

— Plus tôt vous viendrez, seigneur poète, plus notre joie, de sentir qu'elle va durer, sera vive.

Le bon tavernier ajouta glorieusement :

— Je crois que le reste ne sera pas mauvais et il y aura des aubergines au fromage.

Cervantès qui voulait, en quittant Esquivias, livrer à Juan de la Cueva le manuscrit complet du second *Don Quichotte* s'était fait, comme chaque fois que son séjour devait se prolonger, un sage plan de conduite. Il travaillerait à jeun toute la journée, n'acceptant d'invitations que pour le soir. Accoutumé depuis longtemps aux privations et aux irrégularités, son estomac savait se contenter d'un repas quotidien. Les invitations, ainsi ménagées, fourniraient l'unique repas un temps suffisant. Si, d'ailleurs, un jour restait vide, Cervantès irait la nuit dans la campagne marauder des fruits.

Soit que la fatigue lui fît abandonner le travail, soit qu'il voulût payer largement son écot par une longue présence fort productive pour le cabaretier, Cervantès se dirigea vers l'auberge deux heures avant le souper.

Comme il approchait, il entendit la voix du barbier. Ce n'était pas la voix nuancée, souple et facile de l'homme qui parle. C'était la voix soutenue d'un lecteur un peu monotone et qui s'adresse à un auditoire nombreux. Quelques mots entendus firent sourire le poète.

Il ouvrit la porte de la grande salle habilement défendue contre la chaleur et l'excès de lumière. Ses yeux, non encore faits au demi-jour, devi-

nèrent plus qu'ils ne le virent, un grouillement de foule. Et, là-bas, au point où la voix solennelle attirait les tâtonnements du regard, il devina, plus qu'il ne le vit, un geste surpris et furtif, le geste qui, parmi l'inquiétude d'un soudain silence, cache quelque chose.

— Seigneur barbier, — dit-il gaiement, — votre discrétion est inutile. La courtoisie de Monseigneur de Tolède, différente de votre courtoisie, ne m'a pas permis d'ignorer ce que vous me voulez cacher. J'ai lu le livre d'Avellaneda.

— Livre aussi infâme par l'intention que stupide par l'exécution, — répondit maître Tomas Aviador.

Le vieux soldat Rafaël de la Rapita eut un geste de menace :

— Il mérite, cet Avellaneda, qu'on lui coupe pour le moins, les oreilles. Savez-vous, seigneur Cervantès, quel pleutre s'est accroupi, pour faire ses ordures, derrière le buisson de ce pseudonyme?

Un vaste murmure et de significatifs branlements de tête associaient la foule aux paroles de maître Tomas et de Rafaël de la Rapita.

Si Cervantès eut nommé le coupable, il eût singulièrement refroidi zèle et indignation. Ce que faisait un confesseur du Roi pouvait-il rester mal aux yeux de catholiques aussi naïvement disciplinés? L'autorité de l'homme n'eût-elle pas plutôt donné crédit aux calomnies?

— L'auteur de ces bafouillages, — dit prudemment le poète, — est un aragonais.

— Comment le savez-vous? — interrogea, dans un sursaut, maître Tomas qui avait épousé une femme d'Aragon.

— Soyez assez courtois pour me prêter le volume et, dans deux minutes, vous serez aussi savant que moi.

Le barbier obéit au désir de Cervantès et Cervantès ouvrit le livre au hasard.

Il lut une page en faisant remarquer quelques provincialismes, telles incorrections que n'eût jamais commises un écrivain né en Castille et particulièrement des suppressions bien aragonaises de l'article.

Attristé qu'Avellaneda fût aragonais comme la famille de sa femme, Avlador était encore plus mécontent qu'on ignorât le vrai nom du plagiaire. Le mépris, ne pouvant viser un individu, se répandait en quelque sorte sur toute la province. Telle est la justice des hommes.

Rafaël de la Rapita, en sa qualité de vieux soldat, était, plus que les autres, accoutumé à haïr les collectivités. Les Aragonais devenaient « l'ennemi ». Il grognait contre eux des injures précises et de vagues menaces.

Maître Tomas faisait remarquer qu'il y a de braves gens partout. Cette vérité cesse d'être populaire dès que sont excitées les haines nationales ou provinciales.

— Y a-t-il de braves gens chez les Maures? — maugréa quelqu'un.

Et un autre :

— Tous les Portugais ne sont-ils pas des fous?

Par interjections et interrogations plus affirmatives qu'un entassement d'affirmations, Rafaël de la Rapita établissait entre les Castillans et les Aragonais un parallèle passionné. Toutes les vertus s'étaient donné rendez-vous en Castille ; tous les vices, en Aragon.

L'auditoire castillan applaudissait. Sur les lèvres de Cervantès alternaient le sourire malicieux de l'observateur, le sourire mélancolique de l'homme de cœur.

Irrité, embarrassé, devinant qu'une réplique directe soulèverait des huées, le barbier sentait ses nerfs se crisper.

Un travail se faisait en lui, singulier. Une sympathie l'envahissait pour cet Avellaneda que, tout à l'heure, avant de savoir qu'il fût aragonais, avant surtout qu'on eût à son sujet condamné solidairement tout Aragon, sa conscience blâmait si durement.

Il dit :

— Efforçons-nous d'être justes envers tout le monde. Certes, Avellaneda est coupable et les honnêtes gens de toutes les provinces — car il y a des honnêtes gens dans toutes les provinces — le repousseront et le renieront.

La foule éclata :

— C'est un misérable.

— Le dernier des hommes.

— Le pire des brigands.

Et Rafaël de la Rapita :

— Un Aragonais : c'est tout dire.

Le barbier reprit :

— On ne condamne pas les pires bandits sans avoir entendu leur défense. Laissez-moi donc, ne fût-ce qu'en manière de jeu, plaider la cause d'Avellaneda.

— Jeu peu honnête !

— Je ne pousserai pas la vaillance et, si vous permettez que je m'exprime ainsi, le don-quichottisme, jusqu'à soutenir que l'accusé est innocent. Mais peut-être découvrirai-je dans son affaire quelques circonstances atténuantes. Étudions froidement l'espèce et, sans même réclamer l'ordinaire présomption d'innocence, supposons du moins, par provision...

Le barbier s'appliquait en vain à multiplier les termes judiciaires, à transformer la discussion en parodie et amusement. Nul ne se prêtait au jeu.

Quelqu'un s'écria avec le plus grand sérieux :

— Quelles circonstances pourraient diminuer un tel crime?

Et Rafaël de la Rapita, faisant monter très haut, sur un cou qui s'allonge, sa petite tête :

— Trouver des circonstances atténuantes à un Aragonais !

Maître Tomas, orateur souple d'ordinaire, se retournait avec peine et gaucherie :

— Un crime peut s'accompagner de circonstances qui l'aggravent.

— Nous les retrouvons toutes ici, ces circonstances.

C'est encore Rafaël qui affirmait, sans l'ombre d'une hésitation.

— Qu'en savez-vous? — demanda le barbier. Vous ignorez qui est Avellaneda et quelles raisons l'ont fait agir.

Plusieurs répliquèrent avant Rafaël :

— Son prologue n'est que trop clair.

— C'est le démon incarné de l'envie.

— Il a voulu empêcher Cervantès de récolter sa moisson.

— Il a pillé le champ d'autrui.

Mais le seigneur de la Rapita, plus péremptoire:

— L'Aragonais a agi en Aragonais; c'est tout dire.

Avec un mouvement d'impatience, maître Tomas se tourna vers l'aubergiste.

— Voulez-vous, — dit-il, — me prêter un instant votre *Don Quichotte.*

L'aubergiste demanda le livre à sa femme, qui courut le chercher.

Cependant les imprécations contre l'Aragonais continuaient, s'épuisaient peut-être.

Le barbier ayant reçu le livre, le leva dans un geste ostentatoire et demanda :

— Voulez-vous permettre, seigneurs, que je lise une page du chef-d'œuvre que nous aimons?

— Lisez, — dirent quelques-uns.

Mais Rafaël :

— Cervantès étant au milieu de nous, nous aimerions mieux entendre la voix même de Cervantès.

— Le seigneur Cervantès voudra bien, sans doute, après souper, nous conter une de ces histoires qui nous ravissent. Mais il vient de travailler, si je sais compter, une quinzaine d'heures. Laissons-lui un instant de répit.

Les yeux se tournèrent vers le poète. Il avait une attitude écrasée, l'attitude de la fatigue qui oublie un instant de se cacher.

Il sentit les regards sur lui. Avec une roide et comme grinçante énergie, il redressa un buste qui se courbait et se tassait, et il rappela le sourire sur ses lèvres défaites.

Maître Tomas, le livre ouvert, parut vouloir commencer sa lecture. Mais maître Tomas ne lut point.

Le livre ouvert n'était entre ses mains que faux semblant et ruse oratoire. Il cita de mémoire la dernière ligne de prose. Vaguement et sans promesse, Cervantès y donne « l'espérance de la troisième sortie de Don Quichotte ». Puis le barbier fit sonner emphatiquement le vers emprunté à l'Arioste par quoi se clôt le volume :

Forsi altro canterà con miglior plettro.

— Non, seigneur Cervantès, — s'écria l'éloquent Avlador, — nul plectre n'est meilleur que le vôtre, nulle main plus savante, nulle lyre plus riche, plus souple, plus habile à nous émouvoir tantôt jusqu'aux larmes, tantôt jusqu'à l'admiration, plus souvent jusqu'au rire et jusqu'à la joie. Nul ne sait mieux que vous nous conduire par des sentiers de mystère vers le rêve qui pense, vers la pensée qui rêve. Nous qui vous connaissons, nous dont l'espoir avide suit de saison en saison vos travaux comme le travail de Dieu dans nos champs, nous comprenons ce qu'il y a de sourire et d'ironie dans l'étrange finale où vous semblez, non pas suspendre, mais laisser tomber l'instrument. Faisons pourtant l'effort de nous mettre à la place d'un étranger, de quelqu'un qui habite loin de Madrid et d'Esquivias, en Aragon, par exemple. Il songe, cet étranger, que *Don Quichotte* a paru voici dix ans. L'auteur a publié depuis d'autres ouvrages et semble avoir oublié celui-là aussi profondément que certaine *Galatée* inachevée depuis plus d'un quart de siècle. Mais ne considère-t-il pas son *Don Quichotte* comme complet? Parmi les incidents qui égaient le roman, en est-il un seul qui n'ait eu sa conclusion? Une suite est possible ; rien ne la rend nécessaire. Par son long silence et par ses autres travaux, l'auteur montre qu'il n'eut jamais l'intention de l'écrire ou qu'il a renoncé à cette intention. L'étranger dont je parle entend

comme une invitation aux beaux esprits cet étrange, ce significatif

Forsi altro canterà con miglior plettro.

« Pour moi, je l'avoue, si je vivais loin d'ici, si je n'avais jamais rencontré le seigneur Cervantès et si je me croyais le talent d'écrire, j'aurais senti le désir de répondre à son appel, d'être cet « altro » qu'il semble souhaiter, de faire ce qu'il ne fait pas, de tirer de la merveilleuse invention ce que l'auteur néglige d'en tirer.

— Et de l'injurier pour lui payer ta dette?

— Comme vous, plus que vous, s'il est possible, je condamne les injures contenues dans le prologue. Elles révèlent une âme basse. Mais l'idée même de continuer le *Don Quichotte* pouvait venir à un esprit noble et généreux.

— Tu aurais donc poussé la générosité, toi aussi, jusqu'à t'emparer du bien d'autrui?

— Il s'agit d'un bien qui paraît abandonné et dont le public peut réclamer la récolte.

— L'Aragonais avait pour premier devoir de s'informer, de demander l'autorisation au propriétaire. Mais ce honteux plagiaire...

— N'oublions pas, seigneurs, qu'un roman de chevalerie fut toujours l'ouvrage de plusieurs. *Amadis de Gaule*, que le seigneur Cervantès appelle si justement « le premier et le meilleur livre de ce genre », est composé de douze chapitres dus à douze plumes différentes. Et cet exemple a été suivi sans exception. Le *Roland*

même de l'Arioste ne continue-t-il pas ?...

— Qu'est-ce que cela prouve? — dit Rafaël de la Rapita, en haussant, des deux côtés de son cou décharné, ses épaules pointues.

— Cela prouve que si le nouveau Gil Polo... Le seigneur Cervantès aime beaucoup Gil Polo et, quoique sa *Diane amoureuse* soit la suite d'une œuvre inventée par un autre poète, Cervantès la déclare aussi précieuse que si Apollon même l'avait écrite... Si donc le Gil Polo d'aujourd'hui avait le talent de l'ancien, si son livre valait par l'invention et par le style celui qu'il prétend continuer, si, au lieu d'injurier son Jorge de Montemayor, il lui payait un légitime tribut de louanges, nous lui adresserions nous aussi des éloges et des grâces. Et peut-être, en effet, lui devons-nous, parmi nos réprobations pour son ingratitude et nos railleries pour toutes les parties manquées de son livre, quelques remerciements .

— Vous avez une audace...

— Une audace de barbier.

Et Rafaël de la Rapita :

— L'audace d'un homme qui s'est allé marier en Aragon.

Maître Tomas devint rouge comme piment. Et il cria :

— Ne soyons pas ingrats même envers les ingrats ! N'imitons pas envers Avellaneda l'attitude d'Avellaneda envers Cervantès.

— Cessez, demi-aragonais, vos comparaisons injurieuses.

— Ne faisons pas nous-mêmes ce que nous blâmons chez autrui. Ne commettons pas l'injustice contre le pire des injustes. Avellaneda n'a commis aucun mal réel.

— Tu es exigeant en fait de mal.

— Ses basses injures ne peuvent qu'augmenter encore notre respect et notre admiration pour le phénix des beaux esprits.

— Es-tu bien sûr que ce soit là ce qu'a voulu l'Aragonais?

— En outre, l'ouvrage ridicule excitera le Maître, lui fera écrire plus promptement le nouveau chef-d'œuvre.

Cervantès dit avec gaieté :

— J'obéis à la justice et à maître Tomas. Je rends grâces à Avellaneda. Son aimable coup d'éperon fera courir Rossinante, l'âne et moi jusqu'au bout de la carrière.

L'auditoire éclata de rire. Et le barbier, s'associant, pour en profiter, à l'hilarité générale :

— Unissons nos remerciements à ceux du seigneur Cervantès. Grâce à Avellaneda, nous lirons bientôt...

Mais l'implacable Rafaël de la Rapita :

— Grâce à Judas, Jésus a sauvé le monde. Au lieu de toujours adorer le seul Jésus, adore donc un peu son précieux collaborateur et célèbre le baiser qui a ouvert au genre humain les portes du ciel.

Maître Tomas, souplement et sans laisser éteindre son rire :

— N'oublions jamais, chers amis, à quel point le mal est nécessaire à l'exercice du bien. Le méchant, ne l'oublions pas non plus, est un aveugle qui parfois accomplit le bien en croyant réaliser le mal.

— Que veux-tu dire, roi des bavards?

— Celui qui par haine ou par vengeance coupa la vigne de son voisin et pour la première fois fit pleurer les sarments, celui-là enrichit le voisin détesté, enrichit tout l'avenir. Heureuse faute ! dirait saint Augustin. Heureuse faute aussi, celle d'Avellaneda. Il a cru voler et il a donné.

— J'aimerais savoir ce qu'il a donné.

— De l'élan et du courage... Peut-être autre chose encore. La sottise même risque d'être inspiratrice pour le génie. Lui aussi, il a taillé des ceps qui porteront double vendange.

— Quel admirable prédicateur vous auriez fait ! — s'écria le tavernier en versant à boire à maître Tomas.

Mais Rafaël de la Rapita, non sans tendre son verre :

— Si maître Tomas était prédicateur, il serait toujours ce qu'il est maintenant, l'avocat du diable.

Depuis la rapide intervention de Cervantès, la discussion, aigre et violente jusque-là, était

devenue rieuse et amusée. Rafaël de la Rapita lui-même ne retrouvait que par instants son ordinaire âpreté.

Avlador, ayant bu, reprit :

— Le coq de la fable rencontra une perle dans le fumier. Laissez-moi gratter le tas d'ordures rassemblé par Avellaneda. Si nous allions y découvrir quelque perle d'invention...

— Attends, gratteur, avant de gratter et d'éparpiller ton fumier d'Aragon. Laisse-nous le temps de nous boucher le nez.

Cervantès avait appelé un fils de l'aubergiste, lui avait remis la clé de sa maison, lui avait donné à voix basse quelques instructions.

L'habile barbier agitait, avec une ostentation rieuse, le volume d'Avellaneda.

— Voici, — disait-il, — le tas de fumier. Maintenant que vous avez pu prendre vos précautions contre les parfums que je vais soulever, je commence en tremblant mes recherches. Peut-être ne trouverai-je ni perle ni grain de mil. Peut-être, quand je me précipiterai vers quelque chose qui brille, ne rencontrerai-je qu'un brin de paille.

L'adroit orateur, et qui ne manquait pas de goût littéraire, flattait d'abord l'opinion de son auditoire, relevait quelques défauts de l'ouvrage.

— Le chevalier de notre grand ami est un magnifique épi monté sur longue tige ; dans le soleil de justice et de courage, sous un vent de

démence noble, il balance une tête encore plus pleine de nourriture que hérissée de barbes folles. Le don Quichotte d'Avellaneda n'est plus, hélas ! que paille et que barbes. Tête vide, son agitation inharmonieuse et par brusques saccades brise une tige sèche et sans force.

On applaudissait. Le critique, par des exemples multipliés, montrait combien est vulgaire, absurde, sans signification et sans enseignement, la folie du faux don Quichotte. Il haussait les épaules quand le nigaud s'imagine, sans ombre de prétexte, qu'il est Achille. Il avait une moue de dédain quand le chevalier, sans que nulle circonstance l'y incite, prend pour Roland un paysan dans sa melonière. Il riait de la stupidité qui lui fait appeler Rome un village de quinze feux ; qui lui fait saluer alternativement le premier prêtre venu des noms de Lirgando et de l'archevêque Turpin.

Il raillait également le Sancho d'Avellaneda, banalisé, alourdi, dépouillé de son savoureux bon sens, comme son maître est dépouillé de son bel enthousiasme, de l'ardeur généreuse, des pensées larges et des discours ingénieux.

Trop occupé à écouter l'éloquent barbier, l'auditoire ne remarquait pas le fils de l'aubergiste qui furtivement rentrait et remettait un manuscrit à Cervantès.

Passant au détail, maître Tomas signalait des imitations gauches et pauvres de la première

partie. Il montrait longuement comment l'histoire des oies répète dans Avellaneda l'histoire des chèvres que Cervantès fit conter à Sancho et comment le plagiaire, croyant améliorer son modèle, le gâte et le déforme.

Quand il eut suffisamment caressé les sentiments de son public, l'adroit orateur crut pouvoir signaler dans le livre condamné quelques trouvailles et quelques intentions.

Il lut l'aventure des acteurs ambulants qui dans une auberge représentent un drame de Lope de Vega. On riait sympathiquement. Le barbier, faisant valoir tout ce qu'il y a d'amusant dans l'invention de l'épisode, signalait même quelque habileté dans la composition de la scène. Puis il s'écriait :

— Si le seigneur Cervantès avait eu pareille idée, quel parti il en eût tiré !

— Écoutez, — dit doucement Cervantès, — le parti que j'en ai tiré quelque temps avant le seigneur Avellaneda.

Dans la joie grandissante de tous, parmi les rires et les applaudissements, il lut l'histoire de Maese Pedro, le montreur de marionnettes.

— C'est autre chose que ton Avellaneda ! — criait-on à maître Tomas.

— Voilà du bon rire, et qui ne vient pas d'Aragon !

— C'est franc comme vin d'Esquivias !

Le barbier s'inclina. Puis, feuilletant le livre

ou, comme il disait, fouillant le tas de fumier, il chercha les mystifications subies par don Quichotte chez don Alvare Tarfe. Il en lut plusieurs qui égayèrent.

Mais Cervantès lut à son tour, si semblables et si supérieures, — sœurs gracieuses, spirituelles et belles de quelques rieuses maritornes, — les aventures correspondantes chez le duc et la duchesse.

L'étrange duel continua. Chaque fois qu'Avlador découvrait un récit ingénieux et incomplet, Cervantès lui opposait le même récit équilibré, puissant, poussé au chef-d'œuvre.

A la fin, le barbier vaincu demanda :

— Mais alors Avellaneda a lu votre manuscrit?

— A moins d'un miracle, il faut le croire.

— Dans ce cas, il me semble difficile que vous ignoriez qui est Avellaneda.

— Si je connaissais le véritable nom du plagiaire, j'aurais peut-être la générosité de ne point le révéler.

— Voilà ce que j'appelle de la générosité mal placée — grommela Rafaël de la Rapita en agitant, à la hauteur de ses petits yeux, ses deux mains sèches.

— Et cruelle à des innocents. Pour épargner un coupable, vous déshonorez des milliers d'Aragonais.

— Pas tant de milliers que cela, — dit Rafaël. Je soupçonne que peu de ces ânes savent écrire, même comme un Avellaneda.

— Quelques-uns aussi, — répliqua maître Tomas, — savent employer l'article à propos.

Et, trouvant le plus admirable et le plus convaincant des arguments :

— Croyez-vous, par exemple, que le confesseur du roi, s'il se mêlait d'écrire...

Mais Rafaël de la Rapita haussa les épaules :

— Un prêtre, — dit-il gravement, — n'est plus un aragonais. Comme le baptême lave la faute originelle, le sacrement de l'ordre et la sainteté de la vie font de tout bon prêtre un noble et un castillan.

On insista quelque temps pour obtenir le nom du plagiaire. Le poète multipliait les réponses plaisantes et évasives.

— Seigneur, — dit enfin le barbier, — nous devenons indiscrets et l'heure du souper est passée depuis longtemps. Tout doit être brûlé dans toutes nos cuisines.

La foule sortit en se promettant de revenir dans une heure.

Une fois dehors, maître Tomas déclara avec des airs mystérieux :

— Inutile de demander à Cervantès le nom du plagiaire. J'ai fini par comprendre pourquoi il ne le dira jamais.

— Révélez-nous ce terrible secret.

— L'aveu lui serait trop pénible.

— Que voulez-vous insinuer?

— D'ailleurs, nous connaissons tous ce nom.

— C'est donc qu'on peut savoir quelque chose sans s'en douter.

— Avellaneda, écoutez, s'appelle Avellaneda. Et c'est un parent de notre illustre ami.

— Que dites-vous?

— Le nom de Saavedra que le seigneur Cervantès a ajouté au sien appartenait à sa bisaïeule.

— Il sait donc tout, ce gratteur de mentons et de fumiers. Le voilà savant en généalogie !

— La bisaïeule dont je parle, fille de don Juan Arias de Saavedra, s'appelait Juana Avellaneda. Elle épousa don Diego de Cervantès, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, arrière-grand-père du poète que nous aimons.

Le renseignement donné par l'érudit barbier était exact. Mais il n'existait plus personne du nom d'Avellaneda.

Frappés par l'origine de la signature, les habitants d'Esquivias évitèrent désormais avec le plus grand soin de nommer devant Cervantès un homme dont la trahison devait lui être si désagréable.

— Quel malheur, — dit avec conviction Rafaël de la Rapita, — que le plus grand des écrivains, le plus vaillant des soldats et le meilleur des castillans ait des parents en Aragon !

Il ajouta, en secouant, au bout d'un long cou, une tête qui ne souriait pas :

— Décidément, nul n'est parfait.

CHAPITRE V

Après le repas, l'aubergiste, aidé de sa femme et de ses fils, sortit les tables et les sièges, disposa les verres et les pots.

Par familles ou par groupes d'amis, tout le village arrivait, avide d'entendre quelque récit de Cervantès.

Dans la fraîcheur délicate de la nuit qui commence, Cervantès conta l'histoire de sa captivité chez les Barbaresques. Éclairée à la pleine lune et au large scintillement des premières étoiles, la nuit n'était que tendre lumière et rêveur sourire.

Écoutez ce que dit le poète :

— La saison était plus avancée et septembre presque écoulé. Mais le ciel nocturne se déroulait magnifique et vaste, semblable à la nuit qui, en cet instant, si j'ose dire, nous éclaire.

« La douceur à peine clapotante de la mer murmurait, comme une voix d'amoureuse, tous les espoirs et tous les bonheurs. Je causais d'avenir et de gloire avec mon frère Rodrigue. Je croyais aux promesses bleues et chanteuses

du ciel, des astres et du zéphyr, de l'eau et d
vaguelettes. J'emportais pour le Roi et
ministres des lettres où mes humbles servi
étaient loués avec une générosité excessive n
seulement par l'illustre duc de Sesa, mais au
par don Juan d'Autriche, le plus magnifiq
des héros. Ces lettres me paraissaient un brev
de capitaine. Je parlais déjà de « ma compagni
comme si je la commandais depuis des anné

« Notre galère portait un nom aussi rayonna
que mes pensées. Elle s'appelait *Le Soleil*. Je
me doutais pas que ce soleil avait pour omb
et pour nuage ma destinée.

« Nous étions en vue de Gênes, lorsque souda
toute une escadre de corsaires, quinze navir
nous entoure.

« Ni sur terre ni sur mer, le soldat espagn
ne consent facilement à céder devant le nombr
Ici la fuite même ne pouvait s'ouvrir un chem
que par un combat inégal et glorieux. C'éta
une de ces occasions où la prudence grossit
voix et ordonne d'être hardi.

« Le vent était favorable. Le capitaine résol
de courir à l'ennemi. Faisant feu de tous s
canons, il espérait rompre la ligne des assi
geants. Les dispositions les plus sages furen
prises. Pero de Diaz commandait l'artillerie
babord. J'avais l'honneur de diriger celle
tribord.

« Le Seigneur, hélas ! voulait nous punir

nos péchés. Au moment où la manœuvre allait commencer de quoi nous attendions notre salut, le vent tombe. Immobilisés par la volonté du ciel au milieu d'ennemis quinze fois plus nombreux, nous n'abandonnons ni le courage ni l'espérance. Le vent peut-être, tout à l'heure, se lèvera de nouveau. Des voiles secourables, peut-être, tout à l'heure, fleuriront l'horizon.

« Nous combattîmes seize heures. Tant qu'il y eut sur la galère un projectile et une pincée de poudre. Un vaisseau algérien fut coulé ; plusieurs endommagés. Les cadavres des pirates encombraient les ponts et peuplaient la surface étale de la mer. Mais nous n'avions plus de munitions ; mais nous faisions eau de toutes parts ; mais les trois quarts des nôtres dormaient leur sommeil éternel ou s'agitaient dans l'agonie. Il fallut se rendre.

« Les lettres de don Juan d'Autriche et du duc de Sesa me firent plus de mal que je n'en espérais de bien. Les éloges emphatiques qu'elles contenaient persuadèrent aux corsaires que le pauvre soldat Cervantès était un personnage considérable et de qui l'on tirerait grosse rançon. L'amiral Dali-Mami me retint dans sa part de butin. Mon frère Rodrigue suivit le même sort.

« En Alger, on fit tout pour alourdir mon regret de la liberté et mon désir du rachat. On me jeta, chargé de fers, dans une de ces fosses profondes où l'air est épais d'obscurité et de

puanteurs lourdes, où le fond et les parois sont grouillants de vermines et qu'on appelle des *mazmorras*. On m'en tirait quelques heures pour me faire moudre du maïs dans un moulin à bras. Pendant ce travail de bête de somme, je remarquais, autour de moi, parmi tant de mornes visages de captifs, quelques figures sans nez et sans oreilles. C'étaient de pauvres chrétiens punis pour une tentative d'évasion.

« J'avais encore l'âge où le péril est un appel plus séduisant que l'amour même. Mais les joies sournoises, minutieuses et repliées de la ruse devaient précéder et préparer les voluptés de l'action, puissantes et qui se déploient.

« Je réussis à paraître le plus docile des captifs. Les jaillissements de ma folle nature aidés par mes efforts continus me montraient aussi comme le plus gai et le plus insouciant de tous les hommes.

« Je riais avec les Maures. Je discutais avec eux sans colère les questions religieuses. J'avais soin de désarmer ma plaisanterie de tout dard et de tout venin. Parfois, j'adressais aux Barbaresques amusés des discours d'une grandiloquence comique ; comme les fous des rois, je glissais, parmi des incohérences emphatiques et des bouffonneries, quelques leçons de sagesse, de générosité et de miséricorde. Plus souvent, j'inventais des contes pour ces gens qu'émerveillent les contes. Mais ma nonchalance appa-

rente écoutait tout ce qui se disait autour de moi ; ma mémoire conservait les indications utiles. Je guettais l'occasion comme le fauve immobile guette, sous des paupières qui semblent closes, la proie qui tôt ou tard passera.

« J'avais écrit à ma famille pour lui demander de racheter Rodrigue et moi. Mais je n'oubliais pas la pauvreté des miens et je n'attendais rien que de mon ingéniosité et de mon courage. Je puisais ma force dans mon désespoir même, dans le sentiment que la mort était préférable à la continuation d'une telle vie.

« De plus en plus, je paraissais l'esclave modèle, celui qui se résigne et s'endort dans la servitude comme le bon catholique dans la sécurité du dogme. Je cachais ma souffrance et mon dessein sous un masque qui rit. Mais ma pensée s'orientait, si j'ose dire, vers l'occident. Je songeais à Oran occupé par nos troupes, comme le navigateur perdu dans la tempête cherche l'étoile du nord.

« Deux chemins vers Oran. L'un, court et facile, mais il exige la possession d'un navire. L'autre, pénible, long, coupé de sables sans eau, infesté par les fauves et par les cavaliers mahométans. Il n'exigeait, celui-là, que de bonnes jambes, de la patience et du courage : provisions moins coûteuses qu'un vaisseau. C'est donc la route de terre que je choisis, ou plutôt la nécessité choisit pour moi.

« La vigilance des gardiens s'était un peu assoupie au grelot de mes rires, à la berceuse de mes contes. Nous devions partir douze. Quelques-uns d'entre vous ont peut-être connu tels de mes vaillants compagnons, Bertran del Salto y Castillo, le capitaine Francisco de Meneses, les lieutenants Rios et Gabriel de Castagueda ou le sergent Navarrete. Un arabe, moyennant salaire, avait consenti à nous servir de guide. Chacun des fugitifs s'était muni, comme il avait pu, d'armes ou de vivres. Pour ma part, j'avais réussi à préparer, avec des œufs, de la farine et du miel, dix livres de biscuit et je m'étais procuré trois paires de sabots. Le lieu et l'heure de la réunion étaient choisis. Mes fers étaient limés à l'avance. La dernière nuit, je les brisai. Je montai sur la terrasse de mon maître ; de là, je gagnai les maisons voisines. Bref, j'eus la joie de trouver tous mes amis au rendez-vous. Nous franchîmes heureusement les jardins et les vergers qui bordent la ville. Nous entrâmes dans le désert qui sépare Alger et Oran avec la volupté ailée que doivent éprouver les âmes quand elles entrent dans le désert entre le purgatoire quitté et le paradis.

« Le premier jour, tout se passa selon nos désirs. Pourtant une longue conversation que j'eus avec notre guide me remplit de trouble. Cet arabe avait reçu notre argent dans l'espoir que nous ne pourrions exécuter notre projet.

« — Mais, protesta-t-il, je suis homme d'honneur et, quelque danger que me fasse courir ma fidélité, je dis comme vous dites, seigneurs espagnols : « Un homme, une parole ».

« Dès le matin du second jour, l'homme d'honneur, de fidélité, de parole craignit de s'être égaré.

— « Attendez ici, recommanda-t-il, pendant que je monte sur cette petite éminence pour reconnaître la route.

« Grimpant tortueusement vers le sommet, il disparut bientôt à nos yeux. J'hésitais à causer à mes compagnons une inquiétude, sans doute inutile. Joie et confiance sont viatiques si nécessaires en de telles expéditions...

« Enfin je dis :

« — Laissez que je suive ce barbaresque et que je lui fasse une petite plaisanterie dont nous rirons tous.

« — Gardez-vous, seigneur Cervantès, d'indisposer un homme de qui dépend notre salut.

« Je ne parvins qu'à moitié à rassurer mes amis. J'avais beau leur rappeler que mes *chocarrerias* les plus hardies étaient exemptes de méchanceté, qu'elles déridaient jusqu'aux mahométans les plus hostiles : tous insistaient pour connaître d'avance mon projet.

« Moi, qui n'avais, comme vous pensez, imaginé aucune farce, je protestai que le piquant de la chose était tout entier dans la surprise. Je m'échappai, et cependant s'agitaient des têtes

qui blâment, se haussaient des épaules qui désapprouvent.

« Nul sentier le long du tertre. Çà et là, derrière des plis de rocs, des cavernes s'ouvrent. Ce sont bouches obscures et qui paraissent sans profondeur. Mais plusieurs, après des coudes qui brisent et arrêtent la lumière, traversent, je suppose, l'épaisseur de la colline.

« Cette éminence semblait truquée par le diable même pour permettre à l'homme de nous échapper, s'il le désirait ; pour lui donner, si nulle trahison n'était encore éveillée dans son cœur, la tentation de disparaître.

« Je montai jusqu'au sommet étroit. L'homme n'y était pas. Mes yeux fouillèrent l'horizon sans rien découvrir.

« Peut-être, dernier espoir ! redescendait-il la côte, se dirigeait-il vers mes amis. Je descendis moi-même de toute la vitesse de mes jambes. L'inquiétude plus que la course faisait haletants mon souffle et mon cœur.

« Ai-je besoin de vous dire les pensées qui se heurtèrent en nous, quand nous fûmes certains de la trahison et de l'abandon? L'espoir de gagner, à travers le désert uniforme, Oran lointain disparaissait comme ces mirages qui promettent à votre soif la plus limpide et la plus fraîche des eaux, mais se dissipent quand vous y courez et vous laissent en présence de la torride réalité et du sable qui brûle.

« Impossible de faire sans guide soixante lieues à travers un désert inconnu, qui ignore les chemins tracés, qu'infestent les bêtes féroces et où les morsures du soleil ne sont pas moins cruelles que les lions. Nous aurions erré dans les tortures jusqu'à la mort. Heureusement, j'avais remarqué avec soin les particularités de la route parcourue. Nous pûmes, non sans erreurs, sans retards et sans souffrances, échapper à l'enfer du désert, nous rejeter dans Alger, purgatoire où l'espérance agonisait.

« C'est moi qui avais organisé l'évasion, moi qui avais entraîné mes compagnons. J'accomplis le plus simple des devoirs. Je revendiquai devant nos maîtres une responsabilité qui, en effet, me revenait. J'espérais que, châtié selon la sévérité coutumière, la mort me délivrerait. Mais Dali-Mami attendait de moi une trop forte rançon. Il ne consentit pas à détruire une telle richesse. Sans doute pour ne pas diminuer ma valeur, il me laissa même, comme vous voyez des oreilles qui n'ont pourtant rien de considérable et un nez qui vaut bien son pesant de chair. »

Cervantès narra d'autres tentatives. Nul échec ne le décourageait. Il comptait toujours être plus heureux la prochaine fois. Un essai particulièrement hardi lui valut de la part du dey irrité une condamnation à deux mille coups de bâton.

— Deux mille, quand il s'agit de coups de bâton, c'est un chiffre. Deux mille coups de bâton mahométans, c'est assez, mes amis, pour faire monter un bon catholique jusqu'au ciel des martyrs. Je me voyais déjà rejoignant, palme à la main, la glorieuse phalange et je souriais au paradis entr'ouvert. Dois-je l'avouer? Je songeais aussi aux douleurs qui précéderaient l'ascension. Ces souffrances seraient partagées par de pauvres insectes qui n'auraient nulle part dans la récompense éternelle. Frères, vous le dirai-je? La vermine de la *mazmorra* n'était pas toute restée dans le fond obscur et sur les puantes parois. J'exprimai tout haut ma pitié pour les misérables poux qui vivaient maigrement de la chair de mon dos et de mes épaules. Avec une éloquence qui venait du cœur, je plaignis les innocents destinés à périr dans un orage qu'ils n'avaient point provoqué.

« Il faut parfois peu de chose pour faire rire des mahométans. Les assistants s'esclaffèrent, enfants qu'on chatouille. Le dey lui-même perdit la dignité sévère de son attitude.

« Cet homme avait, par bonheur, des prétentions à l'ingéniosité d'esprit. Il déclara :

« — Je fais grâce à tes poux. A toi maintenant de cesser tes cruautés à leur égard et de ne plus les mettre en danger.

« Les rires des courtisans, enfants qui se chatouillent, redoublèrent. Le sérieux que je gardais

semblait les exciter comme l'immobilité du rocher semble exciter les flots.

« Cependant mes parents avaient engagé tous leurs biens et jusqu'aux dots de mes sœurs. Ils avaient expédié en Alger la somme ainsi rassemblée. Dali-Mami l'estima insuffisante pour le rachat d'un Miguel Cervantès y Saavedra si magnifiquement loué par don Juan d'Autriche et par le duc de Sésa. Mais il l'accepta pour la rançon de mon frère Rodrigue.

« Nous espérions bien que cette rançon me délivrerait aussi, et quelques camarades avec moi. De Valence ou des Baléares, Rodrigue enverrait un navire sur un point de la côte parfaitement repéré, à une demi-lieue à l'est d'Alger, près d'un immense jardin. Le jardinier de ce domaine était un captif vieilli dans la servitude et dont nul mahométan ne songeait à se méfier. Dans la partie la plus retirée, ce brave Juan avait découvert une grotte naturelle. Son travail furtif et patient avait agrandi cette retraite. L'un après l'autre, quatorze chrétiens vinrent s'y cacher.

« J'étais obligé d'attendre chez mon maître jusqu'au dernier moment. Je m'étais chargé, tâche peu commode, de nourrir la petite république souterraine. J'avais gagné un renégat nommé Le Doreur qui rêvait de revenir à sa religion et à sa patrie. Sans éveiller les soupçons, il achetait les vivres et les portait à mes pauvres affamés.

« Le moment indiqué par mes calculs approchait. Je m'enfuis de chez Dali-Mami et me réfugiai à la grotte. Trop tôt peut-être. Le Doreur nous rapporta en tremblant que ma disparition causait grand émoi et que le dey avait prescrit les plus sévères recherches.

« Huit jours passèrent dans des angoisses de plus en plus étroites. Mon frère avait-il dépensé à remplir sa mission plus de peine et de temps que ne disaient mes calculs?... Le commandant du navire était-il fidèle?

« Le commandant du navire, nous le sûmes plus tard, était Viana, homme honnête, résolu et qui connaissait admirablement la côte. Rodrigue n'eût pu faire un meilleur choix.

« Dans une joie qui hésite de moins en moins, nous apercevons enfin le brigantin attendu. Une barque s'en détache et c'est bien vers nous qu'elle cingle. Plusieurs de mes pauvres amis, pour être restés trop longtemps dans l'étouffement humide de la grotte, semblaient hors d'état de marcher. L'espérance, presque réalisation déjà, leur donne pour un instant je ne sais quelles forces joyeuses, je ne sais quelle santé qui a des ailes, et qui rit.

« Des pêcheurs algériens allaient et venaient. Quelques-uns examinent le brigantin, s'inquiètent, soupçonnent. Ils poussent des cris, multiplient les gestes d'appel. Clameurs et mouvements se répètent de proche en proche. Le port

s'émeut, puis la ville. Cent navires barbaresques, meute qui vient d'apercevoir un gibier, s'élancent et se hâtent. Viana ne peut que déployer ses voiles et fuir vers la haute mer.

« Je ne vous dirai pas l'écrasante, l'affolée désespérance des malheureux fugitifs qui avaient tant souffert et qui, à l'heure du salut, rencontraient la déception et l'abîme. Continuer d'habiter la grotte, n'était-ce pas condamner à mort les plus malades d'entre nous? Et dans quelle utilité? L'attention éveillée, le brigantin ne pourrait certes se glisser entre les surveillances et les soupçons. Je ne voyais à l'aventure qu'une solution possible. Je devais me livrer pour sauver ceux que j'avais séduits et envers qui je n'avais pas été capable de tenir mes promesses. Tous ces braves, avec une générosité dont le souvenir remplit mon cœur d'amour et mes yeux de larmes fières, s'opposèrent à mon dessein. Pour ne point m'humilier par leur sacrifice, ils taisaient les vraies raisons de leur résolution. Nul ne parlait de mon danger. Tous refusaient de revenir à la servitude. Tous affirmaient que Dieu accorderait un miracle à nos prières. Persuadés bientôt par leurs propres paroles, ils commencèrent à espérer contre tout espoir, à multiplier les projets enfantins, à affirmer que l'un de nous, tout à l'heure, découvrirait le moyen de salut.

« Deux jours passèrent. Nos vivres étaient

épuisés et Le Doreur ne reparaissait pas. Il reparut le troisième soir. Il était accompagné de nombreux soldats qu'il guidait. Pardonnons à l'homme faible, chancelant et douloureux dont la terreur avait fait un Judas.

« Dès que nous aperçûmes l'horrible troupe à l'entrée du jardin, j'ordonnai impérieusement, fiévreusement, à mes amis de ne démentir aucune de mes paroles. Et, m'avançant vers les soldats, je criai la simple vérité :

« — Nul que moi n'est responsable.

« Nous rentrâmes dans Alger par la porte Bab-Azoun. Une foule nous y attendait, plus mouvante et hurlante que troupe de loups. Il me semble inutile de rapporter les injures qui nous accompagnèrent à travers les rues. Vous devinez aussi les projectiles mous ou durs que la populace lançait contre nous.

« Devant le dey, je pris la parole. Nulle fanfaronnade. Nul mot plaisant. Je choisissais les termes les plus simples et les plus dignes. Je racontais les événements ; j'expliquais les circonstances. Mon récit démontrait que seul j'avais tout fait, tout organisé, tout entraîné. Ceux aux yeux de qui la tentative était coupable ne devaient, ne pouvaient punir que le seul Cervantès.

« Le dey rugissait des injures, grognait des menaces. Parfois aussi sa voix s'adoucissait et il essayait de me séduire par les plus caressantes

promesses. Le père Jorge de Olivarès, de l'ordre de la Merci, commandeur de Valence, était alors en Alger. Le dey rêvait de l'impliquer dans l'affaire, de lui arracher son sauf-conduit et d'exiger des Trinitaires une énorme rançon.

« Avec un sourire intérieur que je ne laissais point monter à mes lèvres, je me rappelais l'utile dicton des Bohémiens : « Il n'y a pas plus de lettres dans un *non* que dans un *oui* (1). » Il n'existait aucune preuve contre le père Olivarès. Le dey fut contraint de renoncer à le rançonner. Pour rattraper dans une certaine mesure ce manque à gagner, il m'acheta cinq cents écus à Dali-Mami et il déclara qu'il ne me rendrait la liberté que contre une somme double.

« — Seigneur, lui dis-je, je ne puis que louer votre opération ; j'ai toujours aimé les joueurs et le jeu.

« — Je te comprends, répliqua-t-il, et je te promets de jouer serré. Si tu parviens à m'échapper, je consens qu'on me coupe la tête.

« — Je n'ose espérer, seigneur, que les circonstances me favorisent jusqu'à me permettre de réclamer un tel enjeu.

« Longtemps, en effet, Hassan-Pacha joua trop serré pour que je pusse rien tenter.

« Les chaînes qui chargeaient mes bras et mes jambes étaient vérifiées soir et matin. Le

(1) Par une heureuse coïncidence, la formule est exacte en français comme en espagnol.

jour comme la nuit, je restais enfermé dans le Grand Bagne garni de grilles, encombré de geôliers et de sentinelles. Le dey réveillait fréquemment le zèle de ceux qui me surveillaient. Il affirmait, avec l'exagération naturelle à ces peuples : « Pourvu que le manchot espagnol soit bien gardé, je considère comme en sûreté mes esclaves, mes navires et toute la cité ».

« L'homme le plus lourd d'esprit devient ingénieux lorsque, captif, il ne songe qu'à la liberté. Ce pauvre dey avait des préoccupations nombreuses Je n'avais qu'une préoccupation. S'il n'existait des traîtres, j'aurais honte de n'avoir pas gagné la partie.

« Le licencié Giron, natif de Grenade, avait abandonné le christianisme pour le culte de Mahomet. Les malheureux sont nombreux en Alger qui, pour délivrer leur corps, asservissent leur âme. Le souvenir de la religion première et de la patrie est chez plusieurs un remords pire que la meurtrissure des fers ou des coups de bâton. Combien rêvent, parmi des larmes qui tantôt les brûlent, tantôt les rafraîchissent, de revenir en Espagne, de s'agenouiller dans la petite église qu'agrandissent et peuplent les souvenirs de leur enfance, de retrouver les paysages inoubliés, la famille, les amis d'autrefois. C'est surtout par leur aide que le captif prudent peut tenter la fuite. Plus d'une fois déjà, quelques-uns de ces hommes m'avaient

servi. Certes, je connaissais la fragilité de tels instruments. Ce n'est pas sans trembler qu'on se confie à ces pauvres cœurs incertains. Mais la nécessité me contraignait de guetter les regrets qui germaient dans ces terres glissantes. Lorsque la plante paraissait avoir quelque solide racine, je la cultivais jusqu'à cueillir, remède ou poison, ses fruits fiévreux.

« Le désir de pénitence et de retour du licencié était sincère. Je l'engageai à acheter un navire léger sous prétexte de faire la course. Nul projet ne pouvait recevoir du dey un meilleur accueil. Le navire acheté, Giron, en promettant au dey une part des prises, se ferait louer un équipage de captifs. Malheureusement, le renégat n'avait pas l'argent nécessaire à la séduisante entreprise.

« Onofre Exarque, riche banquier de Majorque établi en Alger, est un des meilleurs hommes que j'aie connus, moi qui ai connu, et par de sûres épreuves, tant d'hommes différents. Souvent il visitait les captifs enfermés dans le Grand Bagne, leur apportant, avec quelques douceurs, matérielles, des encouragements et des consolations ; je lui expliquai mon dessein. Le plan lui parut bien conçu. Je n'avais d'autre gage à offrir que l'or de ma parole. Le généreux banquier s'en contenta et me prêta quinze cents doublons. Giron, ayant acquis une frégate, obtint du dey de choisir, pour peupler les douze bancs de rameurs, soixante captifs.

« La nécessité nous avait fait mettre trop de monde dans le secret. Telle fut pourtant la prudence de nos choix que, sur les septante qui savaient, il ne se trouva pas un traître. Malheureusement, il s'y trouva un bavard ou plutôt un garçon trop confiant. Sans mon aveu, il engagea à fuir avec nous un certain Blanco de Paz, religieux dominicain et docteur en théologie. Comment un naïf catholique, et jeune, se fût-il méfié d'un savant théologien et d'un chien du Seigneur?

« Blanco de Paz n'était peut-être sujet qu'à un seul péché. Mais il s'agit d'un péché capital et qui suffit à la ruine et à la mort d'une âme. Le docteur en théologie était envieux.

« Nos mauvais instincts trouvent toujours une pâture et nulle famine ne les tue. Jusque dans le partage de l'extrême malheur, l'inquiétude de l'envieux découvre quelque chose à envier. Si Blanco de Paz eût été le chef de la tentative, Blanco de Paz fût resté un honnête homme. Comment m'eût-il pardonné d'organiser une entreprise qu'il eût été incapable même de concevoir? Si j'avais réussi, le pauvre homme fût mort de jalousie. Ne demandons pas la mort du pêcheur, et laissons-le défendre sa vie comme il peut.

« Blanco de Paz, aussitôt informé, chargea un certain Cayban, renégat florentin, d'avertir le dey. Appelé au palais, le docteur en théologie,

gonflé d'une telle faveur, se vida joyeusement de tout ce qu'il savait.

« Par bonheur, il savait peu de choses. Je n'avais dévoilé à aucun captif le rôle d'Onofre Exarque. Chaque conjuré ne connaissait que moi ; la liste des galériens que devait choisir Giron était unique et restait entre mes mains. Par bonheur aussi, l'expérience m'avait instruit. Je distinguai, signes imperceptibles pour moi quelques années auparavant, les glissantes marques de la trahison. Le port de tête glorieux de Blanco de Paz ; certain sourire triomphant et ténébreux ; telle parole de moquerie sur la confiance que plusieurs mettaient en moi et sur ce qu'il pourrait leur en coûter : je fus édifié, comme si j'avais entendu, autour du dey, les jappements caressants du chien du Seigneur, comme si j'avais vu ses rampements et sa queue qui remue, et sa langue qui lèche.

« Je devinai qu'Hassan-Pacha, désirant prendre tous les conjurés dans un seul coup de filet, attendait et guettait l'heure de l'exécution. J'avalai le papier qui eût compromis soixante compagnons. Je fis avertir Giron de se cacher. Je réussis moi-même à m'enfuir du Grand Bagne et me tapis chez un pauvre et courageux compatriote, l'enseigne Diego Castellano.

« Onofre Exarque, légitimement inquiet, parvint à me découvrir. Il m'apprit — détail que me cachait le généreux Castellano — que la

peine de mort était prononcée contre quiconque me donnerait asile. Et le banquier offrait de me racheter et de m'embarquer immédiatement.

« Offre libérale, seigneurs, mais que les circonstances ne permettaient pas d'accepter. Le dey — c'est la coutume de ceux qui osent juger — punirait certainement quelqu'un. Pouvais-je admettre que le puni fût un autre que Cervantès Saavedra? Je ne pouvais non plus entraîner dans ma ruine le vaillant Diego Castellano. Le devoir devenait limpide comme une source. N'ayant ni le droit de partir ni celui de me cacher, il ne restait qu'à me livrer.

« Le plus difficile fut de rassurer Onofre Exarque. Le meilleur même parmi les hommes trop riches se sent vulnérable dans ses richesses et il tremble facilement. Malgré la noblesse de son cœur, le tremblant banquier n'a jamais, je crois bien, compris la nécessité de la résolution que je prenais, ne m'a jamais pardonné les terreurs qu'elle lui causa.

« Le dey fit attacher mes mains derrière mon dos, fit passer à mon cou une corde dont le contact lui semblait peut-être le plus éloquent des conseils. Puis il exigea, si je ne voulais être pendu à l'instant, les noms de mes complices. Vous devinez, frères, que je livrai les noms sans hésiter. Mes complices étaient au nombre de quatre, pas un de plus, pas un de moins. Je désignai quatre gentilshommes espagnols, rachetés ré-

cemment et qui, à l'heure où je parlais, saluaient patrie et liberté.

« Le vice-roi cria avec colère. Malgré la vraisemblance que je savais donner aux fables, il affirmait qu'il ne me croyait point. Je fis remarquer en souriant que c'est temps perdu que d'interroger quelqu'un dont la parole n'inspire pas confiance. J'ajoutai que, libre, un démenti me mettrait l'épée à la main. Captif, je me sentais au-dessus d'un premier outrage que je n'avais pu prévoir. Mais je n'exposerais pas une seconde fois ma parole à un doute injurieux. Je m'enfermais, désormais, dans le plus implacable des silences.

« — Vous pouvez, seigneur, faire serrer ma gorge. C'est le seul moyen qu'il vous reste de faire remuer la langue de Cervantès.

« Il fut impossible, dès ce moment, de m'arracher un seul mot. Je répondais aux menaces et aux questions par le même sourire et par le même geste vers ma gorge résignée.

« Hassan-Pacha, devant cette attitude d'homme blessé, fier et indifférent à la mort, crut-il que j'avais dit la vérité?... Fut-il ému sympathiquement par un courage qui était pourtant bien facile?... Chez Hassan-Pacha, cruel et avare, je crois plutôt à quelque calcul qu'à un mouvement de générosité. Ma mort était une perte d'argent. Un homme qui avait trouvé les quinze cents doublons nécessaires à l'entreprise

incriminée finirait bien par trouver le prix de sa rançon. Ce raisonnement, sans doute, me valut la vie. Je fus seulement jeté en prison.

« Au fond du cachot où je passai cinq mois, je conçus un projet plus vaste que les précédents. Avec de la patience, de la prudence et de la persévérance, je sentis la possibilité de soulever les vingt-cinq mille captifs d'Alger. A la tête de ces vaillants, pourquoi ne pas essayer de prendre la ville au nom du roi?

« Mon plan était solide, équilibré ; je prévoyais tout ce qui se peut prévoir dans une entreprise aussi hasardeuse. J'espérais, avec l'aide de Dieu, faire flotter le drapeau espagnol aux vents d'Alger et transformer le repaire de pirates mahométans en rempart de la chrétienté.

« Un peu de chance, mes amis, et je réussissais la vaste entreprise qui me rendait immortel. Frères, je n'ai jamais eu de chance. Ou plutôt la miséricordieuse rigueur du Seigneur a toujours voulu, par l'échec de mes projets les mieux conçus, humilier mon orgueil et punir dès cette vie mes innombrables péchés.

« Bénissons également le Seigneur pour ce qu'il convient à sa bonté de nous donner, pour ce qu'il convient à sa bonté de nous refuser.

« Au moment où tout était perdu, même l'espoir, il plut à la pitié divine de m'accorder enfin ma délivrance.

« Hassan-Pacha avait fini son temps de vice-royauté. Son successeur était déjà installé et l'ancien dey partait pour Constantinople. Un peuple de captifs encombrait ses nombreuses galères. J'étais dans un fond de cale, fers aux mains et aux pieds. Nul réconfort que dans la résignation. Je n'osais plus dire : « Éloignez de moi ce calice ». Je ne voyais aucun moyen de ne pas boire la servitude jusqu'à la lie. Constantinople n'avait nulles relations avec l'Espagne. J'étais certain de finir dans la captivité ma malheureuse existence. Et ma prière disait seulement : « Que votre volonté soit faite ».

« C'est alors que, par le moyen de fray Juan Gil, le meilleur de ceux qui jamais revêtirent la robe de la Rédemption, Dieu manifesta envers moi sa douceur et sa miséricorde.

« Mon père était mort, qui s'était ruiné sans parvenir à payer ma rançon. Cette catastrophe et cinq années d'efforts inutiles n'avaient pu décourager ma mère et mes sœurs. Jamais elles n'avaient cessé leurs pressantes démarches ; jamais elles n'avaient interrompu leurs sévères privations. Elles s'étaient faites mendiantes, les nobles femmes, pour me racheter.

« S'il était permis à un bon catholique de juger de ces choses directement par sa conscience et par son cœur, je mettrais le père Juan Gil au-dessus de plusieurs qui furent canonisés

« Il était bien connu à Alger. Héroïquement, il

y avait passé quatre années comme otage pour garantir quatre mille ducats empruntés par sa pitié et employés au rachat de captifs pauvres. Ma mère et mes sœurs apprirent par hasard que le roi l'envoyait racheter quelques esclaves particulièrement protégés. Elles accoururent à Madrid, lui remirent tout ce qu'elles avaient pu réunir d'argent, trois cents ducats. Hassan-Pacha en exigeait mille et, comme vous voyez, on était loin de s'entendre.

« Andalou et moine, Juan Gil était deux fois obstiné et deux fois habile. Il devina quelles craintes mes tentatives multipliées avaient éveillées dans l'âme de mon maître, et il en joua supérieurement. Il lui fit croire que, le désespoir exaspérant ma haine, je serais à Constantinople un danger continuel pour sa vie. Le moindre mal qui lui pût arriver, c'était d'être contraint à se garantir par ma propre mort et à sacrifier ainsi les trois cents bons ducats qu'on lui offrait.

« Hassan-Pacha, commerçant désolé, se résigna enfin à ne rien gagner sur cette affaire Cervantès qui lui avait donné tant de soucis. Mais son avare énergie se refusait à perdre un maravédis. Il se butait. Il répétait, sans vouloir plus rien entendre : « Soyez honnête et remboursez-moi, au moins, les cinq cents ducats qu'il m'a coûtés ». Le fraile n'en avait que trois cents et les deux positions semblaient irréductibles.

« A l'heure même où la petite flotte d'Hassan-Pacha allait quitter l'ancre, le Père parvint à faire accepter, pour les deux cents ducats manquant, l'or de sa parole.

« Je ne vous dirai pas, amis, quelle joie enivrante est le recouvrement de la liberté. Il n'y a pas de mots pour de telles émotions. J'allais enfin revenir dans ma chère Espagne. J'y trouverais une misère pire que celle des captifs. Il m'arriverait d'y manquer de pain, ce qui n'est rien, et il m'arriverait, ce qui est affreux, d'en voir manquer les êtres que j'aime. Mais c'est cela, la joie ; c'est l'intervalle entre le malheur qu'on fuit et le malheur vers quoi on court. Bénissons la bonté du Seigneur : derrière l'autre côté de la montagne, elle daigne rendre invisible le mal futur et sur le chemin qui y conduit elle sème des fleurs fragiles.

« Joie, fleur qui faneras, que du moins je sache conserver au vase de mon cœur ton parfum immortel ».

*
* *

Quand le poète eut fini son récit, les habitants d'Esquivias se pressèrent autour de lui, serrant sa main ou l'embrassant. Puis, cortège naïf, mais plus glorieux que l'escorte des rois, ils le conduisirent jusqu'à sa chaumière. Et tous ne parlaient que d'Alger et de Cervantès.

En les quittant pour prendre quelques heures de sommeil, il soupira :

— C'était le bon temps !

Les vieillards crurent comprendre. Leur regret se tourna — comme son regret, devinaient-ils — vers la jeunesse évanouie.

Mais les vieillards devinaient mal et Cervantès songeait à d'autres profondeurs.

Il comparait la brutale barbarie des Maures et la sournoise cruauté de l'Inquisition, les coups de bâton et la question, la corde et le bûcher. Il comparait surtout son ardente liberté d'esclave qui ne risque que sa propre vie avec sa morne servitude d'homme libre qui tremble pour la vie des bien-aimés.

S'il était encore aussi libre que dans la captivité, quel élan le précipiterait vers Madrid et comme sa voix se ferait forte pour crier aux bourreaux catholiques tout son mépris et tout son dégoût...

Dès qu'il se trouva seul, il se laissa tomber sur un siège. Tête basse, les joues humides de larmes, il répétait :

— C'était le bon temps, le temps où j'avais le droit d'être courageux...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Cervantès venait de perdre une seconde fois sa fille et d'enfermer dans la tombe celle qui s'était enfermée au couvent. Sur sa vie, combat sans répit, combat dans les petites choses comme dans les grandes, s'alourdissait jusqu'à l'écrasement, la précoce vieillesse. Son courage était le cavalier héroïque qui depuis trop longtemps enlève et porte en quelque sorte un cheval épuisé. Soutenu par sa seule volonté, son corps, il le sentait, ne durerait plus que peu de mois. Il tremblait de rencontrer la fin de ses jours avant la fin de *Persilès*.

Le poète cachait son souci et ses lèvres ne souriaient pas moins souvent qu'autrefois. Mais sa gaieté était un masque et il ne parvenait plus à dominer que la surface et l'apparence de son être. Il sentait en lui, comprimé, non détruit, il ne savait quel ferment irritable. Le moindre choc de contrariété, s'il n'eût bridé l'élan intérieur, l'eût jeté à des reproches et à des cris. Parce qu'il ne permettait pas de sortir aux bêtes méchantes ou folles, elles rongeaient davantage

sa santé. Leur agitation et leur tapage remplissaient son attention douloureuse, lui rendaient le travail difficile.

Trois femmes qui l'aimaient sans intelligence l'accablaient à tout propos des plus affectueux et des plus irritants reproches. Elles l'entouraient du minutieux encombrement de ces attentions dont se charme l'enfant jeune ou persistant, parce que l'enfant désire qu'on s'occupe toujours de lui, mais qui troublent l'homme véritable et, au moment où elle assemblait ses éléments et sa force, viennent effrayer et disperser la pensée. A Madrid, il sentit que jamais il ne finirait son livre.

Il prétendit que la campagne le guérirait. Il n'avait plus la force de faire le trajet à pied. Il gagna Esquivias sur une mule de louage. La publication chez le libraire Villarocl de seize pièces de théâtre (parmi lesquelles les douze refusées, grâce à Lope de Vega, par Juan de la Cueva) et le succès du second *Don Quicholle* permettaient, pendant une éclaircie, de petits luxes de ce genre. Cervantès, cette fois, laissait rue du Lion l'argent nécessaire pour quelques mois maigres et, si Cortadillo eût fouillé la faltriquère droite du cavalier, il y eût trouvé des pièces de monnaie. *Persilès* lui paraissant très supérieur à *Don Quicholle*, le poète espérait naïvement que *Persilès* rapporterait à sa veuve de quoi vivre un certain temps. Pour le salut de

celles qu'il aimait autant que pour sa propre gloire, il fallait achever *Persilès*.

A Esquivias, ce vieillard, ce mourant, travailla avec une ardeur que sa jeunesse même n'avait pas connue. Il pouvait se payer des chandelles et les limites du jour n'étaient plus celles de son effort. Le sommeil le visitait rarement. Rarement il s'interrompait pour prendre de la nourriture. Mais il avait auprès de lui une grande cruche et deux alcarazas. Il buvait, à chaque phrase terminée, à chaque hésitation aussi de sa pensée ou de sa plume, de larges rasades d'eau fraîche. Quand les vaisseaux étaient vides, il courait les remplir à la fontaine.

Nul appétit pour les aliments. Mais une soif inextinguible et torturante. « Une soif de tonneau des Danaïdes qui roulerait dans les flammes de l'enfer chrétien. »

Il disait encore :

— Les privations se sont amusées à me donner une maladie de riche. L'affamé est devenu hydropique comme ceux qui toute leur vie ont fait trop bonne chère. Parce que je suis un rieur, la mort vient à moi comme une raillerie.

Il refusait presque toutes les invitations. Quand il sortait, c'est que la plume tombait de ses doigts crispés par la crampe, ou ses yeux troublés ne voyaient plus le papier, ou sa tête tournait dans un vertige. Il ne dépassait pas seulement les limites où le travail reste joie,

élan et fraîcheur. Il pénétrait bien loin dans l'aveugle royaume où l'effort se traîne pesamment, grinçant et inefficace. « On peut, je le sais par expérience, marcher ou écrire encore quand on dort déjà ». Il reprenait le lendemain les pages produites dans ce somnambulisme de fatigue et d'habitude. Il avait plus de peine à les revêtir de beauté et de naturel qu'à créer du premier coup les larges harmonies dont le chant, presque parfait en naissant, ne demande plus que de souriants amendements. Elles étaient, celles-ci, ses grandes récompenses. Ah ! la volupté de relire dix fois, d'une voix qui se charme de plus en plus, qui de moins en moins cherche et tâtonne, la phrase noblement belle qui, on le sent, va s'embellir encore et s'ennoblir...

Les soirs de pire lassitude, il revenait quelques heures au cabaret, se reposait à des retours vers le passé, à des récits de quelques événements de sa vie.

Peut-être maintenant songeait-il, en de telles veilles, à son plaisir plus qu'à celui d'autrui? Tisonner les flammes d'autrefois devient un besoin chez celui qui va s'éteindre.

Il contait avec sa bonne humeur coutumière. Mais n'y avait-il pas une amertume secrète, ignorée sans doute de lui-même, dans le choix des épisodes qu'il narrait le plus volontiers?...

Sauf pour satisfaire à des demandes précises

et que ses amis encore devaient répéter, il négligeait ses joies et ses succès, son enfance sur les bords charmants du rio Hénarès, sa jeunesse chargée de promesses et d'amours comme un arbre printanier, ses jours d'espérance, ses heures d'héroïsme visible. Dès qu'on le laissait glisser à sa pente, il disait en riant les misères et la faim. Il raillait ses années « les plus esclaves », celles qu'il avait laissé dévorer tout entières par les besognes administratives, ces vingt années dans le cours desquelles les loisirs généreux que lui faisait sa patrie lui avaient permis d'écrire jusqu'à trois sonnets. Il glissait sur les joies de son mariage et s'attardait aux trois ans de lutte chaque jour plus écrasée qui suivirent. Il lui avait fallu fuir Madrid et Esquivias, chercher un morceau de pain à Séville, « asile des pauvres et refuge des malheureux ». Mais la fertile Andalousie fut, pour lui et les siens, *despoblado* et pays de famine.

Pour ne plus voir souffrir la faim à celles qu'il aimait, il avait sollicité un poste, n'importe lequel, en Amérique. Parce qu'avec les grands, toujours si occupés et si inattentifs, il est nécessaire de préciser, il avait désigné particulièrement quatre charges fort inégales, mais qu'il savait également vacantes.

Tout lui avait été refusé avec une bienveillance qui, affirmait-il, le touchait jusqu'aux larmes. Philippe II avait daigné annoter de sa pro-

pre main la supplique du poète. Il avait écrit, le grand roi écrivassier, cette ligne émouvante : « Voir à lui faire quelque faveur en ce pays même ». De telles notes et de tels efforts d'une main royale doivent combler un cœur et nourrir une famille. Après pareille gloire, à moins qu'on ne soit le courtisan toujours présent, toujours aux aguets, quémandant à chaque occasion opportune, plus rien à espérer. La faveur, en ce pays-ci ou en un autre, n'était jamais venue pour Cervantès.

Pendant vingt années errantes et stériles, le poète avait appliqué son esprit aux besognes les plus inattendues. Il avait géré, sur les bords de la Guadiana, une fabrique de poudre et de salpêtre ; il avait été sous-commissaire aux vivres de la flotte, agent d'affaires ou avocat consultant, agent des gabelles, collecteur d'impôts, receveur des rentes au service du grand prieuré de Saint-Jean-de-la-Manche. Pas un de ces pauvres emplois qui ne lui eût valu des difficultés avec dame Justice. Aussi, professant pour elle le respect qu'elle inspire à quiconque l'a vue de près, l'appelait-il « la plus sale et la plus voleuse de toutes les putains ».

— Elle se vend aux riches et elle loge volontiers les pauvres dont elle s'occupe.

Que de fois elle avait logé Cervantès !

— Je n'eus jamais de quoi graisser ses rouages. Aussi fit-elle toujours autour de moi plus de

bruit et de grincement qu'un char à bœufs.

Commissaire des vivres de guerre, il fut emprisonné pour avoir, sur l'ordre de son chef, dans des conditions où l'opération était à la fois légale et avantageuse à l'État, vendu une certaine quantité de blé ; mais la routine exigeait qu'on le laissât pourrir dans les magasins.

— Le hasard, qui est juste une fois sur cent, eût pu récompenser l'homme qui avait eu l'idée utile et qui avait donné l'ordre. Il préféra jeter en prison celui qui avait utilement obéi.

C'est surtout comme collecteur d'impôts que Cervantès subit des persécutions longues et répétées. Il reconnaissait les avoir largement méritées.

— J'étais le plus mauvais percepteur qu'il soit possible d'imaginer. Un commerçant paraissait-il, faute d'un délai, acculé à la faillite, j'accordais le délai qui parfois n'empêchait pas la faillite et qui m'envoyait en prison. Des malheureux pleuraient-ils devant moi parce qu'ils ne pouvaient satisfaire les exigences fiscales, je m'enfuyais pour ne point pleurer avec eux. Où aurais-je pris le courage de revenir, escorté de recors, vendre la chaumière et le lit de ces pauvres gens? Si tous les fonctionnaires me ressemblaient, ce serait, je l'avoue, un grand mal pour la monarchie. Beaucoup de percepteurs comme Cervantès, et Philippe II était condamné à entretenir quelques espions de moins, à engraisser un peu moins nos

bons chanoines, à noyer un peu moins de vaisseaux et de marins dans l'expédition de l'invincible Armada. Il n'aurait pas la gloire d'avoir fait périr de faim, parmi ses peuples, autant de martyrs de ses vastes desseins, et il n'aurait plus été assez riche pour ruiner complètement l'Espagne. Vous le voyez, frères, je fus puni plus doucement que ne le méritaient mes crimes, plus doucement que ne l'exigeait le bon exemple.

En 1597, la vérification des livres de Cervantès constata un déficit de 2.646 réaux (1). Le mauvais fonctionnaire en fut quitte pour trois mois de prison, suivis de onze ans de persécutions et de périodiques réclamations. Depuis 1608, l'Administration poussait la miséricorde jusqu'à ne plus redemander la somme. Mais le poète ne disait pas à quel prix il avait acheté cette tardive indulgence.

Il ne disait pas que, sur les conseils de son ami le licencié Francisco Nuñez, il s'était fait recevoir dans la confrérie de l'Oratoire du Très-Saint-Sacrement et dans le Tiers-Ordre de Saint-François. Ici comme là, il cherchait des protecteurs. Quelqu'un d'eux lui obtiendrait sans doute décharge d'une dette dont la seule pensée l'écrasait. Malgré des promesses renouvelées, on ne lui avait jamais accordé la décharge régulière. On ne lui réclamait rien. Mais on croyait bon de le lais-

(1) A peu près 700 francs.

ser toujours sous la menace de nouvelles poursuites.

Emprisonné plusieurs fois pour avoir été indulgent aux pauvres, il fut aussi incarcéré à Argamasilla pour avoir poussé l'impudence jusqu'à exiger des riches ce qu'ils devaient.

— Heureuse prison ! — s'écriait-il, — loisirs bénis ! C'est dans les cachots d'Argamasilla que, pour la première fois, m'apparut l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche.

Mais l'emprisonnement qu'il racontait avec le plus de détails, c'était le dernier, celui qui, en 1605, le frappa ainsi que sa fille, sa nièce et une de ses sœurs. Il avait commis, avec leur complicité, le crime de secourir un gentilhomme qui se mourait d'un coup d'épée.

Chose singulière ! cette affaire qu'il expliquait avec une complaisance jamais lasse restait obscure et confuse. Tel un roman policier dont on ne lirait que les premiers chapitres.

Mille détails s'enchevêtraient et s'enténébraient, lacis de ronces dans une nuit sans lune. On comprenait seulement que la Justice s'était égarée à dessein : pour protéger des coupables qu'elle connaissait et auxquels elle ne voulait causer nulle peine, pour leur donner le temps de fuir derrière le rideau de poussière soulevé par ses démarches, elle avait arrêté au hasard n'importe quels innocents.

On croyait deviner aussi que Cervantès en

savait aujourd'hui autant que la Justice elle-même et, pour des raisons de prudence, n'en pouvait dire davantage. Ses réticences irritaient ; mais toute la colère se tournait contre les juges. On répétait un proverbe alors populaire en Espagne :

— Sur l'ordre des puissants ou en y mettant le prix, les juges déclareraient Abel l'assassin de Caïn.

CHAPITRE II

Cervantès écrivait sur l'appui de la fenêtre quand il entendit appeler à sa porte. Il s'étonna : les habitants d'Esquivias troublaient rarement son travail et c'est alors devant lui qu'ils s'arrêtaient. L'ombre immobile suffisait à avertir le poète que quelqu'un désirait lui parler ou, s'il revenait trop lentement des pays enchantés, c'est à la vitre que, pour le faire redescendre sur terre, heurtait un doigt léger.

— Un étranger ! murmura-t-il.

Il courut ouvrir, s'attendant vaguement à quelque message de Catalina.

Celui qui frappait était un inconnu ; mais Cervantès lui sourit à la fois comme à un vieil ami et comme à une jeune femme.

Le sourire qui fleurissait les lèvres meurtries n'était pas seulement le premier langage d'une bienveillance universelle. Il exprimait aussi la joie causée par une beauté rare et étrange, une beauté faite, semblait-il, de lumière et de poésie.

L'inconnu était un grand garçon de seize ans, aux attitudes tranquilles et douces. Ce qu'on

remarquait d'abord dans son noble visage, c'était le front magnifiquement spacieux. Ensuite, sous les sourcils larges et délicatement arqués, on plongeait dans la clarté sereine à la fois et joyeuse du regard comme dans une fraîcheur de source.

L'adolescent parla. Sa voix fut, sur la grâce de son attitude et de son visage, le chant précis que soutiennent les instruments.

— Seigneur, je viens de Madrid pour voir le prince des écrivains espagnols et, si sa courtoisie égale mon indiscrétion, pour causer une heure avec lui.

Cervantès s'inclina, fit entrer le jeune homme et, lui indiquant un des deux sièges que possédait la maison :

— Poète? — interrogea-t-il.

— Je m'y efforce, seigneur. Mais qui oserait, devant vous, prendre le titre glorieux?

L'inconnu continua :

— Je suis un enfant qui vous admire, un apprenti qui vous étudie, un germe que Dieu développera ou desséchera selon sa volonté toujours adorable.

— Votre modestie, — dit Cervantès, — vous est un charme de plus et comme un naïf chapeau de fleurs. Car vous ne pouvez ignorer, jeune homme, que vous égalez en beauté la plus émouvante des femmes. Les anciens vous auraient dédié des vers d'amour et dressé des statues.

Le bel inconnu répondit gravement :

— Je n'aime la beauté que plus tardive, quand le dehors traduit le dedans, quand l'âme a eu le temps de modeler les traits.

Il s'arrêtait après la formule générale. Mais ses yeux, qui admiraient, en faisaient l'application particulière, chantaient en quelque sorte le plus exquis des compliments.

— O poète, — s'écria Cervantès, — ce n'est pas seulement ton front qui est beau ; la danse aussi est belle qui se déroule derrière ton front. Ton sourire n'est pas seul à faire de la lumière ; tes discours éclairent aussi. Ce n'est pas la seule voix qui chante, mais la pensée est une souple mélodie.

L'inconnu rougissait légèrement. Sur sa beauté précise, cette rougeur mettait un frémissement, comme un vol, de grâce virginale, presque puérile. Cervantès ravi s'appliquait à faire durer et à renouveler la rougeur charmante. Pourtant sa courtoisie discrète arrêta les compliments dès qu'ils parurent devenir pour le jeune homme un embarras réel. Et le vieillard demanda :

— Poète, as-tu déjà écrit?

— Je suis, — dit l'adolescent, — cet être pressé qu'on appelle un enfant précoce. Voici deux ans, pour la translation à Madrid des cendres de saint Isidore, j'ai composé un sonnet que plusieurs ont loué avec une généreuse indulgence. Depuis, n'ai-je pas poussé l'imprudence jusqu'à faire jouer une comédie, qu'on a eu la bonté

d'applaudir? Et j'en ai écrit quelques autres. Pourvu que nulle gelée de printemps ne vienne meurtrir des fleurs trop hâtives et stériliser un arbre qui ignore la patience...

Mais il secoua la tête avec une grâce naïve et sans coquetterie :

— Seigneur Cervantès, ce n'est pas pour parler de moi que j'ai eu l'indiscrétion de troubler votre retraite. C'est pour vous apporter toute mon admiration et tout mon éblouissement. C'est encore, si vous poussez jusque-là, bonté et courtoisie, pour recueillir de vos lèvres savantes quelques conseils précieux.

Cervantès ne se hâtait pas de répondre. Il semblait ne pouvoir se rassasier de la beauté qu'il voyait. Peut-être cherchait-il à lire, dans les yeux de l'inconnu, un peu de l'avenir des lettres de Castille.

— Tout Espagnol, — continuait le jeune homme, — appelle Ruy Dias de Bivar : mon Cid. Tout écrivain de n'importe quel pays ne devrait-il pas appeler Cervantès : mon Cid?

D'un mouvement où hardiesse et modestie se mêlaient et se fondaient en grâce, l'inconnu saisit la main qui avait écrit *Don Quichotte*, la pressa contre ses lèvres.

Cet hommage de l'avenir émut Cervantès. Mais, cachant son émotion, il interrogea :

— J'avais cru comprendre que vous vous destiniez particulièrement au théâtre?

— Vous aviez bien compris, mon Cid.

— Lope de Vega est donc le seul prince auquel se doivent adresser vos dévotions. Ce monstre de nature s'est emparé si fortement de la monarchie comique...

— Lope de Vega? — dit l'adolescent en haussant les épaules. Je donnerais tout ce que je connais de Lope pour la seule *Numance*, pour la seule *Confuse* ou pour le seul *Ruffian heureux*.

Ces paroles allaient droit au cœur du dramaturge méconnu. Pourtant il objecta :

— Lope de Vega et Juan de la Cueva condamnent ces pièces et déclarent que ce que je fais n'est pas du théâtre.

Le jeune homme se leva dans un mouvement d'indignation.

— Voilà ce qu'ils disent devant tout ce qui est à la fois beau et vrai, ardent et profond, devant tout ce qui condamne leurs banales et superficielles comédies... Ainsi les auteurs de l'*Amadis* ou du *Palmerin* refuseraient de reconnaître un roman dans le *Don Quichotte*.

Cervantès eut un sursaut :

— Sais-tu, merveilleux enfant, combien est profond ce que tu viens de dire? Les pièces de Lope de Vega sont, en effet, les derniers romans de chevalerie. Ses hidalgos et ses dames s'agitent dans les rues et sur les balcons de Madrid au lieu de courir les routes, les châteaux et les auberges. Mais ils disent les mêmes absurdités élé-

gantes, accomplissent les mêmes folies emphatiques, sont aussi loin de l'homme réel et de la femme véritable. Quel *Don Quicholle* triomphera enfin des mensonges de ce théâtre chevaleresque qui ne crée, situations et caractères, que du conventionnel?

— Pour moi, — dit le jeune homme, — je fais et je ferai quelque temps encore du Lope de Vega. Dans l'armée des lettres, on n'acquiert la liberté qu'en gagnant l'autorité, et l'obéissance est le chemin vers les grades qui permettent de commander. Mais, plus tard, quand je ferai ce que je veux, aucune de mes pièces ne sera ce qu'ils appellent du théâtre.

Il réfléchit une seconde. Puis avec un regard qui monte et un sourire semblable à un vol :

— Pourtant, ô mon Cid, ce n'est pas vers la terre et la réalité que je me sens entraîné. Mais les sommets des sierras ne dressent-ils pas, plus haut que les nuages les plus hauts, une neige plus blanche que les plus blancs nuages? La poésie vraie ne s'élève-t-elle pas sur des ailes plus puissantes que la fausse et l'élan de l'aigle ne domine-t-il pas le flottement du papillon?

— Tu possèdes, — dit gravement Cervantès, — ce mélange de poésie et d'esprit pratique qui fait les grands vainqueurs. Et il demanda :

— Fils, comment t'appelles-tu?

— Calderon.

— *O Calderon de oro.*

Celui qui conte cette histoire osera-t-il traduire le cri de Cervantès?...

En Espagne, le soleil fait nobles tous les mots de la langue comme tous les hommes de la race. Nul n'est d'une origine si humble ou d'un emploi ordinaire si bas qu'il ne puisse, gonflé et enivré d'amour, revêtir une grandesse d'une heure ou d'une phrase, vocable qu'auréole une lumière soudaine ou *embevecido* qui, parce qu'il est auprès de sa maîtresse, reste couvert devant les rois et de la hauteur enthousiaste de son bonheur domine les majestés. Mots français, que votre fine souplesse apprenne, quand l'exige la gloire des circonstances, à se redresser noble et royale ; que votre souplesse grise sache, quand il le faut, rayonner d'un contenu étrange et solaire ; que la grâce de votre murmure se hausse et s'élargisse, lorsque le hasard fait de vous les hérauts de la beauté nouvelle, jusqu'aux plus émouvantes éloquences.

Auréolé de poésie, le nom de Calderon est, pour le lettré, magnificence et éblouissement. Il vaut les syllabes qui désignent ensemble un oiseau ridiculement funèbre et ce Corneille dont l'élan se perd dans plus de rayonnement que le vol des aigles. Il vaut les syllabes qui désignent ensemble le serpentement souterrain de la plante et cet harmonieux Racine plus lumineux que l'épanouissement de tous les lys et de toutes les roses. Mais la sottise de certains rieurs et de cer-

tains dégoûtés rend dangereuse l'audace de traduire de pareils noms. Les sots de la délicatesse et les sots du rire entraînent souvent le traducteur à transformer l'héroïque plat à barbe en armet de Mambrin. Il est pourtant impossible d'appeler Vaisseau, Bassin ou Cimbale, celui que l'histoire, agenouillée devant la richesse du métal et la beauté des sons, appelle Calderon. Mots de toutes les langues, obéissez, quand votre bonheur le permet, aux grands hommes et aux grandes choses. Secouez le ridicule des vulgarités passées et dressez-vous dignes des nobles messages qu'on vous confie.

— O brillant et sonore chaudron d'or, — s'écriait l'extase de Cervantès, — ton éclat et ton bruit traverseront les siècles... Tu n'es, mon Calderon, ni don Quichotte sur Rossinante, ni Charles-Quint sur la chimère ; tu n'es pas non plus, sur la lenteur timide de l'âne, la lourdeur de Sancho Pança ou de Philippe II. Héroïque et pratique, conquérant digne de la conquête, ô noble chaudron d'or...

Le vieux poète s'arrêta, trop ému. Et la main qui avait écrit *Numance* serra, affection, admiration et espérance, la main qui écrirait *La Vie est un songe* et le *Prince constant*.

CHAPITRE III

Les deux poètes passèrent la journée ensemble, parmi les propos les plus ingénieux et les plus profonds. Mais l'admiration de Cervantès ne resta pas sans mélange.

Calderon lui avait demandé ce qu'étaient ces *Travaux de Persilès et de Sigismonde* auxquels il travaillait.

— C'est une épopée en prose, l'épopée du pardon.

Le jeune homme n'avait pu retenir une double exclamation d'étonnement.

— Une épopée en prose !... L'épopée du pardon !

Il avait désiré connaître quelques pages du poème deux fois impossible. L'auteur avait lu certain épisode du Polonais qui formait à ses yeux le centre moral de l'ouvrage.

Une nuit, à Lisbonne, heurté par un passant, le Polonais s'était battu et avait tué l'offenseur. « Il laissa le corps sur la terre et l'âme alla Dieu sait où ». Poursuivi des alguazils, le meurtrier entre par la première porte ouverte. Il marche

à tâtons, comme dans un rêve de folie, et finit par apercevoir dans l'ombre un être humain.

Il dit son aventure et son péril. Une voix de vieille femme répond. Une main prend la main du fugitif, le conduit dans une cachette. Survient un domestique avec de la lumière. « Madame, dit le serviteur, tremblant d'émotion, votre fils vient d'être tué et on croit le meurtrier dans votre maison. » Les alguazils arrivent sur ces mots. La vieille femme déclare qu'elle n'a vu personne. Elle congédie les gens de police avec ce souhait : « Plaise à Dieu que vous ne trouviez pas le coupable, car une mort n'est pas réparée par une autre mort ». Le danger passé, la noble femme fait sortir l'inconnu de sa retraite. « Je veux, dit-elle, que ma vengeance soit paralysée par ma parole... Mets tes mains sur ton visage. Car je pourrais m'oublier jusqu'à ouvrir les yeux et je ne dois pas te connaître ».

Le Polonais échappe à tous les périls et gagne les Indes. Il en revient riche. Dans une auberge de Talavera il rencontre une jeune fille dont la beauté lui fait « l'effet du printemps, du joyeux mois de mai, des fleurs et des parfums de la saison nouvelle ». Il l'épouse. Quelque temps après, l'ingrate s'enfuit avec un amant, et elle emporte la fortune du mari.

Le Polonais poursuit la femme et le séducteur. Demain, il compte les rejoindre. Déjà s'agitent en lui les joies formidables de la vengeance. Par

bonheur, il rencontre sur sa route Persilès, chevalier de la miséricorde. Le Polonais conte ses aventures, son projet, son âpre espérance. Persilès répond par le plus chrétien et le moins espagnol des discours. En souvenir de la mère douloureuse qui pardonna le meurtre d'un fils, il apaise l'homme outragé, le fait renoncer à ses cruels desseins.

Charmé et ébloui par la beauté des mots, par la grâce colorée des images, par la souple chevauchée des rythmes, le futur poète de la vengeance écoutait pourtant dans un effarement scandalisé.

— O mon Cid, — s'écria-t-il enfin, — si éclatants que soient les ors et les pourpres dont vous revêtez vos sentiments, si harmonieuses que tombent vos draperies et vos phrases, nul Espagnol jamais n'acceptera votre doctrine. Et, si un autre l'exprimait que le héros de Lépante et d'Alger, il s'exposerait à de justes outrages. Car elle ne serait, chez un homme ordinaire, que faiblesse et coupable abandon de l'honneur.

D'autres paroles et d'autres réticences du jeune homme affligèrent le vieillard. Calderon disait son admiration pour le *Ruffian heureux*, « la plus belle des comédies de sainteté ». Après l'avoir lue, il avait songé à une matière qu'il déclarait analogue. Et il contait avec une intense poésie sa future *Dévolion à la Croix*. Il contait avec une foi et une ardeur qui étonnaient et

affligeaient le vieux sceptique. Non, Cervantès n'était pas en présence d'un fils de son esprit. Avec prudence, il indiqua quelle distance et quel infini séparaient les deux conceptions :

— Votre Eusèbe est un affreux criminel sauvé par la foi et par une dévotion particulière. Mon Christoval de Lugo porte dans la sainteté la générosité d'un Don Quichotte ou d'un Persilès. Je l'aime parce que, devant le désespoir d'une mourante, il oublie tout ce qui le concerne lui-même et jusqu'à son propre salut éternel. Il donne ce qui à ses yeux possède seul une valeur, tous ses mérites accumulés. Il aime son prochain souffrant jusqu'à vouloir prendre pour soi l'enfer d'autrui. Votre conception est merveilleusement poétique. Mais elle choquerait la raison des incrédules et scandaliserait leur cœur. Le pire infidèle, au contraire, admirera le geste de Christoval de Lugo.

Le vieux poète songeait :

— Etroitement catholique, étroitement attaché au point d'honneur espagnol et à la vengeance, ce jeune homme a toutes les basses religions de son temps et de son pays. Poète et non penseur, écho qui renforce et qui embellit mais qui a besoin que le son premier lui vienne du dehors, il est condamné à rester au centre tourbillonnant de son temps et à en répéter les mille bruits. Il sera celui qui magnifie les banalités. Il ne sera pas la voix nouvelle qui crie dans le

désert les paroles inouïes et qui risque de peupler le désert.

Et, avec un mélange de légitime fierté et de désolation :

— Il y a dix fois plus d'avenir dans ma pensée mourante que derrière ce front merveilleux de jeunesse en fleur.

— O mon Cid, — interrogeait Calderon, — ceux qui rient à la lecture du *Don Quichotte* comprennent-ils le *Don Quicholle*?

— Je veux qu'on rie d'abord. Je désire ensuite d'autres choses qui peut-être viendront.

Mais, le jeune poète demandant quelles étaient ces autres choses, Cervantès répondit avec prudence, comme il convenait devant un catholique :

— Je ne le dirai ni à toi, ni à personne. Chacun doit trouver par soi-même. Le trésor qui n'a coûté nul effort, quelle valeur conserverait-il? Cherche et tu trouveras. Tu trouveras selon la force de ton esprit et selon la noblesse libre de tes sentiments.

CHAPITRE IV

Vers le milieu d'avril, Cervantès acheva *Les Travaux de Persilès et de Sigismonde*. L'effort et la maladie l'avaient épuisé à tel point qu'il murmura en écrivant la dernière ligne :

— Livre et auteur sont finis.

Il désira mourir au milieu des siens. Maître Tomas et Rafaël de la Rapita ayant affaire à Madrid, le malade profita de l'occasion pour voyager en amicale compagnie.

Excité par l'air printanier et par la marche de sa mule, il était dans un de ses jours les plus gais.

— Fils du cerf, — se disait-il. — savoure bien tes dernières herbes parfumées. Pour qui les sait ouvrir, de la joie est enclose en chacune de nos heures, aussi abondante parfois dans les dernières que dans les premières. Quelle guirlande de fête a couronné le jour où tu as connu Calderon, espoir, sinon de la pensée, du moins de la poésie et des lettres de Castille ! quelle guirlande de roses et d'immortelles a couronné le jour où tu as achevé *Persilès*, le plus savant, le plus bien-

faisant et bientôt, s'il y a quelque justice au monde, le plus glorieux de tes livres.

Avec une intensité qui s'applique un peu, il jouissait de la beauté des choses et des âmes, s'éblouissait au ruissellement de la lumière, se réchauffait aux paroles cordiales de ses amis. Derrière lui il entendait un homme qui poussait sa monture et s'efforçait de rejoindre la petite troupe. Le poète ne se retournait point, s'amusant à ne pas diminuer la prochaine surprise. Mais bientôt une voix appela, pria qu'on attendît :

On obéit au courtois appel et on vit arriver un inconnu monté sur un âne. On le prit d'abord pour un minime, puis on s'aperçut que c'était un étudiant.

Vêtu de gris, l'homme portait des guêtres, des souliers ronds, une épée à grand fourreau. Mais ce qui attirait une rieuse attention, c'était son vaste col lissé, sale, mal attaché par deux rubans de fil. Ce large rabat, se déplaçant à chaque mouvement de l'âne, semblait vouloir couvrir tantôt l'épaule droite, tantôt l'épaule gauche. A chaque instant, une main hâtive le pourchassait, le redressait.

— Vos seigneuries, — dit l'étudiant, — si j'en juge par la célérité avec laquelle elles marchent, vont à la cour solliciter office ou prébende. J'ai été contraint de prier votre courtoisie de vouloir bien m'attendre. Pourtant je monte un âne qui, pour la vitesse, a plus d'une fois chanté victoire.

Le barbier répondit :

— La faute en est à la mule du seigneur Miguel Cervantès Saavedra, laquelle a le pas très allongé.

A peine l'étudiant eut-il entendu le nom glorieux qu'il sauta de son âne. Son porte-manteau tomba d'un côté, son coussin de l'autre, car il ne voyageait pas sans quelque attirail. Son malicieux rabat profita de l'occasion pour lui couvrir le visage. Cependant le jeune homme venait au poète, lui saisissait le bras gauche et s'écriait :

— Oui, c'est bien lui, le fameux manchot, le profond écrivain, le favori des muses, le flambeau de la médecine.

Cervantès amusé jeta les bras autour du cou du jeune homme, achevant volontairement le naufrage du rabat. Et il répliqua :

— Je suis Cervantès, en effet. Mais je ne suis ni le favori des Muses, ni aucune des jolies choses que vous venez de dire. Rattrapez votre âne, seigneur étudiant, remontez sur son dos et continuons parmi de joyeux propos le chemin qui nous reste à faire.

Ainsi fit le jeune enthousiaste. Brides en mains, d'un pas plus lent, la troupe accrue continua sa route.

Le nouveau venu était bavard. Et c'est lui qui, presque seul, fit les frais de la conversation.

— Seigneur Cervantès, j'ai déjà écrit la moitié d'un livre qui vous plaira.

— Il suffit de vous voir, seigneur étudiant, pour deviner qu'un livre de vous ne saurait être que plaisant.

— Celui auquel je travaille est, comme vous le pouvez pressentir à mon jeune âge, mon coup d'essai.

— Il sera en même temps, je n'en doute point, un coup de maître.

— Je n'en doute pas non plus, seigneur. Écoutez avec quelle éloquence son seul titre plaide déjà pour lui. Il s'appelle, tout simplement, *Beautés de médecine pratique découvertes dans la merveilleuse histoire de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche.*

Quoique Cervantès ne fût plus, depuis longtemps, facile à étonner, il regarda l'étudiant avec un peu de stupeur.

— Mon *Don Quichotte* — se demandait-il — qui espérait guérir quelques fous, aurait-il créé des fous nouveaux?

L'auteur des *Beautés de médecine pratique découvertes dans la merveilleuse histoire de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche* parlait maintenant avec une volubilité triomphale :

— Mon livre analyse la démence de don Quichotte sous tous ses aspects et à tous ses points de vue. Car il faut, selon que l'établit le grand Hippocrate, examiner les maladies par rapport

à leurs qualités, à leurs causes, à leurs formes, au sujet qu'elles envahissent, à l'organe qu'elles affectent, à leur développement, à leur permanence et à leur cessation.

— Quelle abondante doctrine ! — s'écria le poète.

Et il se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Moins abondante que la vôtre, seigneur Cervantès. Je salue en vous le rival d'Hippocrate et le vainqueur de Galien.

— Vous me couvrez de confusion.

L'étudiant continuait, ardent et rapide :

— Ayant à décrire une folie particulière, vous avez commencé sagement par envisager la condition et la vie du sujet que vous vouliez rendre malade ; vous avez pénétré la qualité, le caractère et la nature de l'affection que vous alliez peindre ; vous avez réuni, avec un art infini et une science parfaite, toutes les prédispositions utiles — je veux dire nuisibles — et les causes les plus propres à provoquer et développer la dite affection. Vous en avez fixé le siège ; vous avez passé en revue ses périodes, observé ses transformations et sa fin ; vous avez discuté les pronostics ; vous avez adopté les moyens de traitement les mieux appropriés. Le tout si conformément aux lois de la nature et de la médecine que votre livre doit servir de guide aux plus doctes et aux plus philosophes.

— Je vous assure, seigneur étudiant, que je n'ai jamais songé à mettre toutes ces savantes choses dans mon livre.

Mais le seigneur étudiant s'écria :

— O beauté sans égale de la modestie, quand elle accompagne le génie, je dis le seul génie qui compte, le génie médical !

Et le jeune auteur, qui semblait craindre d'être interrompu de nouveau, précipita ses paroles :

— J'argumente solidement ma démonstration. Je commence, comme il convient, par les prédispositions et les causes. Or les circonstances qui accompagnent la folie sont au nombre de onze exactement, pas une de plus, pas une de moins. Toutes, vous les avez observées à miracle.

Alors l'énumération commença, course de vertige :

— La première des circonstances dont je parle est un tempérament bilieux et mélancolique. Or je sais par cœur tout ce qui a une valeur dans *Don Quichotte*, c'est-à-dire tout ce qui touche à la médecine. Et voici ce que dit, à ce sujet, le chapitre premier : « Il était grand, de complexion robuste, maigre, sec de visage et il avait le corps velu ». Galien et Hippocrate réunis ne feraient pas une exposition plus précise, plus élégante et plus concise. — La deuxième circonstance qu'il faut observer, c'est que « l'alié-

nation mentale attaque plutôt les hommes d'un âge mûr. L'ingénieux hidalgo a environ cinquante ans. — Troisième point intéressant : la folie, hôtesse délicate et qui préfère les palais aux chaumières, envahit plus volontiers les intelligences vives et cultivées. Don Quichotte a de l'ingéniosité d'esprit, sa mémoire est riche, son érudition est abondante et ses discours sont des merveilles d'éloquence. — Nous trouvons une quatrième circonstance favorable (car je me place au point de vue scientifique, mais, si l'on préfère que je parle avec humanité et vulgarité, je dirai : quatrième circonstance défavorable) dans l'orgueil de race et l'infatuation de noblesse chez le sujet observé. Quichotte est hidalgo, il prend le « don », il est vaniteux comme tous les manchois et il est le descendant direct de Gutiere Quijada, vainqueur des fils du comte de San-Polo. — Au cinquième rang il convient de placer les exercices violents ; et don Quichotte (comme n'oublie pas de l'indiquer le premier chapitre) chasse le lièvre. — Sixièmement, le passage d'une vie active à une vie désœuvrée. « Don Quichotte (je récite) s'adonna à lire avec tant de goût et de plaisir qu'il en oublia presque entièrement l'exercice de la chasse et l'administration de ses biens. » — Septièmement, les aliments échauffants, visqueux et de mauvaise nutrition. L'ordinaire de don Quichotte est composé avec le plus merveilleux

génie : « Un *puchero* plus souvent de mouton que de bœuf ; une vinaigrette presque tous les soirs ; le samedi et le vendredi, des lentilles, à quoi venait s'ajouter le dimanche quelque pigeonneau. » — Huitièmement, les saisons d'été et d'automne. Don Quichotte éprouve ses plus terribles attaques de folie le 28 juillet, le 17 août et le 3 octobre. — Neuvièmement, les passions amoureuses. Nulle complexion plus galante que celle de l'adorateur de Dulcinée. — Dixièmement, l'excès de la lecture. Je récite encore : « Sa curiosité et son extravagance en vinrent à ce point qu'il vendit plusieurs arpents de terre pour acheter des livres ». — Onzièmement, enfin, les veilles prolongées. « Don Quichotte (dit cet étonnant chapitre premier, trésor de science inégalé et inégalable) s'acharna tellement à la lecture que ses nuits se passaient à lire du soir au matin et ses jours du matin au soir. Si bien qu'à force de dormir peu et de lire beaucoup, il se dessécha le cerveau jusqu'à en perdre l'esprit. »

Les onze circonstances énumérées, Cervantès essaya de nouveau une souriante protestation. Mais l'étudiant l'écarta d'un geste péremptoire et il reprit :

— Dans votre ouvrage, comme dans la nature, les symptômes de la folie, se modifient selon la diversité du mal et de ses causes. « Don Quichotte, observez-vous génialement, ayant

achevé de perdre le sens et prenant pour réel tout ce qu'il avait lu dans ses livres de chevalerie et d'amour, son imagination se remplit d'enchantements, de batailles, de défis, de blessures, de tempêtes, de mille extravagances impossibles ; il s'enfonça si bien dans la tête que tout cet amas de rêveries était la réalité même que pour lui il n'y eut bientôt plus dans le monde d'histoire plus certaine ».

Il montrait, l'intarissable étudiant, avec quelle logique les symptômes varient et se développent d'épisode en épisode. Il admirait médicalement chaque excès d'orgueil, de témérité ou de fureur. Il étudiait comment chaque objet extérieur présenté aux sens du malade jette dans sa raison un trouble nouveau et approprié. Il justifiait les phases ascendantes de la maladie, les phases descendantes. Il s'émerveillait de la science infaillible avec laquelle sont décrites, dans les différentes sorties du héros, le début, le progrès, l'apogée, la déclinaison de la folie.

— Dans ce long développement, seigneur Cervantès, où vous faites revêtir à l'aliénation mentale toutes ses formes nécessaires, vous vous êtes appesanti particulièrement, comme il convenait, sur certaine monomanie signalée par le doctissime Arétius : « Il y a, dit ce rare génie, une espèce de démence dans laquelle le malade se déchire les membres avec la pieuse conviction que les dieux l'exigent et que cette conduite le

rend agréable à leurs yeux ». Si admirable que soit l'analyse du doctissime Arétius, combien davantage nous instruit l'épisode où don Quichotte, dans la sierra Morena, imite la pénitence du Beau Ténébreux !

« Mais vous n'ignorez rien, seigneur Cervantès. Vous savez, par exemple, combien les fous aiment à changer de nom. C'est pour cela qu'après avoir modifié son nom de Quijada, Quesada ou Quijana, don Quichotte adopte encore successivement les surnoms de Chevalier de la Triste Figure et de Chevalier des Lions.

— Je sais maintenant, — dit le poète dans un rire joyeux, — pourquoi, après m'être nommé longtemps Miguel Cervantès, je me suis fait appeler Miguel Cervantès Saavedra.

Mais l'étudiant n'entendit pas. Car il n'avait pas interrompu son torrentueux discours.

— Les remèdes que vous appliquez au malade ne sont pas moins admirables que tout le reste, ô le plus génial des médecins passés, présents et futurs. Pour soigner un mal à la fois physique et moral, vous unissez, dans la mesure la plus heureuse, le traitement moral au traitement physique. Car vous n'ignorez pas, vous qui n'ignorez rien, que l'estomac est le laboratoire où se distille la santé.

« Vous vous êtes souvenu aussi, ô merveilleux trésor d'érudition, d'une des remarques les plus profondes qui se rencontrent dans Hippocrate

Le plus grand parmi les savants qui vous ont précédé vous a enseigné que la maladie se guérit souvent par les mêmes causes qui l'ont produite. Trouvant l'Espagne infectée et infestée de livres de chevalerie, vous en avez composé un qui a tué les autres. Or il les a tués non seulement par le rire mais aussi par des mérites chevaleresques plus abondants et plus éminents. Vous nous avez gavé jusqu'au dégoût de ce dont nous avions faim et, tout en tuant un appétit malsain, vous nous avez opéré de la plus ridicule des crédulités ».

Le barbier haussait parfois les épaules pendant cet interminable bavardage. Mais Rafaël de la Rapita secouait une tête qui approuve et qui admire. Les yeux du naïf soldat n'étaient pas assez grands pour tout l'éblouissement qu'il éprouvait, mais sa bouche restait, comme huître au soleil, épanouie et entr'ouverte.

Cervantès crut enfin pouvoir remercier pour des éloges où la courtoisie avait certes plus de part que...

Le bouillant étudiant ne lui permit pas d'achever la phrase.

— Ce livre terminé — disait-il — j'en commencerai un second qui s'appellera : *Autres excellences médicales découvertes dans la merveilleuse histoire de l'ingénieux chevalier don Quichotte de la Manche.* J'y étudierai le cas de Cardenio. Puis je ferai un troisième ouvrage.

Vous aimerez et admirerez certainement le titre subtil de celui-ci. Il s'appellera, écoutez et applaudissez, il s'appellera... Je voudrais bien vous laisser deviner son titre. Mais je ne crois pas que même votre génie y parvînt. Je vous dirai donc généreusement un titre que nul autre que moi n'eût été capable de trouver. Cet ouvrage s'appellera : *Le diaphane trésor du cristal médical.* Mais j'éclaire aussitôt la beauté émouvante et énigmatique de ces paroles. Voici mon titre complet : *Le diaphane trésor du cristal médical ou les excellences de médecine pratique découvertes dans la plus merveilleuse des histoires, celle de Tomas Rodaja, le licencié de verre.*

« Je vais vous remplir, seigneur, d'effarement et de stupeur ; après ces trois œuvres gigantesques, je ne me reposerai pas. J'écrirai le complément et la contre-partie de mes premiers ouvrages dans *Le faux Don Quicholle ou les ignorances dévoilées d'Avellaneda, le pire âne médical de notre siècle.*

— Fécondité unique ! — s'écria Cervantès.

Mais le barbier :

— Nous ferez-vous la grâce, seigneur étudiant, de nous enseigner le titre de votre cinquième ouvrage?...

Le seigneur étudiant haussa les épaules comme deux pics de mépris et, regardant de haut maître Tomas :

— Après avoir écrit ces quatre chefs-d'œuvre,

j'aurai le droit de me reposer comme Dieu lui-même après la création. J'userai de ce droit, seigneur. Et si quelqu'un ose soutenir que je n'aurai pas assez fait pour mon pays et pour les hommes, je défie ce malveillant et ce menteur à pied et à cheval, avec l'épée ou avec la lance. Avouez, seigneurs, que j'aurai atteint et dépassé les limites des forces humaines ; atteint et dépassé les frontières extrêmes du génie. Vouloir aller plus loin serait tenter Dieu. Heureusement, je suis exempt de toute présomption. Lorsque j'ai fait tout ce qu'il m'est possible, dix fois plus qu'il ne serait possible à un autre, j'écoute les conseils de la sagesse et du repos. Je mourrai sans regret, seigneurs, laissant la mémoire de la plus utile, de la mieux remplie et de la plus glorieuse des existences. Après les quatre ouvrages formidables dont je vous ai entretenus, je chanterai quatre fois le cantique du vieillard Siméon... Je me tais, seigneurs, car, si j'en disais davantage, je craindrais de manquer à la modestie.

Cervantès adressa au modeste étudiant les remerciements et les félicitations qui lui étaient dus.

— Je regrette, — remarqua-t-il ensuite, — de n'être pas aussi habile médecin que le déclare votre trop généreuse courtoisie. J'emploierais un peu de mon habileté à guérir mon propre mal.

— Vous êtes donc malade, seigneur poète?

— Ma vie s'achève, seigneur étudiant. Il me

reste peu de temps pour vous montrer combien je suis sensible au dévouement que vous me témoignez. Dimanche j'aurai cessé de vivre.

L'étudiant leva ses deux bras vers le ciel comme deux points d'admiration :

— Ah ! le grand, le rare, l'unique médecin : il connaît la date de sa mort !

Le barbier et Rafaël de la Rapita se mirent à expliquer quelques-uns des symptômes qu'éprouvait Cervantès.

— Le seigneur Cervantès ne peut ignorer, — dit l'étudiant, — que son mal est une hydropisie. On épuiserait sans le soulager toute l'eau de tous les fleuves. Mais le seigneur Cervantès sait bien qu'il n'a qu'à modérer sa boisson et à ne pas oublier de manger. S'il le veut, il se guérira avec la même facilité et la même maîtrise qu'il a guéri don Quichotte.

— Je ne l'ai guéri que pour le tuer, — dit doucement le poète.

— Quel dommage, seigneur, que vous ne consentiez pas à vivre plus longtemps : j'aurais eu un tel plaisir à vous lire mon livre :

— Je n'aurais pas eu moins de plaisir à l'entendre.

— C'est chose dont je suis certain, seigneur. Même la seule moitié écrite jusqu'ici suffirait à vous combler de joie et d'admiration.

— Malheureusement, seigneur étudiant, on a beaucoup à faire avant de mourir. Il faut que

j'écrive la dédicace de mon *Persilès* ; il faut que j'écrive mon testament ; il faut que je remplisse toutes sortes de devoirs envers les hommes et envers Dieu.

— Remarquez, seigneur poète, que je n'insiste pas pour vous imposer la plus grande des joies. Mon manuscrit est d'ailleurs à Tolède où je ne reviendrai pas avant un mois. Puisque vous ne consentez pas, à ma considération, à vivre le temps nécessaire, je suis bien forcé de renoncer à une récompense que pourtant je méritais.

— Vous me rendez tout confus, seigneur étudiant, et je ne trouve pas de mots suffisants pour louer votre inégalable discrétion.

La petite troupe arrivait au pont de Tolède. L'étudiant devait prendre celui de Ségovie. Les nouveaux amis, après un dernier embrassement, se séparèrent. Quand l'étudiant fut à distance, Cervantès éclata du plus joyeux des rires.

— Quel dommage, — s'écria-t-il, — que la gaieté ne soit pas le spécifique de l'hydropisie. Le souvenir de cet homme me guérirait.

CHAPITRE V

Cervantès, d'après ses calculs, avait cinq jours à vivre. Mais il accordait à ses calculs une confiance modérée et peut-être partirait-il plus tôt. Il se hâta de faire ce qui lui restait à faire.

Le plus important pour sa famille, c'était qu'il reçût les derniers sacrements. On avait dit souvent de lui la parole populaire : « Il en sait trop pour n'être pas luthérien. » S'il voulait épargner à celles qu'il laissait derrière lui les horreurs de la persécution, il devait jouer la comédie d'une mort catholique, d'une mort sainte et édifiante.

Il évita un retard qui pouvait être trop préjudiciable aux bien-aimées. Il manifesta le plus religieux empressement pour recevoir l'absolution, le viatique et l'extrême-onction. Quand ces formalités furent accomplies, le licencié Lopez s'éloigna en murmurant : « Je viens d'assister un saint. » Au même instant, le poète grommelait dans une moue de dégoût :

— Plus martyr que les martyrs...

Mais il eut le mouvement d'épaules par quoi se rejettent les fardeaux inutiles et, se tournant

vers le mur comme pour dormir, il se tint un petit discours :

— Perds donc l'habitude — il n'est que temps, si tu la veux perdre — de te vanter devant toi-même pour rien ou pour des riens. Quelle peine peux-tu éprouver, rieur, à faire ta partie dans le concert de bouffonneries que joue ton siècle? Est-il si difficile de dire à don Quichotte, pour qu'il ne charge point ceux que tu aimes : « Oui, seigneur chevalier, Dulcinée est la plus incomparable des beautés ». Tu connais trop, fils du cerf, la laideur puante, hargneuse et cruelle de leur Dulcinée. Mais le mensonge dont on apaise les fous n'est pas un mensonge. S'il empêche les fous de faire du mal à de pauvres êtres sans défense, il devient le plus noble des devoirs.

Il ajouta avec effort :

— Le plus noble, le plus gai et le plus facile de devoirs.

La pensée errante du malade se reporta vers la mort d'Auguste. « Applaudissez, disait l'empereur, la comédie est finie ».

— Pourtant, — songeait le poète, — ce vieux romain ignorait la confession, l'absolution donnée par un homme qui, si peu que je vaille, ne me vaut pas, le dieu qu'on mange dans un morceau de pâte et que tout à l'heure je rejetterai parmi d'autres excréments, et ces huiles plus enchantées que le baume de Fier-à-Bras qui suffisent à effacer les péchés de chacun de mes sens. Ah !

si la vie fut toujours une comédie, combien l'Église a su perfectionner la farce, d'autant plus ridicule qu'elle est plus solennelle !

Le lendemain, il écrivit dans son lit la joyeuse lettre au comte de Lémos qui sert de dédicace à *Persilès et Sigismonde*. Puis il fit son testament. Il instituait sa femme son exécuteur testamentaire. Mais, pour rendre ses dernières volontés plus respectables, il adjoignait à doña Catalina un prêtre de ses amis, le licencié Francisco Nuñez. Contre les soupçons d'hérésie et d'incrédulité, il multipliait les précautions les plus minutieuses : il demandait des messes pour son âme, il exprimait le désir d'être enterré chez les religieuses trinitaires et dans la bure du tiers-ordre.

Bien certain d'avoir mis sa femme, sa sœur et sa nièce à l'abri des cruautés de l'Inquisition, il eut un sourire victorieux à la fois et crispé. Et il dit :

— Toute la rançon est payée ; je puis quitter Alger.

Il lui restait deux ou trois jours de paix.

Le vendredi soir, il sentit une faiblesse si abandonnée qu'il murmura :

— La fin viendra plus tôt que je n'avais cru. J'aimerais voir encore le soleil de demain. Toutefois, qu'il soit fait selon la volonté du Maître.

Il vit, comme il l'avait désiré, la matinée du samedi.

— Ouvrez, ouvrez au soleil.

On lui obéit. Les rayons réjouirent son corps mourant, réjouirent ses yeux presque éteints, réjouirent sa pensée. Il songea au brillant avenir de la poésie espagnole. Il dit sur le ton de l'admiration :

— *Calderon de oro* !

Mais il songea à tout ce qui manquait à l'esprit et au cœur d'un catholique plein de foi intolérante, d'un Espagnol entiché du point d'honneur et ami de la vengeance.

Et il répéta avec l'accent du reproche et du regret :

— *Calderon de oro* !

— De quel or parles-tu? — demanda sa femme.

Il ne pouvait plus répondre.

Elle vit ses yeux fixes, sa bouche ouverte comme devant la stupeur d'un spectacle nouveau Elle approcha sa main des lèvres écartées, et elle ne sentit aucun souffle. Elle s'abattit toute en larmes, sur les genoux.

Costanza s'agenouilla aussi et les pleurs inondèrent son visage.

Mais Luisa les consolait :

— N'avez-vous pas entendu? Il parlait d'un lieu où les chaudrons même sont en or. Il est mort en saint, déjà ébloui et ravi par les gloires du paradis.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-SIX, PAR L'IMPRIMERIE FLOCH A MAYENNE, POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

RIDER HAGGARD. — **La Fille de la Sagesse.**

HENRY BECQUE. — **Œuvres complètes.** Tome VI : *Souvenirs d'un auteur dramatique ; Études d'art dramatique.*

ALBERT VIVIÉS. — **Le Limon.**

ÉLIE FAURE. — **Montaigne et ses trois premiers-nés.**

R.-H. BENSON. — **Les Nécromanciens.**

J.-W. BIENSTOCK et CHRONOSKY. — **Le Bonheur du Jour.**

HENRY BECQUE. — **Œuvres complètes.** Tome V : *Querelles littéraires.*

GEORGES PONSOT. — **Le Roman des Oiseaux.**

JAMES OLIVER CURWOOD. — **Nomades du Nord.**

CHARLES BAUDELAIRE — **Les Fleurs du Mal** (Nouvelle édition revue et corrigée).

JACK LONDON. — **Le Vagabond des Étoiles.**

RÉCENTS SUCCÈS

JEAN-JACQUES BROUSSON. — **Anatole France en pantoufles.**

J.-W. BIENSTOCK et CHRONOSKY. — **Le Wagon des Fumeurs.**

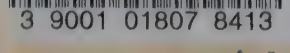
— — **T. S. V. P.**

BONI DE CASTELLANE. — **Comment j'ai découvert l'Amérique.**

— — **L'Art d'être pauvre.**

RENÉ LALOU. — **Histoire de la Littérature française contemporaine (1870 à nos jours)** (Nouvelle édition revue, corrigée et mise à jour).

ÉDITIONS G. CRÈS & Cie 21, Rue Hautefeuille PARIS (VIe)



BARCODE
INSIDE